

La Tentation d'exister

Emil Cioran

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CIORAN

La tentation d'exister



tel gallimard

Emil Cioran

LA TENTATION D'EXISTER

Gallimard

1956

PENSER CONTRE SOI

Nous devons la quasi-totalité de nos découvertes à nos violences, à l'exacerbation de notre déséquilibre. Même Dieu, pour autant qu'il nous intrigue, ce n'est pas au plus intime de nous que nous le discernons, mais bien à la limite extérieure de notre fièvre, au point précis où, notre rage affrontant la sienne, un choc en résulte, une rencontre aussi ruineuse pour Lui que pour nous. Frappé de la malédiction attachée aux actes, le violent ne force sa nature, ne va au-delà de soi, que pour y rentrer en furieux, en agresseur, suivi de ses entreprises, lesquelles viennent le punir de les avoir suscitées. Point d'œuvre qui ne se retourne contre son auteur : le poème écrasera le poète, le système le philosophe, l'événement l'homme d'action. Se détruit quiconque, répondant à sa vocation et l'accomplissant, s'agite à l'intérieur de l'histoire ; celui-là seul se sauve qui sacrifie dons et talents pour que, dégagé de sa qualité d'homme, il puisse se prélasser dans l'être. Si j'aspire à une carrière métaphysique, je ne puis à aucun prix garder mon identité : le moindre résidu que j'en conserve, il me faut le liquider ; que si, au contraire, je m'aventure dans un rôle historique, la tâche qui m'incombe est d'exaspérer mes facultés jusqu'à ce que j'éclate avec elles. On périt toujours par le moi qu'on assume : porter un nom c'est revendiquer un mode exact d'effondrement.

Fidèle à ses apparences, le violent ne se décourage pas, il recommence et s'obstine, puisqu'il ne peut se dispenser de souffrir. S'acharne-t-il à perdre les autres ? C'est le détour qu'il emprunte pour rejoindre sa propre perte. Sous son air assuré, sous ses fanfaronnades, se cache un passionné du malheur. Aussi est-ce parmi les violents qu'on rencontre les ennemis de soi. Et nous sommes tous des violents, des enragés qui, ayant égaré la clef de la quiétude, n'ont plus accès qu'aux secrets du déchirement.

Au lieu de laisser le temps nous broyer lentement, nous avons cru bon de renchérir sur lui, d'ajouter à ses instants les nôtres. Ce temps récent greffé sur l'ancien, ce temps élaboré et projeté devait bientôt révéler sa virulence : s'objectivant, il allait devenir histoire, monstre dressé par nous contre nous, fatalité à laquelle on ne saurait échapper, recourût-on aux formules de la passivité, aux recettes de la sagesse.

Tenter une cure d'inefficacité ; méditer les pères taoïstes, leur doctrine de l'abandon, du laisser-aller, de la souveraineté de l'absence ; suivre, à leur exemple, le parcours de la conscience

lorsqu'elle cesse d'être aux prises avec le monde et qu'elle se moule sur toutes choses, comme l'eau, élément qu'ils affectionnent, nous aurons beau nous y efforcer, nous n'y parviendrons jamais. Ils condamnent et notre curiosité et notre soif de douleurs ; en quoi ils se différencient des mystiques, et singulièrement de ceux du Moyen Âge, habiles à nous recommander les vertus de la chemise de crin, de la peau de hérisson, de l'insomnie, de l'inanition et du gémissement.

« La vie intense est contraire au Tao », enseigne Lao-tseuu, l'homme le plus normal qui fut. Mais le virus chrétien nous travaille : légataires des flagellants, c'est en raffinant nos supplices que nous prenons conscience de nous-mêmes. La religion décline-t-elle ? Nous en perpétons les extravagances, comme nous perpétons les macérations et les cris des cellules d'autrefois, notre volonté de souffrir égalant celle des couvents au temps de leur floraison. Si l'Église ne jouit plus du monopole de l'enfer, elle ne nous aura pas moins rivés à une chaîne de soupirs, au culte de l'épreuve, de la joie foudroyée et de la tristesse jubilante.

L'esprit, aussi bien que le corps, fait les frais de la « vie intense ». Maîtres dans l'art de penser contre soi, Nietzsche, Baudelaire et Dostoïevski nous ont appris à miser sur nos périls, à élargir la sphère de nos maux, à acquérir de l'existence par la division d'avec notre être. Et ce qui aux yeux du grand Chinois était symbole de déchéance, exercice d'imperfection, constitue pour nous l'unique modalité de nous posséder, d'entrer en contact avec nous-mêmes.

« Que l'homme n'aime rien, et il sera invulnérable » (Tchouang-seu). Maxime profonde autant qu'inopérante. L'apogée de l'indifférence, comment y atteindre, quand notre apathie même est tension, conflit, agressivité ? Nul sage parmi nos ancêtres, mais des inassouvis, des velléitaires, des frénétiques, dont il faudra bien que nous prolongions les déceptions ou les débordements.

Toujours selon nos Chinois, l'esprit détaché seul pénètre l'essence du Tao ; le passionné, lui, n'en perçoit que les effets : la descente aux profondeurs exige le silence, la suspension de nos vibrations, voire de nos facultés. Mais n'est-il point révélateur que notre aspiration à l'absolu s'exprime en termes d'activité, de combat, qu'un Kierkegaard s'intitule « chevalier de la foi », et que Pascal ne soit autre chose qu'un pamphlétaire ? Nous attaquons et nous nous débattons ; nous ne connaissons donc que les effets du Tao. Du reste, la faillite du quietisme, équivalent européen du taoïsme, en dit long sur nos possibilités et nos perspectives.

L'apprentissage de la passivité, je ne vois rien de plus contraire à nos habitudes. (L'époque moderne commence avec deux hystériques :

Don Quichotte et Luther.) Si nous élaborons du temps, si nous en produisons, c'est par répugnance à l'hégémonie de l'essence et à la soumission contemplative qu'elle suppose. Le taoïsme m'apparaît comme le premier et le dernier mot de la sagesse : j'y suis pourtant réfractaire, mes instincts le refusent, comme ils refusent de *subir* quoi que ce soit, tant pèse sur nous l'hérédité de la rébellion. Notre mal ? Des siècles d'attention au temps, d'idolâtrie du devenir. Nous en affranchirons-nous par quelque recours à la Chine ou à l'Inde ?

Il est des formes de sagesse et de délivrance que nous ne pouvons ni saisir du dedans, ni transformer en notre substance quotidienne, ni même enserrer dans une théorie. La délivrance, si l'on y tient en effet, doit procéder de nous : point ne faut la chercher ailleurs, dans un système tout fait ou quelque doctrine orientale. C'est pourtant ce qui arrive souvent chez maint esprit avide, comme on dit, d'absolu. Mais sa sagesse est contrefaçon, sa délivrance duperie. Je n'incrimine pas seulement la théosophie et ses adeptes, mais tous ceux qui se prévalent de vérités incompatibles avec leur nature. Plus d'un a l'Inde facile, s'imaginer en avoir démêlé les secrets, alors que rien ne l'y dispose, ni son caractère, ni sa formation, ni ses inquiétudes. Quel pullulement de faux « délivrés » qui nous regardent du haut de leur salut ! Ils ont bonne conscience ; ne prétendent-ils pas se placer *au-dessus* de leurs actes ? Supercherie intolérable. Ils visent, de plus, si haut que toute religion conventionnelle leur semble un préjugé de famille, dont leur « esprit métaphysique » ne saurait se satisfaire. Se réclamer de l'Inde, cela fait sans doute mieux. Mais ils oublient qu'elle postule l'accord de l'idée et de l'acte, l'identité du salut et du renoncement. Quand on possède « l'esprit métaphysique », ce sont là bagatelles dont on ne se soucie guère.

Après tant d'imposture et de fraude, il est réconfortant de contempler un mendiant. Lui, du moins, ne ment ni ne se ment : sa doctrine, s'il en a, il l'incarne ; le travail, il ne l'aime pas et il le prouve ; comme il ne désire rien posséder, il cultive son dénuement, condition de sa liberté. Sa pensée se résout en son être et son être en sa pensée. Il manque de tout, il est soi, il dure : vivre à même l'éternité c'est vivre au jour le jour. Aussi bien, pour lui, les autres sont-ils enfermés dans l'illusion. S'il dépend d'eux, il se venge en les étudiant, spécialisé qu'il est dans les dessous des sentiments « nobles ». Sa paresse, d'une qualité très rare, en fait véritablement un « délivré », égaré dans un monde de niais et de dupes. Sur le renoncement, il en sait plus long que maint de vos ouvrages ésotériques. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à sortir dans la rue... Mais non ! vous préférez les textes qui prônent la mendicité. Aucune conséquence pratique n'accompagnant vos méditations, on ne s'étonnera pas que le

dernier des clochards vaille mieux que vous. Conçoit-on le Bouddha fidèle à ses vérités et à son palais ? On n'est pas « délivré-vivant » et propriétaire. Je m'insurge contre la généralisation du mensonge, contre ceux qui exhibent leur prétendu « salut » et l'étaient d'une doctrine qui n'émane pas de leur fonds. Les démasquer, les faire descendre du piédestal où ils se sont hissés, les mettre au pilori, c'est une campagne à laquelle personne ne devrait rester indifférent. Car à tout prix il faut empêcher ceux qui ont trop bonne conscience de vivre et de mourir en paix.

Lorsque à tout bout de champ vous nous opposez « l'absolu », vous affectez un petit air profond, inaccessible, comme si vous vous débattiez dans un monde lointain, avec une lumière, avec des ténèbres qui vous appartiennent, maîtres d'un royaume auquel nul en dehors de vous ne pourra aborder. Vous nous dispensez, à nous autres mortels, quelques bribes des grandes découvertes que vous venez d'y effectuer, quelques restes de vos prospections. Mais toutes vos peines n'aboutissent qu'à vous faire lâcher ce pauvre vocable, fruit de vos lectures, de votre docte frivolité, de votre néant livresque et de vos angoisses d'emprunt.

L'absolu, tous nos efforts se réduisent à miner la sensibilité qui y conduit. Notre sagesse – ou plutôt notre non-sagesse – le répudie ; relativiste, elle nous propose un équilibre, non point dans l'éternité, mais dans le temps. L'absolu *qui évolue*, cette hérésie de Hegel, est devenu notre dogme, notre tragique orthodoxie, *la philosophie de nos réflexes*. Qui croit pouvoir s'y dérober fait montre de forfanterie ou d'aveuglement. Acculés à l'apparence, il nous revient d'épouser une sagesse incomplète, mélange de songe et de singerie. Si l'Inde, pour citer encore Hegel, représente « le rêve de l'esprit infini », le pli de notre intellect, comme celui de notre sensibilité, nous astreint à concevoir l'esprit incarné, limité à des cheminements historiques, l'esprit tout court, qui n'embrasse pas le monde, mais les *moments* du monde, temps morcelé auquel nous n'échappons que par à-coups, et lorsque nous trahissons nos apparences.

La sphère de la conscience se rétrécissant dans l'action, nul qui agit ne peut prétendre à l'universel, car agir c'est se cramponner aux propriétés de l'être au détriment de l'être, à une forme de réalité au préjudice de la réalité. Le degré de notre affranchissement se mesure à la quantité d'entreprises dont nous nous serons émancipés, comme à notre capacité de convertir tout objet en non-objet. Mais il ne signifie rien de parler d'affranchissement à propos d'une humanité pressée qui a oublié qu'on ne saurait reconquérir la vie ni en jouir sans l'avoir auparavant abolie.

Nous respirons trop vite pour pouvoir saisir les choses en elles-mêmes ou en dénoncer la fragilité. Notre halètement les postule et les déforme, les crée et les défigure, et nous y enchaîne. Je m'agite, j'émets donc un monde aussi suspect que ma spéculation qui le justifie, j'épouse le mouvement, lequel me change en générateur d'être, en artisan de fictions, tandis que ma verve cosmogonique me fait oublier qu'entraîné par le tourbillon des actes je ne suis qu'un acolyte du temps, qu'un agent d'univers caducs.

Gavés de sensations et de leur corollaire, le devenir, nous sommes des non-délivrés par inclination et par principe, des condamnés de choix, en proie à la fièvre du visible, fureteurs dans ces énigmes de surface à la mesure de notre accablement et de notre trépidation.

Si nous voulons recouvrer notre liberté, il nous revient de déposer le fardeau de la sensation, de ne plus réagir au monde par les sens, de rompre nos liens. Or, toute sensation est lien, le plaisir comme la douleur, la joie comme la tristesse. Seul s'affranchit l'esprit qui, pur de toute accointance avec êtres ou objets, s'exerce à sa vacuité.

Résister au bonheur, la plupart y arrivent ; le malheur, lui, est autrement insidieux. Y avez-vous goûté ? Vous n'en serez jamais rassasié, vous le chercherez avec avidité et de préférence là où il n'est pas, et vous l'y projetterez puisque, sans lui, tout vous semblerait inutile et terne. Où qu'il se trouve, il évacue le mystère ou le rend lumineux. Saveur et clef des choses, accident et obsession, caprice et nécessité, il vous fera aimer l'apparence dans ce qu'elle a de plus puissant, de plus durable et de plus vrai, et vous y ligotera pour toujours, car, « intense » de nature, il est, comme toute « intensité », servitude, assujettissement. L'âme indifférente et nulle, l'âme désentravée, – comment s'y hausser ? Et comment conquérir l'absence, la liberté de l'absence ? Cette liberté ne figurera jamais parmi nos mœurs, non plus que « le rêve de l'esprit infini ».

Pour s'identifier à une doctrine venue de loin, il faudrait l'adopter sans restriction : à quoi rime de consentir aux vérités du bouddhisme et de rejeter la transmigration, la base même de l'idée de renoncement ? De souscrire au Védanta, d'accepter la conception de l'irréalité des choses et de se comporter comme si elles existaient ? Inconséquence inévitable pour tout esprit élevé dans le culte des phénomènes. Or, il faut bien l'avouer : nous avons le *phénomène* dans le sang. Nous pouvons le mépriser ou l'abhorrer, il n'en est pas moins notre patrimoine, notre capital de grimaces, le symbole de notre crispation ici-bas. Race de convulsionnaires, au centre d'une farce aux proportions cosmiques, nous avons imprimé à l'univers les stigmates de notre histoire, et cette illumination qui convie à périr tranquillement, nous n'en serons jamais capables. C'est par nos

œuvres, ce n'est pas par nos silences, que nous avons choisi de disparaître : notre avenir se lit dans le ricanement de nos figures, dans nos traits de prophètes meurtris et affairés. Le sourire du Bouddha, ce sourire qui surplombe le monde, n'éclaire point nos visages. À la limite, nous concevons le bonheur ; jamais la félicité, apanage de civilisations fondées sur l'idée de salut, sur le refus de savourer ses maux, de s'y délecter ; mais, sybarites de la douleur, rejetons d'une tradition masochiste, qui de nous balancerait entre le sermon de Bénarès et l'*Héautontimoroumenos* ? « Je suis la plaie et le couteau », voilà notre absolu, notre éternité.

Quant à nos rédempteurs, venus parmi nous pour notre plus grand dam, nous aimons la nocivité de leurs espoirs et de leurs remèdes, l'empressement qu'ils mettent à favoriser et à exalter nos maux, le venin que nous infusent leurs paroles de vie. Nous leur devons d'être des experts dans la souffrance sans issue. À quelles tentations, à quelles extrémités nous conduit la lucidité ! Allons-nous la désertier pour nous réfugier dans l'inconscience ? N'importe qui se sauve par le sommeil, n'importe qui a du génie *en dormant* : point de différence entre les rêves d'un boucher et ceux d'un poète. Mais notre clairvoyance ne saurait tolérer qu'une telle merveille dure, ni que l'inspiration soit mise à la portée de tous : le jour nous retire les dons que la nuit nous dispense. Le fou seul possède le privilège de passer sans heurt de l'existence nocturne à l'existence diurne : aucune distinction entre ses rêves et ses veilles. Il a renoncé à notre raison, comme le clochard à nos biens. Tous deux ont trouvé la voie qui mène hors de la souffrance et résolu tous nos problèmes ; aussi demeurent-ils des modèles que nous ne pouvons suivre, des sauveurs sans adeptes.

Tout en fouillant nos maux, ceux des autres ne nous requièrent pas moins. À l'époque des biographies, nul n'enveloppe ses plaies sans que nous essayions de les dégager et de les exposer au grand jour ; si nous n'y arrivons pas, nous nous en détournons tout déçus. Et celui-là même qui a fini sur la croix, ce n'est aucunement parce qu'il a souffert *pour nous* qu'il compte encore à nos yeux, mais pour avoir souffert sans plus et poussé quelques cris aussi profonds que gratuits. Car ce que nous vénérons dans nos dieux ce sont nos défaites *en beau*.

Voués à des formes dégradées de sagesse, malades de la durée, en lutte avec cette infirmité qui nous rebute autant qu'elle nous séduit, en lutte avec le temps, nous sommes constitués d'éléments qui tous concourent à faire de nous des rebelles partagés entre un appel mystique qui n'a aucun lien avec l'histoire et un rêve sanguinaire qui en est le symbole et le nimbe. Si nous avons un monde à nous, peu

importerait que ce fût celui de la piété ou du ricanement ! Nous ne l'aurons jamais, notre position dans l'existence se situant au croisement de nos supplications et de nos sarcasmes, zone d'impureté où se mélangent soupirs et provocations. Qui est trop lucide pour adorer le sera également pour démolir, ou il ne démolira que ses... révoltes ; car à quoi bon se révolter pour retrouver ensuite l'univers *intact* ? Monologue dérisoire. On s'insurge contre la justice et l'injustice, contre la paix et la guerre, contre ses semblables et contre les dieux. Puis, on en vient à penser que le dernier des gâteaux est peut-être plus sage que Prométhée. Cependant on n'arrive pas à étouffer en soi un cri insurrectionnel, et on continue de tempêter à propos de tout et de rien : automatisme pitoyable qui explique pourquoi nous sommes tous des Lucifers de statistique.

Contaminés par la superstition de l'acte, nous croyons que nos idées doivent *aboutir*. Quoi de plus contraire à la considération passive du monde ? Mais c'est là notre destin : être des incurables qui *protestent*, des pamphlétaires sur un grabat.

Nos connaissances, comme nos expériences, devraient nous paralyser, et nous rendre indulgents à l'égard de la tyrannie elle-même, du moment qu'elle représente une constante. Nous sommes suffisamment clairvoyants pour être tentés de déposer les armes ; le réflexe de la rébellion triomphe cependant de nos doutes ; et bien que nous puissions faire des stoïciens accomplis, l'anarchiste veille en nous et s'oppose à nos résignations.

« L'histoire, nous ne l'accepterons jamais », tel me paraît être l'adage de notre impuissance à être de vrais sages ou de vrais fous. Serions-nous des cabotins de la sagesse et de la folie ? Quoi que nous fassions, à l'égard de nos actes nous sommes astreints à une profonde insincérité.

De toute évidence un croyant s'identifie jusqu'à un certain point à ce qu'il fait et à ce qu'il croit ; il n'y a pas chez lui un écart important entre sa lucidité, d'un côté, et ses actions et ses pensées, de l'autre. Cet écart s'élargit démesurément chez le faux croyant, chez celui qui affiche des convictions sans y adhérer. L'objet de sa foi est un succédané. Disons-le carrément : ma révolte est une foi à laquelle je souscris sans y croire. Mais je ne puis ne pas y souscrire. On ne méditera jamais assez le mot de Kirilov sur Stavroguine : « Quand il croit il ne croit pas qu'il croit, et quand il ne croit pas il ne croit pas qu'il ne croit pas. »

Plus encore que le style, le rythme même de notre vie est fondé sur l'*honorabilité* de la révolte. Répugnant à admettre l'identité universelle,

nous posons l'individuation, l'hétérogénéité comme un phénomène primordial. Or, se révolter c'est postuler cette hétérogénéité, c'est la concevoir en quelque sorte comme antérieure à l'avènement des êtres et des objets. Si j'oppose l'Unité, seule véridique, à la multiplicité, nécessairement mensongère, si, en d'autres termes, j'assimile l'*autre* à un fantôme, ma révolte se vide de sens, elle qui, pour exister, doit partir de l'irréductibilité des individus, de leur condition de monades, d'essences circonscrites. Tout acte institue et réhabilite la pluralité, et, conférant à la personne réalité et autonomie, reconnaît implicitement la dégradation, le morcellement de l'absolu. Et c'est de lui, de l'acte, et du culte qui s'y attache, que procèdent la tension de notre esprit, et ce besoin d'éclater et de nous détruire *au cœur de la durée*. La philosophie moderne, en instaurant la superstition du Moi, en a fait le ressort de nos drames et le pivot de nos inquiétudes. Regretter le repos dans l'indistinction, le rêve neutre de l'existence sans qualités, ne sert de rien ; nous nous sommes voulus *sujets*, et tout sujet est rupture avec la quiétude de l'Unité. Quiconque s'avise d'atténuer notre solitude ou nos déchirements agit à rencontre de nos intérêts et de notre vocation. Nous mesurons la valeur de l'individu à la somme de ses désaccords avec les choses, à son incapacité d'être indifférent, à son refus de tendre vers l'objet. D'où le déclassement de l'idée de Bien, d'où la vogue du Diable.

Tant que nous vivions au milieu de terreurs élégantes, nous nous accommodions fort bien de Dieu. Quand d'autres, plus sordides, car plus profondes, nous prirent en charge, il nous fallut un autre système de références, un autre *patron*. Le Diable était la figure rêvée. Tout en lui s'accorde avec la nature des événements dont il est l'agent, le principe régulateur : *ses attributs coïncident avec ceux du temps*. Implorons-le donc, puisque, loin d'être un produit de notre subjectivité, une création de notre besoin de blasphème ou de solitude, il est le maître de nos interrogations et de nos paniques, l'instigateur de nos égarements. Ses protestations, ses violences ne manquent pas d'équivoque : ce « grand Triste » est un rebelle qui doute. S'il était simple, tout d'une pièce, il ne nous toucherait guère ; mais ses paradoxes, ses contradictions sont nôtres : il cumule nos impossibilités, il sert de modèle à nos révoltes contre nous-mêmes, à la haine de nous-mêmes. La formule de l'enfer ? C'est dans cette forme de révolte et de haine qu'il faut la chercher, dans le supplice de l'orgueil renversé, dans cette sensation d'être une *terrible* quantité négligeable, dans les affres du « je », de ce « je » par quoi commence notre fin...

De toutes les fictions, celle de l'âge d'or nous déroute le plus : comment a-t-elle pu effleurer les imaginations ? Et c'est pour la

dénoncer et par hostilité contre elle que l'histoire, *agression de l'homme contre lui-même*, a pris essor et forme ; de sorte que se vouer à l'histoire, c'est apprendre à s'insurger, à imiter le Diable. Nous ne l'imitons jamais aussi bien que lorsque, aux dépens de notre être, nous émettons du temps, le projetons au-dehors et le laissons se convertir en événements. « Désormais, il n'y aura plus de temps », ce métaphysicien improvisé qu'est l'Ange de l'Apocalypse annonce par là la fin du Diable, la fin de l'histoire. Aussi les mystiques ont-ils raison de chercher Dieu en eux-mêmes, ou ailleurs, sauf dans ce monde dont ils font table rase, sans pour autant s'abaisser à la révolte. Ils bondissent hors du siècle : folie dont nous autres, captifs de la durée, sommes rarement susceptibles. Si du moins nous étions aussi dignes du Diable qu'ils le sont eux de Dieu !

Que la rébellion jouisse d'une honorabilité indue, il ne faut pour s'en persuader que réfléchir à la manière dont on qualifie les esprits qui y sont impropres. On les appelle veules. Il est à peu près certain que nous sommes fermés à toute forme de sagesse parce que nous y voyons une veulerie transfigurée. Si injuste que soit une pareille réaction, je ne puis me défendre de l'éprouver à l'endroit du taoïsme lui-même. Tout en sachant qu'il recommande l'effacement et l'abandon au nom de l'absolu et non de la lâcheté, je le refuse au moment même où je crois l'avoir adopté ; et si je donne mille fois raison à Lao-tseuu, je comprends pourtant mieux un assassin. Entre la sérénité et le sang, c'est vers le sang qu'il est *naturel* d'incliner. Le meurtre suppose et couronne la révolte : celui qui ignore le désir de tuer aura beau professer des opinions subversives, il ne sera jamais qu'un conformiste.

Sagesse et rébellion : deux poisons. Inaptes à les assimiler naïvement, nous ne trouvons dans l'une ni dans l'autre une formule de salut. Il reste que dans l'aventure luciférienne nous avons acquis une maîtrise que nous ne posséderons jamais dans la sagesse. Pour nous, la *perception* même est soulèvement, début de transe ou d'apoplexie. Perte d'énergie, volonté d'user nos disponibilités. S'insurger à tout propos comporte une irrévérence envers soi, envers nos forces. D'où en tirerions-nous pour la contemplation, cette dépense *statique*, cette concentration dans l'immobilité ? Laisser les choses telles quelles, les regarder sans vouloir les modeler, en percevoir l'essence, rien de plus hostile à la conduite de notre pensée ; nous aspirons, au contraire, à les pétrir, à les torturer, à leur prêter nos rages. Il doit en être ainsi : idolâtres du geste, du jeu et du délire, nous aimons les risque-tout tant en poésie qu'en philosophie. *Tao Te King* va plus loin qu'*Une Saison en Enfer* ou *Ecce Homo*. Mais Lao-tseuu ne nous propose aucun vertige,

alors que Rimbaud et Nietzsche, acrobates se démenant à l'extrême d'eux-mêmes, nous invitent à leurs dangers. Seuls nous séduisent les esprits qui se sont détruits pour avoir voulu donner un sens à leur vie.

Point d'issue pour celui qui à la fois dépasse le temps et s'y enlise, qui accède par sursauts à sa dernière solitude et s'enfonce néanmoins dans l'apparence. Indécis, tiraillé, il se traînera en malade de la durée, exposé tout ensemble à l'attraction du devenir et de l'intemporel. Si, à en croire Maître Eckhart, il y a une « odeur » du temps, à plus forte raison doit-il y en avoir une de l'histoire. Comment y rester insensible ? Sur un plan plus immédiat, je distingue l'illusion, la nullité, la pourriture de la « civilisation » ; cependant je me sens solidaire de cette pourriture : *je suis le fanatique d'une charogne*. J'en veux à notre siècle de nous avoir subjugués au point de nous hanter lors même que nous nous en détachons. Rien de viable ne peut sortir d'une méditation de circonstance, d'une réflexion sur l'événement. En d'autres âges plus heureux, les esprits pouvaient déraisonner librement, comme s'ils n'appartenaient à aucune époque, émancipés qu'ils étaient de la terreur de la chronologie, abîmés dans un moment du monde le quel, pour eux, se confondait avec le monde même. Sans s'inquiéter de la relativité de leur œuvre, ils s'y consacraient entièrement. Bêtise géniale à jamais révolue, exaltation féconde, nullement compromise par la conscience écartelée. Deviner encore l'intemporel et savoir néanmoins que nous *sommes* temps, que nous produisons du temps, concevoir l'idée d'éternité et chérir notre rien ; dérision d'où émergent et nos rébellions et les doutes que nous entretenons à leur égard.

Chercher la souffrance pour éviter le rachat, suivre à rebours le chemin de la délivrance, tel est notre apport en matière de religion : des illuminés bilieux, des Bouddhas et des Christs hostiles au salut, prêchant aux misérables le charme de leur détresse. Race superficielle, si l'on veut. Il n'en reste pas moins que notre premier ancêtre ne nous a laissé, pour tout héritage, que l'horreur du paradis. En donnant un nom aux choses, il préparait sa déchéance et la nôtre. Que si nous voulons y remédier, il nous faudrait commencer par débaptiser l'univers, par ôter l'étiquette qui, apposée sur chaque apparence, la relève et lui prête un simulacre de sens. En attendant, jusqu'à nos cellules nerveuses, tout en nous répugne au paradis. Souffrir : seule modalité d'acquérir la sensation d'exister ; exister : unique façon de sauvegarder notre perte. Il en sera ainsi tant qu'une cure d'éternité ne nous aura pas désintoxiqués du devenir, tant que nous n'aurons pas approché de cet état où, selon un bouddhiste chinois, « l'instant vaut dix mille années ».

Puisque l'absolu correspond à un sens que nous n'avons pas su cultiver, livrons-nous à toutes les rébellions : elles finiront bien par se retourner contre elles-mêmes, contre nous-mêmes... Peut-être alors regagnerons-nous notre suprématie sur le temps ; à moins que, tout à l'opposé, voulant échapper à la calamité de la conscience, nous ne rejoignons les bêtes, les plantes et les objets, et cette stupidité primordiale dont, par la faute de l'histoire, nous avons perdu jusqu'au souvenir.

SUR UNE CIVILISATION ESSOUFFLÉE

Celui qui appartient organiquement à une civilisation ne saurait identifier la nature du mal qui la mine. Son diagnostic ne compte guère ; le jugement qu'il porte sur elle le concerne ; il la ménage par égoïsme.

Plus dégagé, plus libre, le nouveau venu l'examine sans calcul et en saisit mieux les défaillances. Si elle se perd, il acceptera au besoin de se perdre aussi, de constater sur elle et sur soi les effets du *fatum*. Des remèdes, il n'en possède ni n'en propose. Comme il sait qu'on ne *soigne* pas le destin, il ne s'érige en guérisseur auprès de personne. Sa seule ambition : être à la hauteur de l'Incurable.

Devant l'accumulation de leurs réussites, les pays d'Occident n'eurent pas de peine à exalter l'histoire, à lui attribuer une signification et une finalité. Elle leur appartenait, ils en étaient les agents : elle devait donc suivre une marche rationnelle... Aussi la placèrent-ils tour à tour sous le patronage de la Providence, de la Raison et du Progrès. Le sens de la fatalité leur faisait défaut ; ils commencent enfin à l'acquérir, atterrés par l'absence qui les guette, par la perspective de leur éclipse. De sujets, les voilà objets, à jamais dépossédés de ce rayonnement, de cette admirable mégalomanie qui jusqu'ici les avait fermés à l'irréparable. Ils en sont si conscients aujourd'hui, qu'ils mesurent la stupidité d'un esprit à son degré d'attachement aux événements. Quoi de plus normal, du moment que les événements se passent *ailleurs* ? On n'y sacrifie que si l'on en conserve l'initiative. Mais pour peu qu'on garde le souvenir d'une ancienne suprématie, on rêve encore d'exceller, ne fût-ce que dans le désarroi.

La France, l'Angleterre, l'Allemagne ont leur période d'expansion et de folie derrière elles. C'est *la fin de l'insensé*, le début de guerres défensives. Plus d'aventure collective, plus de citoyens, mais des individus blafards et détrompés, prêts encore à répondre à une utopie, à condition toutefois qu'elle vienne du dehors, et qu'ils ne se donnent pas la peine de la concevoir. Si autrefois ils mouraient pour le nonsens de la gloire, ils s'abandonnent maintenant à une frénésie revendicatrice. Le « bonheur » les tente ; c'est leur dernier préjugé, où ce péché d'optimisme qu'est le marxisme puise son énergie. S'aveugler, servir, se livrer au ridicule ou à la bêtise d'une cause,

extravagances dont ils ne sont plus capables. Quand une nation commence à se décatir, elle s'oriente vers la condition de masse. Disposerait-elle de mille Napoléons, qu'elle ne se refuserait pas moins à compromettre son repos ou celui des autres. Avec des réflexes flageolants, qui terroriser et comment ? Si tous les peuples en étaient au même degré de fossilisation, ou de couardise, ils s'entendraient aisément : à l'insécurité succéderait la permanence d'un pacte de lâches... Miser sur la disparition des appétits guerriers, croire à la généralisation de la décrépitude ou de l'idylle, c'est voir loin, trop loin : l'utopie, presbytie des vieux peuples. Les peuples jeunes, eux, répugnant à se chercher l'échappatoire d'un leurre, voient les choses sous l'angle de l'action : leur perspective est proportionnée à leurs entreprises. Sacrifiant le confort à l'aventure, le bonheur à l'efficacité, ils n'admettent point la légitimité d'idées contradictoires, la coexistence de positions antinomiques : que veulent-ils, sinon amoindrir nos inquiétudes par la... terreur, et nous raffermir en nous brisant ? Toutes leurs réussites leur viennent de leur sauvagerie, car ce qui compte chez eux, ce ne sont pas leurs rêves, mais leurs impulsions. Inclinent-ils à une idéologie ? Elle avive leur fureur, fait valoir leur fonds barbare, et les tient en éveil. Quand les vieux peuples en adoptent une, elle les engourdit, tout en leur dispensant ce rien de fièvre qui leur permet de se croire en quelque sorte vivants : légère poussée d'illusion...

Une civilisation n'existe et ne s'affirme que par des actes de provocation. Commence-t-elle à s'assagir ? Elle s'effrite. Ses moments culminants sont des moments redoutables, pendant lesquels, loin d'emmagasiner ses forces, elle les prodigue. Avidée de s'exténuer, la France prit à tâche de gaspiller les siennes ; elle y parvint, aidée par son orgueil, son zèle agressif (n'a-t-elle pas fait, en mille ans, plus de guerres qu'aucun autre pays ?). Malgré son sens de l'équilibre – ses excès même furent heureux – elle ne pouvait accéder à la suprématie qu'au détriment de sa substance. S'épuiser : elle en fit son point d'honneur. Amoureuse de la formule, de l'idée explosive, du tapage idéologique, elle mit son génie et sa vanité au service de tous les événements survenus ces dix derniers siècles. Et, après avoir été vedette, la voilà résignée, craintive, ruminant des regrets et des appréhensions, et se reposant de son éclat, de son passé. Elle fuit son visage, elle tremble devant le miroir... Les rides d'une nation sont aussi visibles que celles d'un individu.

Quand on a fait une grande révolution, on n'en déclenche pas une autre de la même importance. Si l'on a été pendant longtemps l'arbitre du goût, une fois la place perdue, on n'essaie guère de la reconquérir.

Lorsqu'on désire l'anonymat, on est las de servir de modèle, d'être suivi, singé : à quoi bon tenir encore salon pour amuser l'univers ?

Ces lapalissades, la France les connaît trop bien pour se les redire. Nation du geste, nation théâtrale, elle aimait son jeu comme son public. Elle en est excédée, elle veut quitter la scène, et n'aspire plus qu'aux *décors de l'oubli*.

Qu'elle ait usé son inspiration et ses dons, on n'en peut douter, mais il serait injuste de le lui reprocher : autant vaudrait l'accuser de s'être réalisée et accomplie. Les vertus qui en faisaient une nation privilégiée, elle les a émoussées à force de les cultiver, de les mettre en valeur, et ce n'est pas faute d'exercice que ses talents pâlisent aujourd'hui et s'effacent. Si l'idéal du bien-vivre (manie des époques déclinantes) l'accapare, l'obsède, la sollicite uniquement, c'est qu'elle n'est plus qu'un nom pour une totalité d'individus, une société plutôt qu'une volonté historique. Son dégoût de ses anciennes ambitions d'universalité et d'omniprésence atteint de telles proportions, qu'un miracle seul pourrait la sauver d'une destinée provinciale.

Depuis qu'elle a abandonné ses desseins de domination et de conquête, le cafard, ennui généralisé, la mine. Fléau des nations en pleine défensive, il dévaste leur vitalité ; plutôt que de s'en garantir, elles le subissent et s'y habituent au point de ne plus pouvoir s'en dispenser. Entre la vie et la mort, elles trouveront toujours assez d'espace pour escamoter l'une et l'autre, pour éviter de vivre, pour éviter de mourir. Tombées dans une catalepsie lucide, rêvant d'un statu quo éternel, comment réagiraient-elles contre l'obscurité qui les assiège, contre l'avance de civilisations opaques ?

Si nous voulons savoir ce qu'a été un peuple et pourquoi il est indigne de son passé, nous n'avons qu'à examiner les figures qui le marquèrent le plus. Ce que fut l'Angleterre, les portraits de ses grands hommes le disent assez. Quel saisissement que de contempler, à la National Gallery, ces têtes viriles, quelquefois délicates, le plus souvent monstrueuses, l'énergie qui s'en dégage, l'originalité des traits, l'arrogance et la solidité du regard ! Puis, songeant à la timidité, au bon sens, à la correction des Anglais d'aujourd'hui, nous comprenons pourquoi ils ne savent plus jouer Shakespeare, pourquoi ils l'affadissent et l'émasculent. Ils en sont aussi éloignés que devaient l'être d'Eschyle les Grecs tardifs. Plus rien d'élisabéthain en eux : ils emploient ce qui leur reste de « caractère » à sauver les apparences, à entretenir la façade. On paye toujours cher d'avoir pris la « civilisation » au sérieux, de l'avoir trop assimilée.

Qui aide à la formation d'un empire ? Les aventuriers, les brutes,

les fripouilles, tous ceux qui n'ont pas le préjugé de « l'homme ». Au sortir du Moyen Âge, l'Angleterre, débordante de vie, était féroce et triste : aucun souci d'honorabilité ne venait contrarier son désir d'expansion. Il émanait d'elle cette mélancolie de la force si caractéristique des personnages shakespeariens. Songeons à Hamlet, à ce pirate rêveur : ses doutes n'altèrent pas sa fougue : rien en lui de la faiblesse d'un raisonneur. Ses scrupules ? Il s'en crée par débauche d'énergie, par goût de la réussite, par la tension d'une volonté *inépuisablement* malade. Personne ne fut plus libéral, plus généreux envers ses propres tourments, ni ne les prodigua autant. Anxiétés luxuriantes ! comment les Anglais actuels s'y élèveraient-ils ? Du reste, ils n'y prétendent guère. Leur idéal est l'homme *comme il faut* : ils s'en rapprochent dangereusement. Voilà à peu près la seule nation qui, dans un univers débraillé, s'obstine encore à avoir du « style ». L'absence de vulgarité y prend des dimensions alarmantes : être impersonnel y constitue un impératif, faire bâiller autrui, une loi. À force de distinction et de fadeur, l'Anglais devient de plus en plus impénétrable et déconcerte par le mystère qu'on lui suppose au mépris de l'évidence.

Réagissant contre son propre fonds, contre ses manières de jadis, miné par la prudence et la modestie, il s'est forgé un comportement, une règle de conduite qui devait l'écarter de son génie. Où sont ses démonstrations d'effronterie et de superbe, ses défis, ses arrogances d'antan ? Le romantisme fut le dernier soubresaut de son orgueil. Depuis, effacé et vertueux, il laisse s'effriter l'héritage de cynisme et d'insolence dont on le croyait si fier. Les traces du barbare qu'il fut, on les chercherait en vain : tous ses instincts sont jugulés par sa décence. Au lieu de le fouetter, d'encourager ses folies, ses philosophes l'ont poussé vers l'impasse du bonheur. Décidé à être heureux, il le devint. Et son bonheur, exempt de plénitude, de risque, de toute suggestion tragique, il en a fait cette médiocrité enveloppante où il se plaira à jamais. Faut-il s'étonner qu'il soit devenu le personnage que chérit le Nord, un modèle, un idéal pour Vikings étiolés ? Tant qu'il était puissant, on le détestait, on le craignait ; maintenant, on le comprend ; bientôt, on l'aimera... Il n'est plus un cauchemar pour personne. L'excès, le délire, il s'en défend, il y voit une aberration ou une impolitesse. Quel contraste entre ses anciens débordements et la sagesse qu'il traverse ! Ce n'est qu'au prix de grandes abdications qu'un peuple devient *normal*.

« Si le soleil et la lune se mettaient à douter, ils s'éteindraient sur-le-champ » (Blake). L'Europe doute depuis longtemps... et si son éclipse nous trouble, Américains et Russes la contemplent, soit avec

sérénité, soit avec joie.

L'Amérique se dresse devant le monde comme un néant impétueux, comme une fatalité sans substance. Rien ne la préparait à l'hégémonie ; elle y tend pourtant, non sans quelque hésitation. À l'encontre des autres nations qui durent passer par toute une suite d'humiliations et de défaites, elle n'a connu jusqu'ici que la stérilité d'une chance ininterrompue. Si, à l'avenir, tout lui réussit également, son apparition aura été un accident sans portée. Ceux qui président à ses destinées, ceux qui prennent à cœur ses intérêts, devraient lui préparer de mauvais jours ; pour cesser d'être un monstre superficiel, une épreuve d'envergure lui est nécessaire. Peut-être n'en est-elle pas loin. Après avoir vécu jusqu'ici hors de l'enfer, elle s'apprête à y descendre. Si elle se cherche un destin, elle ne le trouvera que sur la ruine de tout ce qui fut sa raison d'être.

Pour ce qui est de la Russie, on ne peut examiner son passé sans éprouver un frisson, une épouvante *de qualité*. Passé sourd, plein d'attente, d'anxiété souterraine, passé de taupes illuminées. L'irruption des Russes fera trembler les nations ; déjà, ils ont introduit l'absolu en politique. C'est le défi qu'ils jettent à une humanité rongée de doutes et à laquelle ils ne manqueront pas de donner le coup de grâce. Si nous n'avons plus d'âme, ils en ont, eux, à revendre. Près de leurs origines, de cet univers affectif où l'esprit adhère encore au sol, au sang, à la chair, ils *sentent* ce qu'ils pensent ; leurs vérités, comme leurs erreurs, sont des sensations, des stimulants, des actes. En fait, ils ne pensent pas, ils éclatent. Encore au stade où l'intelligence n'atténue ni ne dissout les obsessions, ils ignorent les effets nocifs de la réflexion, comme ces extrémités de la conscience où celle-ci devient facteur de déracinement et d'anémie. Ils peuvent donc démarrer tranquillement. Qu'ont-ils à affronter, sinon un monde lymphatique ? Rien devant eux, rien de vivant à quoi ils puissent se heurter, nul obstacle : n'est-ce point un des leurs qui fut le premier à employer, en plein XIX^e siècle, le mot « cimetière » à propos de l'Occident ? Bientôt ils arriveront en masse pour en visiter la dépouille. Leurs pas sont déjà perceptibles aux oreilles délicates. Qui pourrait à leurs superstitions en marche opposer ne fût-ce qu'un simulacre de certitude ?

Depuis le siècle des Lumières, l'Europe n'a cessé de saper ses idoles au nom de l'idée de tolérance ; du moins, tant qu'elle était puissante, croyait-elle à cette idée et se battait-elle pour la défendre. Ses doutes mêmes n'étaient que convictions déguisées ; comme ils attestaient sa force, elle avait le droit de s'en réclamer et le moyen de les infliger ; ils ne sont plus maintenant que symptômes d'énervement, vagues sursauts d'instinct atrophié.

La destruction des idoles entraîne celle des préjugés. Or, les

préjugés – fictions *organiques* d'une civilisation – en assurent la durée, en conservent la physionomie. Elle doit les respecter, sinon tous, du moins ceux qui lui sont propres et qui, dans le passé, avaient pour elle l'importance d'une superstition ou d'un rite. Si elle les tient pour de pures conventions, elle s'en dégagera de plus en plus, sans pouvoir, par ses propres moyens, les remplacer. Aura-t-elle voué un culte au caprice, à la liberté, à l'individu ? Conformisme de bon aloi. Qu'elle cesse de s'y plier, caprice, liberté, individu, deviendront lettre morte.

Un minimum d'inconscience est nécessaire si l'on veut se maintenir dans l'histoire. Agir est une chose ; savoir que l'on agit en est une autre. Quand la clairvoyance investit l'acte et s'y insinue, l'acte se défait et, avec lui, le préjugé, dont la fonction consiste précisément à subordonner, à asservir la conscience à l'acte... Celui qui démasque ses fictions, renonce à ses ressorts et comme à soi-même. Aussi en acceptera-t-il d'autres qui le nieront, puisqu'elles n'auront pas surgi de son fonds. Nul être soucieux de son équilibre ne devrait dépasser un certain degré de lucidité et d'analyse. Combien cela est plus vrai d'une civilisation, laquelle vacille pour peu qu'elle dénonce les erreurs qui permirent sa croissance et son éclat, pour peu qu'elle mette en question ses vérités !

On n'abuse pas sans risque de sa faculté de douter. Quand le sceptique n'extrait de ses problèmes et de ses interrogations plus aucune vertu active, il s'approche de son dénouement, que dis-je ? il le cherche, il y court : qu'un autre tranche ses incertitudes, qu'un autre l'aide à succomber ! Ne sachant plus quel usage faire de ses inquiétudes et de sa liberté, il pense avec nostalgie au bourreau, il l'appelle même. Ceux qui n'ont trouvé réponse à rien supportent mieux les effets de la tyrannie que ceux qui ont trouvé réponse à tout. C'est ainsi que, pour mourir, les dilettantes font moins d'embarras que les fanatiques. Pendant la Révolution, plus d'un ci-devant affronta l'échafaud le sourire aux lèvres ; quand vint le tour des jacobins, ils y montèrent préoccupés et sombres : ils mouraient au nom d'une vérité, d'un préjugé. Aujourd'hui, de quelque côté que nous regardions, nous ne voyons qu'ersatz de vérité, de préjugé ; ceux à qui cet ersatz même fait défaut, paraissent plus sereins, mais leur sourire est machinal : un pauvre, un dernier réflexe d'élégance...

Ni Russes ni Américains n'étaient assez mûrs, ni intellectuellement assez corrompus pour « sauver » l'Europe ou en réhabiliter la décadence. Les Allemands, autrement contaminés, auraient pu lui prêter un semblant de durée, une teinte d'avenir. Mais, impérialistes au nom d'un rêve borné et d'une idéologie hostile à toutes les valeurs surgies de la Renaissance, ils devaient accomplir leur mission à

rebours et gâcher tout pour toujours. Appelés à régir le continent, à lui donner une apparence d'essor, ne fût-ce que pour quelques générations (le XX^e siècle aurait dû être allemand, dans le sens où le XVIII^e fut français), ils s'y prirent si maladroitement qu'ils en hâtèrent la débâcle. Non contents de l'avoir bouleversé et laissé sens dessus dessous, ils en firent, de plus, cadeau à la Russie et à l'Amérique, car c'est pour elles qu'ils surent si bien guerroyer et s'effondrer. Ainsi, héros pour le compte des autres, auteurs d'une pagaille tragique, ont-ils failli à leur tâche, à leur vrai rôle. Après avoir médité et élaboré les thèmes du monde moderne, produit Hegel et Marx, ç'eût été de leur devoir de se mettre au service d'une idée universelle et non d'une vision de tribu. Et pourtant cette vision même, si grotesque qu'elle fût, témoignait en leur faveur : ne révélait-elle pas qu'eux seuls, en Occident, conservaient quelques restes de fraîcheur et de barbarie, et qu'ils étaient encore susceptibles d'un grand dessein ou d'une vigoureuse insanité ? Mais nous savons maintenant qu'ils n'ont plus le désir ni la capacité de se précipiter vers de nouvelles aventures, que leur orgueil, ayant perdu sa verdeur, se débilité comme eux, et que, gagnés à leur tour par le charme de l'abandon, ils viendront apporter leur modeste contribution à l'échec général.

Tel quel, l'Occident ne subsistera pas indéfiniment : il se prépare à sa fin, non sans connaître une période de surprises... Pensons à ce qu'il fut du V^e au X^e siècle. Une crise bien plus grave l'attend ; un autre style se dessinera, des peuples nouveaux se formeront. Pour le moment, envisageons le chaos. Déjà la plupart s'y résignent. Invoquant l'Histoire avec l'idée d'y succomber, abdiquant *au nom de l'avenir*, ils rêvent, par besoin d'espérer *contre soi*, de se voir ravalés, piétinés, « sauvés »... Un sentiment semblable avait amené l'Antiquité à ce suicide qu'était la promesse chrétienne.

L'intellectuel fatigué résume les difformités et les vices d'un monde à la dérive. Il n'agit pas, il pâtit ; s'il se tourne vers l'idée de tolérance, il n'y trouve pas l'excitant dont il aurait besoin. La terreur, elle, le lui fournit, de même que les doctrines dont elle est l'aboutissement. En est-il la première victime ? Il ne s'en plaindra pas. Seule le séduit la force qui le broie. Vouloir être libre c'est vouloir être soi ; mais il est excédé d'être soi, de cheminer dans l'incertain, d'errer à travers les vérités. « Mettez-moi les chaînes de l'illusion », soupire-t-il, tandis qu'il dit adieu aux pérégrinations de la Connaissance. C'est ainsi qu'il se jettera tête baissée dans n'importe quelle mythologie qui lui assurera la protection et la paix du joug. Déclinant l'honneur d'assumer ses propres anxiétés, il s'engagera en des entreprises dont il escomptera des sensations qu'il ne saurait puiser en lui-même, de sorte que les excès de sa lassitude affermiront les tyrannies. Églises,

idéologies, polices, cherchez-en l'origine dans l'horreur qu'il nourrit pour sa propre lucidité plutôt que dans la stupidité des masses. Cet avorton se transforme, au nom d'une utopie de jean-foutre, en fossoyeur de l'intellect, et, persuadé de faire œuvre utile, prostitue l'« abêtissez-vous », devise tragique d'un solitaire.

Iconoclaste déconfit, revenu du paradoxe et de la provocation, en quête de l'impersonnalité et de la routine, à demi prosterné, mûr pour le poncif, il abdique sa singularité et renoue avec la tourbe. Plus rien à renverser, sinon soi : dernière idole à abattre... Ses propres débris l'attirent. Tandis qu'il les contemple, il modèle la figure de nouveaux dieux ou redresse les anciens en les baptisant d'un autre nom. Faute de pouvoir soutenir encore la dignité d'être difficile, de moins en moins enclin à soupeser les vérités, il se contente de celles qu'on lui offre. Sous-produit de son moi, il s'en va – démolisseur avachi – ramper devant les autels ou ce qui en tient lieu. Au temple ou au meeting, sa place est là où l'on chante, où l'on couvre sa voix, où il ne s'entend plus. Parodie de croyance ? Peu lui importe, puisque aussi bien n'aspire-t-il qu'à se désister de soi. C'est à une ritournelle qu'a abouti sa philosophie, c'est dans un *Hosanna* qu'a sombré son orgueil !

Soyons juste : au point où en sont les choses, que pourrait-il bien faire d'autre ? Le charme et l'originalité de l'Europe résidaient dans l'acuité de son esprit critique, dans son scepticisme militant, agressif ; ce scepticisme a fait son temps. Aussi l'intellectuel, frustré de ses doutes, se cherche-t-il les compensations du dogme. Parvenu aux confins de l'analyse, atterré du néant qu'il y découvre, il revient sur ses pas et tente de s'accrocher à la première certitude venue ; mais, pour y adhérer pleinement, la naïveté lui manque ; dès lors, fanatique *sans convictions*, il n'est plus qu'un idéologue, un penseur hybride, comme on en trouve à toutes les périodes de transition. Participant de deux styles différents, il est, par la forme de son intelligence, tributaire de celui qui disparaît, et, par les idées qu'il défend, de celui qui se dessine. Afin de mieux le comprendre, figurons-nous un saint Augustin à demi converti, flottant et louvoyant, et qui n'aurait emprunté au christianisme que la haine du monde antique. Ne sommes-nous pas à une époque symétrique de celle qui vit naître *La Cité de Dieu* ? On conçoit difficilement livre plus actuel. Aujourd'hui comme alors, il faut aux esprits une vérité simple, une réponse qui les délivre de leurs interrogations, un évangile, un tombeau.

Les moments de raffinement recèlent un principe de mort : rien de plus fragile que la subtilité. L'abus qu'on en fait mène aux catéchismes, conclusion des jeux dialectiques, fléchissement d'un intellect que l'instinct n'assiste plus. La philosophie ancienne, embrouillée dans ses scrupules, avait malgré elle ouvert la voie au

simplisme des bas-fonds ; les sectes religieuses foisonnaient ; aux écoles succédèrent les cultes. Une défaite analogue nous menace : déjà sévissent les idéologies, mythologies dégradées, qui vont nous réduire, nous annuler. Le faste de nos contradictions, nous ne pourrions le soutenir encore longtemps. Nombreux sont ceux qui s'apprentent à vénérer n'importe quelle idole et à servir n'importe quelle vérité, pourvu que l'une et l'autre leur soient infligées et qu'ils n'aient pas à fournir l'effort de choisir leur honte ou leur désastre.

Quel que soit le monde à venir, les Occidentaux y joueront le rôle des *Graeculi* dans l'Empire romain. Recherchés et méprisés par le nouveau conquérant, ils n'auront, pour lui en imposer, que les jongleries de leur intelligence ou le fard de leur passé. *L'art de se survivre*, ils s'y distinguent déjà. Des symptômes de tarissement partout : l'Allemagne a donné sa mesure dans la musique : comment croire qu'elle y excellera encore ? Elle a usé les ressources de sa profondeur, comme la France celles de son élégance. L'une et l'autre – et, avec elles, tout ce coin du monde – en sont à la faillite, la plus prestigieuse depuis l'Antiquité. Viendra ensuite la liquidation : perspective non négligeable, répit dont la durée ne se laisse point estimer, période de facilité où chacun, devant la délivrance enfin arrivée, sera heureux d'avoir derrière soi les affres de l'espoir et de l'attente.

Au milieu de ses perplexités et de ses veuleries, l'Europe garde néanmoins une conviction, une seule, dont pour rien au monde elle ne consentirait à se départir : celle d'avoir un avenir de victime, de sacrifiée. Ferme et intraitable pour une fois, elle se croit perdue, elle veut l'être et elle l'est. Du reste, ne lui a-t-on pas appris de longue date que des races fraîches viendront la réduire et la bafouer ? Au moment où elle semblait en plein essor, au XVIII^e siècle, l'abbé Galiani constatait déjà qu'elle était en déclin et le lui annonçait. Rousseau, de son côté, vaticinait : « Les Tartares deviendront nos maîtres : cette révolution me paraît infaillible. » Il disait vrai. Pour ce qui est du siècle suivant, on connaît le mot de Napoléon sur les Cosaques et les angoisses prophétiques de Tocqueville, de Michelet ou de Renan. Ces pressentiments ont pris corps, ces intuitions appartiennent maintenant au bagage du vulgaire. On n'abdique pas du jour au lendemain : il y faut une atmosphère de recul soigneusement entretenue, une légende de la défaite. Cette atmosphère est créée, comme la légende. Et de même que les précolombiens, préparés et résignés à subir l'invasion de conquérants lointains, devaient fléchir lorsque ceux-ci arrivèrent, de même les Occidentaux, trop instruits, trop pénétrés de leur servitude future, n'entreprendront sans doute rien pour la conjurer. Ils n'en

auraient d'ailleurs ni les moyens ni le désir, ni l'audace. Les croisés, devenus jardiniers, se sont évanouis en cette postérité casanière où ne subsiste plus aucune trace de nomadisme. Mais l'histoire est nostalgie de l'espace et horreur du chez-soi, rêve vagabond et besoin de mourir au loin..., mais l'histoire est précisément ce que nous ne voyons plus alentour.

Il existe une satiété qui incite à la découverte, à l'invention de mythes, mensonges instigateurs d'actions : elle est ardeur insatisfaite, enthousiasme morbide qui devient sain aussitôt qu'il se fixe à un objet ; il en existe une autre qui, dissociant l'esprit de ses pouvoirs et la vie de ses ressorts, appauvrit et dessèche. Hypostase caricaturale de l'ennui, elle défait les mythes ou en fausse l'emploi. Une maladie, en somme. Qui veut en connaître les symptômes et la gravité aurait tort d'aller chercher loin : qu'il s'observe, qu'il découvre jusqu'où l'Ouest l'aura marqué...

Si la force est contagieuse, la faiblesse ne l'est pas moins : elle a ses attrait ; on ne lui résiste pas aisément. Quand les débiles sont légion, ils vous charment, ils vous écrasent : par quel moyen lutter contre un continent d'abouliques ? Le mal de la volonté étant par surcroît agréable, on s'y livre de bonne grâce. Rien de plus doux que de se traîner en deçà des événements ; et rien de plus *raisonnable*. Mais sans une forte dose de démente, nulle initiative, nulle entreprise, nul geste. La raison : rouille de notre vitalité. C'est le fou en nous qui nous oblige à l'aventure ; qu'il nous abandonne, et nous sommes perdus : tout dépend de lui, même notre vie végétative ; c'est lui qui nous invite à respirer, qui nous y contraint, et c'est encore lui qui force notre sang à se promener dans nos veines. Qu'il se retire, et nous voilà seuls ! On ne peut être *normal* et *vivant* à la fois. Si je me maintiens dans une position verticale et que je m'apprête à remplir l'instant qui vient, si, en somme, je conçois le futur, un heureux détraquement de mon esprit en est cause. Je subsiste et j'agis dans la mesure où je déraisonne, où je mène à bien mes divagations. Que je devienne sensé, et tout m'intimide : je glisse vers l'absence, vers des sources qui ne daignent pas couler, vers cette prostration que la vie dut connaître avant de concevoir le mouvement, j'accède à *force de lâcheté* au fond des choses, tout acculé à un abîme dont je n'ai que faire puisqu'il m'isole du devenir. Un individu, comme un peuple, comme un continent, s'éteint lorsqu'il répugne et aux desseins et aux actes inconsidérés, lorsque, au lieu de se risquer et de se précipiter vers l'être, il s'y tapit, il s'y retranche : métaphysique de la régression, de l'en deçà, recul vers le primordial ! Dans sa terrible pondération, l'Europe se refuse à elle-même, au souvenir de ses impertinences et de

ses bravades, et jusqu'à *cette passion de l'inévitable*, dernier honneur de la défaite. Réfractaire à toute forme d'excès, à toute forme de vie, elle délibère, elle délibérera toujours, même après avoir cessé d'exister : ne fait-elle pas déjà l'effet d'un conciliabule de spectres ?

... Il me souvient d'un pauvre bougre qui, encore au lit à une heure avancée de la matinée, s'adressait à lui-même sur un ton impératif : « Veuille ! Veuille ! » La comédie se répétait chaque jour : il s'imposait une tâche qu'il ne pouvait accomplir. Du moins, agissant contre le fantôme qu'il était, méprisait-il les délices de sa léthargie. On ne saurait en dire autant de l'Europe : ayant découvert, au bout de ses efforts, le royaume du non-vouloir, elle jubile, car elle sait maintenant que sa perte recèle un principe de volupté et elle entend en profiter. L'abandon l'envoûte et la comble. Le temps continue de couler ? Elle ne s'en alarme guère ; aux autres de s'en occuper ; c'est leur affaire : ils ne devinent pas quel soulagement il peut y avoir à se vautrer dans un présent qui ne conduit nulle part...

Vivre ici c'est la mort ; ailleurs, le suicide. Où aller ? La seule partie de la planète où l'existence semblait avoir quelque justification est gagnée par la gangrène. Ces peuples archi-civilisés sont nos fournisseurs en désespoir. Pour désespérer, il suffit en effet de les regarder, d'observer les agissements de leur esprit et l'indigence de leurs convoitises amorties et presque éteintes. Après avoir péché si longtemps contre leur origine et négligé le sauvage, la horde – leur point de départ –, force leur est de constater qu'il n'y a plus en eux une seule goutte de sang hun.

L'historien antique disant de Rome qu'elle ne pouvait plus supporter ni ses vices ni leurs remèdes, a défini moins son époque qu'il n'a anticipé sur la nôtre. Grande était sans doute la lassitude de l'Empire, mais, désordonnée et inventive, elle savait encore, pour donner le change, cultiver le cynisme, le faste et la férocité, alors que celle à laquelle nous assistons ne possède, dans sa rigoureuse médiocrité, aucun des prestiges qui font illusion. Trop flagrante, trop certaine, elle évoque un mal dont l'inéluctable automatisme rassurerait paradoxalement le patient et le praticien : agonie en bonne et due forme, exacte comme un contrat, agonie stipulée, sans caprices ni déchirements, à la mesure de peuples qui, non contents d'avoir rejeté les préjugés qui stimulent la vie, rejettent de surcroît celui qui la justifie et la fonde : le préjugé du devenir.

Entrée collective dans la vacuité ! Mais ne nous y trompons pas : cette vacuité, différente en tout point de celle que le bouddhisme qualifie de « siège de la vérité », n'est ni accomplissement ni libération, ni positivité exprimée en termes négatifs, ni davantage effort de méditation, volonté de dépouillement et de nudité, conquête

du salut, mais glissement sans noblesse et sans passion. Issue d'une métaphysique anémiée, elle ne saurait être la récompense d'une recherche ou le couronnement d'une inquiétude. L'Orient avance vers la sienne, s'y épanouit et y triomphe, tandis que nous nous embourbons dans la nôtre et y perdons nos dernières ressources. Décidément, tout se dégrade et se corrompt dans nos consciences : le vide même y est impur.

Tant de conquêtes, d'acquisitions, d'idées, où vont-elles se perpétuer ? En Russie ? En Amérique du Nord ? L'une et l'autre ont déjà tiré les conséquences du pire de l'Europe... L'Amérique latine ? L'Afrique du Sud ? L'Australie ? C'est de ce côté qu'il faut, semble-t-il, attendre la relève. Relève caricaturale.

L'avenir appartient à la banlieue du globe.

Si, dans l'ordre de l'esprit, nous voulons peser les réussites depuis la Renaissance jusqu'à nous, celles de la philosophie ne nous arrêteront pas, la philosophie occidentale ne l'emportant guère sur la grecque, l'hindoue ou la chinoise. Tout au plus les vaut-elle sur certains points. Comme elle ne représente qu'une variété de l'effort philosophique en général, on pourrait, à la rigueur, se passer d'elle et lui opposer les méditations d'un Çankara, d'un Lao-tseuu, d'un Platon. Il n'en va pas de même pour la musique, cette grande excuse du monde moderne, phénomène sans parallèle dans aucune autre tradition : où trouver ailleurs l'équivalent d'un Monteverdi, d'un Bach, d'un Mozart ? C'est par elle que l'Occident révèle sa physionomie et atteint à la profondeur. S'il n'a créé ni une sagesse ni une métaphysique qui lui fussent absolument propres, ni même une poésie dont on pût dire qu'elle est sans exemple, il a projeté, en revanche, dans ses productions musicales, toute sa force d'originalité, sa subtilité, son mystère et sa capacité d'ineffable. Il a pu aimer la raison jusqu'à la perversité ; son vrai génie fut pourtant un génie affectif. Le mal qui l'honore le plus ? L'hypertrophie de l'âme.

Sans la musique il n'eût produit qu'un style de civilisation quelconque, prévu... S'il dépose donc son bilan, elle seule témoignera qu'il ne s'est pas gaspillé en vain, qu'il avait vraiment quoi perdre.

Il advient parfois à l'homme d'échapper aux persécutions du désir, à la tyrannie de l'instinct de conservation. Flatté par la perspective de déchoir, il sape sa volonté, s'évertue à l'apathie, se dresse contre soi, et appelle au secours son mauvais génie. Affairé, en proie à mille activités qui lui nuisent, il découvre un dynamisme dont il n'avait pas

soupçonné l'attrait, le dynamisme de la désagrégation. Il en est tout fier : il va pouvoir enfin se renouveler à ses *dépens*.

Au plus intime des individus, comme des collectivités, habite une énergie destructrice qui leur permet de s'écrouler avec un certain brio : exaltation acide, euphorie de l'anéantissement ! En s'y livrant, sans doute espèrent-ils guérir de cette maladie qu'est la conscience. De fait, tout état conscient nous harasse, nous exténue, conspire à notre usure ; plus il gagne de l'empire sur nous, plus nous aimerions réintégrer la nuit qui précédait nos veilles, plonger dans l'assoupissement antérieur aux machinations, à l'attentat du Moi. Aspiration d'esprits fourbus et qui explique pourquoi, à certaines époques, l'individu, exaspéré de toujours buter sur soi, de remâcher sa différence, se tourne vers ces temps où, ne faisant qu'un avec le monde, il n'avait pas encore faussé compagnie aux êtres ni dégénéré en homme. Avidité et horreur de la conscience, l'Histoire traduit tout à la fois le désir d'un animal infirme d'accomplir sa vocation et la crainte d'y arriver. Crainte justifiée : quelle disgrâce l'attend au bout de son aventure ! Ne vivons-nous pas à un de ces moments où, sur un espace donné, il nous fait assister à son ultime métamorphose ?

Quand je passe en revue les mérites de l'Europe, je m'attends sur elle et m'en veux d'en médire ; si, au contraire, j'en dénombre les défaillances, une rage me secoue. J'aimerais alors qu'elle se disloquât au plus tôt, et que le souvenir en disparût. Mais d'autres fois, évoquant et ses titres et ses hontes, je ne sais de quel côté pencher : je l'aime avec regret, je l'aime avec férocité, et ne lui pardonne pas de m'avoir acculé à des sentiments entre lesquels il ne m'est pas permis de choisir. Si du moins je pouvais contempler avec indifférence la délicatesse, les prestiges de ses plaies ! Par jeu, j'ai aspiré à m'effondrer avec elle, et j'ai été pris au jeu. La grâce qui fut sienne et dont elle conserve quelques vestiges, aucun effort ne m'a semblé trop grand pour me l'approprier, la revivre, en perpétuer le secret. Peine perdue ! – Un homme des cavernes empêtré dans des dentelles...

L'esprit est vampire. S'attaque-t-il à une civilisation ? Il la laisse prostrée, défaite, sans souffle, sans l'équivalent spirituel du sang, il la dépouille de sa substance, comme de cette impulsion qui l'entraînait à des actes et à des scandales d'envergure. Engagée dans un processus de détérioration dont rien ne la distrait, elle nous offre l'image de nos dangers et la grimace de notre avenir : elle est notre vide, *elle est nous* ; et nous y retrouvons nos insuffisances et nos vices, notre volonté branlante et nos instincts pulvérisés. La peur qu'elle nous inspire, peur de nous-mêmes ! Et si, tout comme elle, nous gisons

prostrés, défaits, sans souffle, c'est que nous avons connu et subi, nous aussi, le vampirisme de l'esprit.

N'aurais-je jamais deviné l'irréparable qu'un coup d'œil sur l'Europe eût suffi à m'en donner le frisson. Me préservant du vague, elle justifie, attise et flatte mes terreurs, et remplit pour moi la fonction assignée au cadavre dans la méditation du moine.

Sur son lit de mort, Philippe II fit venir son fils et lui dit : « Voilà où finit tout, et la monarchie. » Au chevet de cette Europe, je ne sais quelle voix m'avertit : « Voilà où finit tout, et la civilisation. »

À quoi sert de polémiquer avec le néant ? Il est temps de nous ressaisir, de triompher de la fascination du pire. Tout n'est pas perdu : restent les barbares. D'où émergeront-ils ? Il n'importe. Pour le moment, sachons que leur démarrage ne tardera pas, que, tout en se préparant à fêter notre ruine, ils méditent sur les moyens de nous redresser, de mettre un terme à nos ratiocinations et à nos phrases. À nous humilier, à nous piétiner, ils nous prêteront assez d'énergie pour nous aider à mourir, ou à renaître. Qu'ils viennent fouetter notre pâleur, revigorer nos ombres, qu'ils nous ramènent la sève qui nous a désertés. Flétris, exsangues, nous ne pouvons réagir contre la fatalité : les agonisants ne se coalisent ni ne se mutinent. Comment compter sur l'éveil, sur les colères de l'Europe ? Son sort, et jusqu'à ses révoltes, se règlent ailleurs. Lasse de durer, de s'entretenir plus longtemps avec soi, elle est un vide vers lequel s'ébranleront bientôt les steppes..., un autre vide, un vide *nouveau*.

PETITE THÉORIE DU DESTIN

Certains peuples, tels le russe et l'espagnol, sont si hantés par eux-mêmes qu'ils s'érigent en unique problème : leur développement, en tout point singulier, les contraint à se replier sur leur suite d'anomalies, sur le miracle ou l'insignifiance de leur sort.

Les débuts littéraires de la Russie furent, au siècle dernier, une manière d'apogée, de réussite fulgurante qui ne devait pas manquer de la troubler : il était naturel qu'elle fût une surprise pour elle-même et qu'elle s'exagérât son importance. Les personnages de Dostoïevski la mettent sur le même pied que Dieu, puisque le mode d'interrogation appliqué à celui-ci, ils l'étendent à celle-là : faut-il croire à la Russie ? faut-il la nier ? existe-t-elle réellement, ou n'est-elle qu'un prétexte ? S'interroger de la sorte, c'est poser en termes théologiques un problème local. Mais justement, pour Dostoïevski, la Russie, loin d'être un problème local, est un problème universel, au même titre que l'existence de Dieu. Une telle démarche, abusive et saugrenue, n'était possible que dans un pays dont l'évolution anormale avait de quoi émerveiller ou déconcerter les esprits. On voit mal un Anglais se demandant si l'Angleterre a un sens ou non, ou lui assignant, avec force rhétorique, une mission : il sait qu'il est Anglais, et cela lui suffit. L'évolution de son pays ne comporte pas d'interrogation essentielle.

Chez les Russes, le messianisme dérive d'une incertitude intérieure, aggravée par l'orgueil, d'une volonté d'affirmer leurs tares, de les imposer aux autres, de se décharger sur eux d'un trop-plein suspect. L'aspiration à « sauver » le monde est le phénomène morbide de la jeunesse d'un peuple.

L'Espagne se penche sur soi pour des raisons opposées. Elle eut, elle aussi, des débuts fulgurants, mais ils sont bien lointains. Venue trop tôt, elle a bouleversé le monde, puis s'est laissé choir : cette chute, j'en eus un jour la révélation. C'était à Valladolid, à la Maison Cervantès. Une vieille, d'apparence quelconque, y contemplait le portrait de Philippe III : « Un fou », dis-je. Elle se tourna vers moi : « C'est avec lui qu'a commencé notre décadence. » J'étais au vif du problème. « Notre décadence ! » Ainsi donc, pensais-je, la décadence est en Espagne un concept courant, national, un cliché, une devise officielle. La nation qui, au XVI^e siècle, offrait au monde un spectacle de magnificence et de folie, la voilà réduite à codifier son

engourdissement. S'ils en avaient eu le temps, sans doute les derniers Romains n'eussent-ils pas procédé autrement ; remâcher leur fin, ils ne le pouvaient : les Barbares les cernaient déjà. Mieux partagés, les Espagnols eurent le loisir (trois siècles !) de songer à leurs misères et de s'en imprégner. Bavards par désespoir, improvisateurs d'illusions, ils vivent dans une sorte d'âpreté chantante, de *non-sérieux tragique*, qui les sauve de la vulgarité, du bonheur et de la réussite. Changeraient-ils un jour leurs anciennes marottes contre d'autres plus modernes, qu'ils resteraient néanmoins marqués par une si longue absence. Hors d'état de s'accorder au rythme de la « civilisation », calotins ou anarchistes, ils ne sauraient renoncer à leur inactualité. Comment rattraperaient-ils les autres nations, comment seraient-ils à la page, alors qu'ils ont épuisé le meilleur d'eux-mêmes à ruminer sur la mort, à s'y encrasser, à en faire une expérience viscérale ? Rétrogradant sans cesse vers l'essentiel, ils se sont perdus par excès de profondeur. L'idée de décadence ne les préoccuperait pas tant si elle ne traduisait en termes d'histoire leur grand faible pour le néant, leur obsession du squelette. Rien d'étonnant que pour chacun d'eux son pays soit son problème. En lisant Ganivet, Unamuno ou Ortega, on s'aperçoit que pour eux l'Espagne est un paradoxe qui les touche intimement et qu'ils n'arrivent pas à réduire à une formule rationnelle. Ils y reviennent toujours, fascinés par l'attraction de l'insoluble qu'il représente. Ne pouvant le résoudre par l'analyse, ils méditent sur Don Quichotte, chez lequel le paradoxe est encore plus insoluble, puisque symbole... On ne se figure pas un Valéry ni un Proust méditant sur la France pour se découvrir eux-mêmes : pays accompli, sans ruptures graves qui sollicitent l'inquiétude, pays non tragique, elle n'est pas un cas : ayant réussi, ayant conclu son sort, comment serait-elle « intéressante » ?

C'est le mérite de l'Espagne de proposer un type de développement insolite, un destin génial et inachevé. (On dirait un Rimbaud incarné dans une collectivité.) Pensez à la frénésie qu'elle a déployée dans sa poursuite de l'or, à son affalement dans l'anonymat, pensez ensuite aux conquistadores, à leur banditisme et à leur piété, à la façon dont ils associèrent l'évangile au meurtre, le crucifix au poignard. À ses beaux moments, le catholicisme fut sanguinaire, ainsi qu'il sied à toute religion vraiment inspirée.

La Conquête et l'Inquisition, – phénomènes parallèles issus des vices grandioses de l'Espagne. Tant qu'elle fut forte, elle excella au massacre, et y apporta non seulement son souci d'apparat, mais aussi le plus intime de sa sensibilité. Seuls les peuples cruels ont l'heur de se rapprocher des sources mêmes de la vie, de ses palpitations, de ses arcanes qui réchauffent : la vie ne dévoile son essence qu'à des yeux

injectés de sang... Comment croire aux philosophies quand on sait de quels regards pâles elles sont le reflet ? L'habitude du raisonnement et de la spéculation est l'indice d'une insuffisance vitale et d'une détérioration de l'affectivité. Pensent avec méthode ceux-là seuls qui, à la faveur de leurs déficiences, parviennent à s'oublier, à ne plus faire corps avec leurs idées : la philosophie, apanage d'individus et de peuples *biologiquement* superficiels.

Il est à peu près impossible de parler avec un Espagnol d'autre chose que de son pays, univers clos, sujet de son lyrisme et de ses réflexions, province absolue, hors du monde. Tour à tour exalté et abattu, il y porte des regards éblouis et moroses ; l'écartèlement est sa forme de rigueur. S'il s'accorde un avenir, il n'y croit pas réellement. Sa trouvaille : l'illusion sombre, la fierté de désespérer ; son génie : le génie du regret.

Quelle que soit son orientation politique, l'Espagnol ou le Russe qui s'interroge sur son pays aborde la seule question qui compte à ses yeux. On saisit la raison pour laquelle ni la Russie ni l'Espagne n'ont produit aucun philosophe d'envergure. C'est que le philosophe doit s'attaquer aux idées en spectateur ; avant de les assimiler, de les faire siennes, il lui faut les considérer du dehors, s'en dissocier, les peser, et, au besoin, *jouer* avec elles ; puis, la maturité aidant, il élabore un système avec lequel il ne se confond jamais tout à fait. C'est cette supériorité à l'égard de leur propre philosophie que nous admirons chez les Grecs. Il en va de même pour tous ceux qui s'attachent au problème de la connaissance et en font l'objet essentiel de leur méditation. Ce problème ne trouble ni les Russes ni les Espagnols. Impropres à la contemplation intellectuelle, ils entretiennent des rapports assez bizarres avec l'idée. Combattent-ils avec elle ? Ils ont toujours le dessous ; elle s'empare d'eux, les subjugue, les opprime ; martyrs consentants, ils ne demandent qu'à souffrir pour elle. Avec eux, nous sommes loin du domaine où l'esprit joue avec soi et les choses, loin de toute perplexité méthodique.

L'évolution anormale de la Russie et de l'Espagne les a donc amenées à s'interroger sur leur propre destin. Mais ce sont deux grandes nations, malgré leurs lacunes et leurs accidents de croissance. Combien le problème national est plus tragique pour les petits peuples ! Point d'irruption subite chez eux, ni de décadence lente. Sans appui dans l'avenir ni dans le passé, ils s'appesantissent sur soi : une longue méditation stérile en résulte. Leur évolution ne saurait être anormale, car ils n'évoluent pas. Que leur reste-t-il ? La résignation à eux-mêmes, puisque, hors d'eux, il y a toute l'Histoire dont précisément ils sont exclus.

Leur nationalisme, qu'on prend pour de la farce, est plutôt un

masque, grâce auquel ils essaient de cacher leur propre drame, et d'oublier, dans une fureur de revendications, leur inaptitude à s'insérer dans les événements : mensonges douloureux, réaction exaspérée en face du mépris qu'ils craignent de mériter, manière d'escamoter l'obsession secrète de soi. En termes plus simples : un peuple qui est un tourment pour lui-même est un peuple malade. Mais alors que l'Espagne souffre pour être sortie de l'Histoire, et la Russie pour vouloir à toute force s'y établir, les petits peuples, eux, se débattent pour n'avoir aucune de ces raisons de désespérer ou de s'impatier. Affectés d'une tare originelle, ils n'y peuvent remédier par la déception, ni par le rêve. Aussi n'ont-ils d'autres ressources que d'être hantés par eux-mêmes. Hantise qui n'est pas dépourvue de beauté, puisqu'elle ne les mène à rien et qu'elle n'intéresse personne.

Il y a des pays qui jouissent d'une espèce de bénédiction, de grâce : tout leur réussit, même leurs malheurs, même leurs catastrophes ; il y en a d'autres qui ne peuvent aboutir, et dont les triomphes équivalent à des échecs. Quand ils veulent s'affirmer, et qu'ils font un bond en avant, une fatalité extérieure intervient pour briser leur ressort et pour les ramener à leur point de départ. Toutes les chances leur sont retirées, même celle du ridicule.

Être Français est une évidence : on n'en souffre ni on ne s'en réjouit ; on dispose d'une certitude qui justifie la vieille interrogation : « Comment peut-on être Persan ? »

Le paradoxe d'être Persan (en l'occurrence, Roumain) est un tourment qu'il faut savoir exploiter, un défaut dont on doit tirer profit. Je confesse avoir naguère regardé comme une honte d'appartenir à une nation quelconque, à une collectivité de vaincus, sur l'origine desquels aucune illusion ne m'était permise. Je croyais, et je ne me trompais peut-être pas, que nous étions issus de la lie des Barbares, du rebut des grandes Invasions, de ces hordes qui, impuissantes à poursuivre leur marche vers l'Ouest, s'affaissèrent le long des Carpates et du Danube, pour s'y tapir, pour y sommeiller, masse de déserteurs aux confins de l'Empire, racaille fardée d'un rien de latinité. Tel passé, tel présent. Et tel avenir. Quelle épreuve pour ma jeune arrogance ! « Comment peut-on être Roumain ? » était une question à laquelle je ne pouvais répondre que par une mortification de chaque instant. Haïssant les miens, mon pays, ses paysans intemporels, épris de leur torpeur, et comme éclatants d'hébétude, je rougissais d'en descendre, les reniais, me refusais à leur sous-éternité, à leurs certitudes de larves pétrifiées, à leur songerie géologique. J'avais beau chercher sur leurs traits le frétillement, les simagrées de la révolte : le singe, hélas ! se mourait en eux. Au vrai, ne relevaient-ils pas du minéral ? Ne sachant

comment les bousculer, les animer, j'en vins à rêver d'une extermination. On ne massacre pas des pierres. Le spectacle qu'ils m'offraient justifiait et déroutait, alimentait et écoeurait mon hystérie. Et je ne cessais de maudire l'accident qui me fit naître parmi eux.

Une grande idée les possédait : celle du destin ; je la répudiais de toutes mes forces, n'y voyais qu'un subterfuge de poltrons, une excuse à toutes les abdications, une expression du bon sens et de sa philosophie funèbre. À quoi m'accrocher ? Mon pays dont l'existence, visiblement, ne rimait à rien, m'apparaissait comme un résumé du néant ou une matérialisation de l'inconcevable, comme une sorte d'Espagne sans siècle d'or, sans conquêtes ni folies, et sans un Don Quichotte de nos amertumes. En faire partie, quelle leçon d'humiliation et de sarcasme, quelle calamité, quelle lèpre !

La grande idée qui y régnait, j'étais trop impertinent, trop fat, pour en percevoir l'origine, la profondeur, ou les expériences, le système de désastres qu'elle supposait. Je ne devais la comprendre que bien plus tard. Comment elle s'est insinuée en moi, je l'ignore. Quand je fus amené à la ressentir lucidement, je me réconciliai avec mon pays qui, *du coup*, cessa de me hanter.

Pour se dispenser d'agir, les peuples opprimés s'en remettent au « destin », salut négatif en même temps que moyen d'interpréter les événements : philosophie de l'histoire à *l'usage quotidien*, vision déterministe à base affective, métaphysique de circonstance...

Si les Allemands sont, eux aussi, sensibles au destin, ils n'y voient pourtant pas un principe intervenant du dehors, mais une puissance qui, émanée de leur volonté, finit par leur échapper et par se retourner contre eux pour les briser. Lié à leur appétit de démiurgie, le *Schicksal* suppose moins un jeu de fatalités à l'intérieur du monde qu'à l'intérieur du moi. Autant dire que, jusqu'à un certain point il dépend d'eux.

Pour le concevoir extérieur à nous, omnipotent et souverain, un très vaste cycle de faillites est requis. Condition que mon pays remplit pleinement. Il serait indécent qu'il crût à l'effort, à l'utilité de l'acte. Aussi n'y croit-il pas, et, par bienséance, se résigne-t-il à l'inévitable. Je lui suis reconnaissant de m'avoir légué, avec le code du désespoir, ce savoir-vivre, cette aisance en face de la Nécessité, ainsi que nombre d'impasses et l'art de m'y plier. Prompt à soutenir mes déceptions et à révéler à mon indolence le secret de les conserver, il m'a prescrit en outre, dans son empressement à faire de moi un vaurien soucieux d'apparences, les moyens de me dégrader sans trop me compromettre. Je ne lui dois pas seulement mes plus beaux, mes plus sûrs échecs, mais encore cette aptitude à maquiller mes lâchetés et à thésauriser

mes remords. De combien d'autres avantages ne lui suis-je pas redevable ! Ses titres à ma gratitude sont, à la vérité, si multiples qu'il serait fastidieux de les énumérer.

Quelque bonne volonté que j'y eusse dépensée, aurais-je pu, sans lui, gâcher mes jours d'une manière si exemplaire ? Il m'y a aidé, poussé, encouragé. Manquer sa vie, on l'oublie trop vite, n'est pas tellement facile : il y faut une longue tradition, un long entraînement, le travail de plusieurs générations. Ce travail accompli, tout va à merveille. La certitude de l'inutilité vous échoit alors en héritage : c'est un bien que vos ancêtres ont acquis pour vous à la sueur de leur front et au prix d'innombrables humiliations. Veinard, vous en profitez, en faites parade. Quant à vos humiliations à vous, il vous sera toujours loisible de les embellir ou escamoter, d'affecter une allure d'avorton élégant, d'être, honorablement, le dernier des hommes. La politesse, l'*usage* du malheur, privilège de ceux qui, nés perdus, ont débuté par leur fin. Se savoir d'une engeance qui n'a jamais été est une amertume où il entre quelque douceur et même quelque volupté.

L'exaspération que je ressentais autrefois quand j'entendais n'importe qui dire à propos de tout et de rien : « destin », me semble maintenant puérile. J'ignorais alors que j'arriverais à en faire autant ; que, m'abritant moi aussi derrière ce vocable, j'y rapporterais chances et malchances et tous les détails du bonheur et du malheur, que, de plus, je m'agripperais à la Fatalité avec l'extase d'un naufragé et lui adresserais mes premières pensées avant de me précipiter dans l'horreur de chaque jour. « Tu disparaîtras dans l'espace, ô ma Russie », s'est exclamé Tioutchev au siècle dernier. Son exclamation je l'appliquais avec plus d'à propos à mon pays, autrement constitué pour disparaître, organisé à merveille pour être englouti, pourvu de toutes les qualités d'une victime idéale et anonyme. L'habitude de la souffrance sans fin et sans raison, la plénitude du désastre, quel apprentissage à l'école des tribus écrasées ! Le plus ancien historien roumain commence ainsi ses chroniques : « Ce n'est pas l'homme qui commande aux temps, mais les temps qui commandent à l'homme. » Formule fruste, programme et épitaphe d'un coin de l'Europe. Pour saisir le ton de la sensibilité populaire dans les pays du Sud-Est, il n'est que de se rappeler les lamentations du chœur dans la tragédie grecque. Par une tradition inconsciente, tout un espace ethnique en fut marqué. Routine du soupir et de l'infortune, jérémiades de peuples mineurs devant la bestialité des grands ! Gardons-nous pourtant de trop nous plaindre : n'est-il pas réconfortant de pouvoir opposer aux désordres du monde la cohérence de nos misères et de nos défaites ? Et n'avons-nous pas, face au dilettantisme universel, la consolation de posséder, en matière de douleurs, une compétence d'écorchés et

d'érudits ?

AVANTAGES DE L'EXIL

C'est à tort que l'on se fait de l'exilé l'image de quelqu'un qui abdique, se retire et s'efface, résigné à ses misères, à sa condition de déchet. À l'observer, on découvre en lui un ambitieux, un déçu agressif, un aigri doublé d'un conquérant. Plus nous sommes dépossédés, plus s'exacerbent nos appétits et nos illusions. Je discerne même quelque relation entre le malheur et la mégalomanie. Celui qui a tout perdu conserve comme dernier recours l'espoir de la gloire, ou du scandale littéraire. Il consent à tout abandonner, sauf son nom. Mais son nom, comment l'imposera-t-il, alors qu'il écrit dans une langue que les civilisés ignorent ou méprisent ?

Va-t-il s'essayer à un autre idiome ? Il ne lui sera pas aisé de renoncer aux mots où traîne son passé. Qui renie sa langue, pour en adopter une autre, change d'identité, voire de déceptions. Héroïquement traître, il rompt avec ses souvenirs et, jusqu'à un certain point, avec lui-même.

Tel écrit un roman qui, du jour au lendemain, le rend célèbre. Il y raconte ses souffrances. Ses compatriotes, à l'étranger, le jalourent : eux aussi ont souffert, peut-être davantage. Et l'apatride devient – ou aspire à devenir – romancier. Il en résulte une accumulation de désarrois, une inflation d'horreurs, de frissons qui *datent*. On ne peut indéfiniment renouveler l'enfer, dont la caractéristique même est la monotonie, ni non plus le visage de l'exil. Rien en littérature n'exaspère tant que le terrible ; dans la vie, il est trop entaché d'évidence pour que l'on s'y arrête. Mais notre auteur persiste ; pour le moment, il enfouit son roman au fond d'un tiroir, et attend son heure. L'illusion d'une surprise, d'une renommée qui se dérobe mais qu'il escompte, le soutient ; il vit d'irréalité. Telle est cependant la force de cette illusion que, s'il travaille dans une usine, c'est avec l'idée d'en être arraché un jour par une célébrité aussi subite qu'inconcevable.

Également tragique est le cas du poète. Enclos dans sa propre langue, il écrit pour ses amis, pour dix, pour vingt personnes au plus. Son désir d'être lu n'est pas moins impérieux que celui du romancier improvisé. Du moins a-t-il sur lui l'avantage de pouvoir placer ses vers dans les petites revues de l'émigration qui paraissent au prix de sacrifices et de renoncements presque indécents. Tel se transforme en

directeur de revue ; pour la faire durer, il risque la faim, se détourne des femmes, s'enterre dans une chambre sans fenêtres, s'impose des privations qui confondent et épouvantent. La masturbation et la tuberculose, voilà son lot.

Si peu nombreux que soient les émigrés, ils se constituent en groupes, non point pour défendre leurs intérêts, mais pour se cotiser, se saigner, afin de publier leurs regrets, leurs cris, leurs appels sans écho. On chercherait vainement une forme plus déchirante de gratuité.

Qu'ils soient aussi bons poètes que mauvais prosateurs, cela tient à des raisons assez simples. Examinez la production littéraire de n'importe quel petit peuple qui n'a pas la puérité de se forger un passé : l'abondance de la poésie en est le trait le plus frappant. La prose demande, pour se développer, une certaine rigueur, un état social différencié ; et une tradition : elle est délibérée, construite ; la poésie *surgit*, elle est directe, ou alors totalement fabriquée ; apanage des troglodytes et des raffinés, elle ne s'épanouit qu'en deçà ou au-delà, toujours en marge de la civilisation. Alors que la prose exige un génie réfléchi et une langue cristallisée, la poésie est parfaitement compatible avec un génie barbare et une langue informe. Créer une littérature c'est créer une prose.

Que tant ne disposent d'aucun autre mode d'expression que la poésie, quoi de plus naturel ? Ceux-là mêmes qui ne sont pas particulièrement doués, puisent, dans leur déracinement, dans l'automatisme de leur exception, ce supplément de talent qu'ils n'eussent point trouvé dans une existence normale.

Sous quelque forme qu'il se présente, et quelle qu'en soit la cause, l'exil, à ses débuts, est une école de vertige. Et le vertige, à tous n'est pas donnée la chance d'y accéder. C'est une situation limite et comme l'extrémité de l'état poétique. N'est-ce point une faveur que d'y être transporté d'emblée, sans les détours d'une discipline, par la seule bienveillance de la fatalité ? Pensez à cet apatride de luxe, à Rilke, au nombre de solitudes qu'il lui fallut accumuler pour liquider ses attaches, pour prendre pied dans l'invisible. Il n'est point aisé de n'être de nulle part, quand aucune condition extérieure ne vous y contraint. Le mystique lui-même n'atteint au dépouillement qu'au prix d'efforts monstrueux. S'arracher au monde, quel travail d'abolition ! L'apatride, lui, y parvient sans se mettre en frais, par le concours – par l'hostilité – de l'histoire. Point de tourments, de veilles, pour qu'il se dépouille de tout ; les événements l'y obligent. En un certain sens, il ressemble au malade, lequel, comme lui, s'installe dans la métaphysique ou la poésie sans mérite personnel, par la force des

choses, par les bons offices de la maladie. Absolu de pacotille ? Peut-être, encore qu'il ne soit pas prouvé que les résultats acquis par l'effort dépassent en valeur ceux qui dérivent du repos dans l'inéluctable.

Un danger menace le poète déraciné : celui de s'adapter à son sort, de ne plus en souffrir, de s'y plaire. Personne ne peut sauver la jeunesse de ses chagrins ; ils s'usent. Ainsi en est-il du mal du pays, de toute nostalgie. Les regrets perdent de leur lustre, eux-mêmes se défraîchissent, et, à l'instar de l'élégie, tombent vite dans la désuétude. Quoi alors de plus normal que de s'établir dans l'exil, Cité du Rien, patrie à rebours ? Dans la mesure où il s'y délecte, le poète dilapide la matière de ses émotions, les ressources de son malheur, comme son rêve de gloire. La malédiction dont il tirait orgueil et profit ne l'accablant plus, il perd, avec elle, et l'énergie de son exception et les raisons de sa solitude. Rejeté de l'enfer, il tentera en vain de s'y réinstaller, de s'y retremper : ses souffrances, trop assagies, l'en rendront à jamais indigne. Les cris dont naguère il était encore fier se sont faits amertumes, et l'amertume ne se fait pas vers : elle le mènera hors de la poésie. Plus de chants ni d'excès. Ses plaies fermées, il aura beau les remuer pour en extraire quelques accents : au mieux sera-t-il l'épigone de ses douleurs. Une déchéance honorable l'attend. Faute de diversité, d'inquiétudes originales, son inspiration se dessèche. Bientôt, résigné à l'anonymat et comme intrigué par sa médiocrité, il prendra le masque d'un bourgeois *de nulle part*. Le voilà au terme de sa carrière lyrique, au point le plus stable de son déclassement.

« Rangé », assis dans le bien-être de sa chute, que fera-t-il ensuite ? Il aura le choix entre deux formes de salut : la foi et l'humour. S'il traîne quelques vestiges d'anxiété, il les liquidera petit à petit au moyen de mille prières ; à moins qu'il ne se complaise à une métaphysique gentille, passe-temps des versificateurs épuisés. Que si, au contraire, il est enclin à la moquerie, il minimisera ses défaites au point de s'en réjouir. Selon son tempérament, il sacrifiera donc à la pitié ou au sarcasme. Dans l'un et l'autre cas, il aura triomphé de ses ambitions, comme de ses malchances, pour atteindre à un but plus haut, pour devenir un vaincu décent, un réprouvé convenable.

UN PEUPLE DE SOLITAIRES

J'essaierai de divaguer sur les épreuves d'un peuple, sur son histoire qui déroute l'Histoire, sur son destin qui semble relever d'une logique surnaturelle où l'inouï se mêle à l'évidence, le miracle à la nécessité. D'aucuns l'appellent race, d'autres nation, certains tribu. Comme il répugne aux classifications, ce qu'on en peut dire de précis est inexact ; nulle définition ne lui convient. Pour le mieux saisir, il faudrait recourir à quelque catégorie à part, car tout chez lui est insolite : n'est-il pas le premier à avoir colonisé le ciel, et à y avoir placé *son* dieu ? Aussi impatient de créer des mythes que de les détruire, il s'est forgé une religion dont il se réclame, dont il rougit... Malgré sa clairvoyance, il sacrifie volontiers à l'illusion : il espère, il espère toujours trop... Conjonction étrange de l'énergie et de l'analyse, de la soif et du sarcasme. Avec autant d'ennemis n'importe qui, à sa place, eût déposé les armes ; mais lui, inapte aux douceurs du désespoir, passant outre à sa fatigue millénaire, aux conclusions que lui impose son sort, il vit dans le délire de l'attente, tout décidé à ne pas tirer un enseignement de ses humiliations, ni à en déduire une règle de modestie, un principe d'anonymat. Il préfigure la diaspora universelle : son passé résume notre avenir. Plus nous entrevoyons nos lendemains, plus nous nous rapprochons de lui, et plus nous le fuyons : nous tremblons tous d'avoir à l'égaliser un jour... « Vous suivrez bientôt mes pas », semble-t-il nous dire, tandis qu'il trace, au-dessus de nos certitudes, un point d'interrogation...

Être homme est un drame ; être juif en est un autre. Aussi le Juif a-t-il le privilège de vivre *deux fois* notre condition. Il représente l'existence séparée par excellence ou, pour employer une expression dont les théologiens qualifient Dieu, le *tout autre*. Conscient de sa singularité, il y pense sans arrêt, et ne s'oublie jamais ; d'où cet air contraint, crispé, ou faussement assuré, si fréquent chez ceux qui portent le fardeau d'un secret. Au lieu de s'enorgueillir de ses origines, de les afficher et de les clamer, il les camoufle : son sort, à nul autre pareil, ne lui confère-t-il pas pourtant le droit de regarder avec hauteur la tourbe humaine ? Victime, il réagit à sa façon, en vaincu *sui generis*. Par plus d'un côté, il s'apparente à ce serpent dont il fit un personnage et un symbole. N'allons cependant pas croire que lui aussi a le sang froid : ce serait ignorer sa vraie nature, ses emballements, sa capacité d'amour et de haine, son goût de la vengeance ou les

excentricités de sa charité. (Certains rabbins hassidiques ne le cèdent en rien aux saints chrétiens.) Excessif en tout, émancipé de la tyrannie du paysage, des niaiseries de l'enracinement, sans attaches, acosmique, il est l'homme qui ne sera jamais *d'ici*, l'homme venu d'ailleurs, l'étranger en soi, et qui ne saurait sans équivoque parler au nom des indigènes, de *tous*. Traduire leurs sentiments, s'en rendre l'interprète, s'il y prétend, quelle tâche ! Point de foule qu'il puisse entraîner, mener, soulever : la trompette ne lui sied pas. On lui reprochera ses parents, ses ancêtres qui reposent au loin, en d'autres pays, en d'autres continents. Sans tombes à montrer, à exploiter, sans moyen d'être le porte-voix d'aucun cimetière, il ne représente personne, sinon soi, rien que soi. Se réclame-t-il du dernier slogan ? Se trouve-t-il au principe d'une révolution ? Il se verra rejeté au moment même où ses idées triomphent, où ses phrases auront force de loi. S'il sert une cause, il ne pourra s'en prévaloir jusqu'au bout. Un jour vient où il lui faut la contempler en spectateur, en déçu. Puis il en défendra une autre, avec des déboires non moins éclatants. Change-t-il de pays ? Son drame recommence : l'exode est son assise, sa certitude, son chez soi.

Meilleur et pire que nous, il incarne les extrêmes auxquels nous aspirons sans y atteindre : il est *nous* au-delà de nous-mêmes... Comme sa teneur en absolu dépasse la nôtre, il offre en bien, en mal, l'image idéale de nos capacités. Son aisance dans le déséquilibre, la routine qu'il y a acquise, en font un détraqué, expert en psychiatrie comme en toutes sortes de thérapeutiques, un théoricien de ses propres maux : il n'est pas, comme nous, anormal par accident ou par snobisme, mais naturellement, sans effort, et par tradition : tel est l'avantage d'une destinée géniale à l'échelle d'un peuple. Anxieux tourné vers l'acte, malade impropre à lâcher prise, il se soigne *en avançant*. Ses revers ne ressemblent pas aux nôtres ; jusque dans le malheur il refuse le conformisme. Son histoire – un interminable schisme.

Brimé au nom de l'Agneau, sans doute restera-t-il non chrétien aussi longtemps que le christianisme se maintiendra au pouvoir. Mais tant il aime le paradoxe – et les souffrances qui en dérivent – qu'il se convertira peut-être à la religion chrétienne au moment où elle sera universellement honnie. On le persécutera alors pour sa nouvelle foi. Titulaire d'un destin religieux, il a survécu à Athènes et à Rome, comme il survivra à l'Occident, et il poursuivra sa carrière, envié et haï par tous les peuples qui naissent et meurent...

Quand les églises seront à jamais désertées, les Juifs y rentreront ou en bâtiront d'autres, ou, ce qui est plus probable, planteront la croix sur les synagogues. En attendant, ils guettent le moment où Jésus sera abandonné : verront-ils alors en lui leur véritable Messie ? On le saura à la fin de l'Église..., car, à moins d'un abrutissement imprévisible, ils ne daigneront s'agenouiller à côté des chrétiens ni gesticuler avec eux. Le Christ, ils l'auraient reconnu s'il n'avait été accepté par les nations et qu'il ne fût devenu un bien commun, un messie d'exportation. Sous la domination romaine, ils furent les seuls à ne pas admettre dans leurs temples les statues des empereurs ; lorsqu'on les y força, ils se soulevèrent. Leur espoir messianique fut moins un rêve de conquérir les autres nations que d'en détruire les dieux pour la gloire de Jahweh : théocratie sinistre dressée devant un polythéisme aux allures sceptiques. Comme ils faisaient bande à part dans l'empire, on les taxait de scélératesse, car on ne comprenait pas leur exclusivisme, leur refus de s'asseoir à table avec des étrangers, de participer aux jeux, aux spectacles, de se mêler aux autres et d'en respecter les coutumes. Ils n'accordaient crédit qu'à leurs propres préjugés : d'où l'accusation de « misanthropie », crime que leur imputaient Cicéron, Sénèque, Celse, et, avec eux, toute l'Antiquité. Déjà, en 130 av. J.C., lors du siège de Jérusalem par Antiochus, les amis de celui-ci lui conseillèrent de « s'emparer de la ville de vive force, et d'anéantir complètement la race juive : car seule de toutes les nations, elle refusait d'avoir aucun rapport de société avec les autres peuples, et les considérait comme des ennemis » (Posidonios d'Apamée). Se plurent-ils au rôle d'indésirables ? Voulaien-ils dès le principe être seuls sur terre ? Ce qui est certain, c'est qu'ils apparurent pendant longtemps comme l'incarnation même du fanatisme et que leur inclination pour l'idée libérale est plutôt acquise qu'innée. Le plus intolérant et le plus persécuté des peuples unit l'universalisme au plus strict particularisme. Contradiction de nature : inutile d'essayer de la résoudre ou de l'expliquer.

Usé jusqu'à la corde, le christianisme a cessé d'être une source d'étonnement et de scandale, de déclencher des crises ou de féconder les intelligences. Il n'incommoder plus l'esprit ni ne l'astreint à la moindre interrogation ; les inquiétudes qu'il suscite, comme ses réponses et ses solutions, sont molles, assoupissantes : aucun déchirement d'avenir, aucun drame ne saurait partir de lui. Il a fait son temps : déjà nous bâillons sur la Croix... Tenter de le sauver, d'en prolonger la carrière, nous n'y songeons nullement ; à l'occasion il éveille notre... indifférence. Après avoir occupé nos profondeurs, c'est tout juste s'il se maintient à notre surface ; bientôt, évincé, il ira grossir la somme de nos expériences manquées. Contemplez les cathédrales : ayant perdu l'élan qui en soulevait la masse, redevenues

pierre, elles se rapetissent et s'affalent ; leur flèche même, qui autrefois pointait insolemment vers le ciel, subit la contamination de la pesanteur et imite la modestie de nos lassitudes.

Quand par hasard nous pénétrons dans l'une d'elles, nous pensons à l'inutilité des prières qu'on y a proférées, à tant de fièvres et de folies gaspillées en vain. Bientôt le vide y régnera. Plus rien de gothique dans la matière, plus rien de gothique en nous. Si le christianisme conserve un semblant de réputation, il en est redevable aux attardés qui, le poursuivant d'une haine rétrospective, voudraient pulvériser les deux mille ans où, on ne sait par quel manège, il a obtenu l'acquiescement des esprits. Comme ces attardés, ces hâisseurs se font de plus en plus rares, et qu'il ne se console pas de la perte d'une si longue popularité, il regarde de tous côtés, à l'affût d'un événement susceptible de le ramener au premier plan de l'actualité. Pour qu'il redevienne « curieux », il faudrait l'élever à la dignité d'une secte maudite ; seuls les Juifs pourraient s'en charger : ils projetteraient en lui assez d'étrangeté pour le renouveler et en rajeunir le mystère. L'eussent-ils adopté au bon moment, qu'ils auraient eu le sort de tant d'autres peuples dont l'histoire conserve à peine le nom. C'est pour s'épargner un tel sort qu'ils le rejetèrent. Laissant aux Gentils les avantages éphémères du salut, ils optèrent pour les inconvénients durables de la perte. Infidélité ? C'est le reproche qu'à la suite de saint Paul on ne cesse de leur adresser. Reproche ridicule, puisque leur faute consiste précisément en une trop grande fidélité à soi. Au près d'eux, les premiers chrétiens font figure d'opportunistes : sûrs de leur cause, ils attendaient allègrement le martyre. En s'y exposant, ils ne faisaient du reste que sacrifier aux mœurs d'une époque où le goût des hémorragies spectaculaires rendait le sublime facile.

Tout différent est le cas des Juifs. En refusant de suivre les idées du temps, la grande folie qui s'emparait du monde, ils échappaient provisoirement aux persécutions. Mais à quel prix ! Pour n'avoir pas partagé les épreuves momentanées des nouveaux fanatiques, ils allaient par la suite supporter le poids et la terreur de la croix, car c'est pour eux, et non pour les chrétiens, qu'elle devint symbole de supplice.

Tout au long du Moyen Âge, ils se firent massacrer parce qu'ils avaient crucifié un des leurs... Nul peuple n'a payé si cher un geste inconsidéré, mais explicable, et, tout compte fait, naturel. Du moins tel me parut-il le jour où j'assistai au spectacle de la « Passion » à Oberammergau. Dans le conflit entre Jésus et les autorités, c'est, évidemment, pour Jésus que le public, avec force larmes, prend parti. M'évertuant inutilement à en faire autant, je me sentais *seul* dans la

salle. Que s'était-il passé ? Je me trouvais à un procès où les arguments de l'accusation me frappaient par leur justesse. Anne et Caïphe incarnaient à mes yeux le bon sens même. Employant des procédés honnêtes, ils portaient de l'intérêt au cas qui leur était soumis. Peut-être ne demandaient-ils qu'à se convertir. Je partageais leur exaspération devant les réponses approximatives de l'accusé. Irréprochables en tout point, ils n'usaient d'aucun subterfuge théologique ou juridique : un interrogatoire parfait. Leur probité me gagna : je passai de leur côté, et j'approuvai Judas, tout en méprisant son remords. Dès lors, le dénouement du conflit me laissa indifférent. Et quand je quittai la salle, je pensai que le public perpétuait par ses larmes un malentendu deux fois millénaire.

Quelque lourd de conséquences qu'il ait été, le rejet du christianisme demeure le plus bel exploit des Juifs, un *non* qui les honore. Si auparavant ils marchaient seuls par nécessité, ils le feront désormais par résolution, en réprouvés munis d'un grand cynisme, de l'unique précaution qu'ils aient prise contre leur avenir...

Imbus de leurs crises de conscience, les chrétiens, tout contents qu'un autre ait souffert pour eux, se prélassent à l'ombre du Calvaire. S'ils s'emploient parfois à en refaire les étapes, quel parti ils savent en tirer ! Avec un air de profiteurs, ils s'épanouissent à l'église, et, lorsqu'ils en sortent, ils dissimulent à peine ce sourire que donne la certitude obtenue sans fatigue. La grâce, n'est-ce pas, se trouve de leur côté, grâce à bon marché, suspecte, qui les dispense de tout effort. Des « sauvés » de cirque, des fanfarons de la rédemption, des jouisseurs chatouillés par l'humilité, le péché et l'enfer. S'ils tourmentent leur conscience, c'est pour se procurer des sensations. Ils s'en procurent encore en tourmentant la vôtre. Qu'ils y décèlent quelques scrupules, quelque déchirement ou la présence obsédante d'une faute ou d'un péché, ils ne vous lâcheront plus, ils vous obligeront à exhiber votre trouble ou à crier votre culpabilité, tandis qu'ils assisteront en sadiques au spectacle de votre désarroi. Pleurez si vous le pouvez : c'est ce qu'ils attendent, impatients qu'ils sont de se soûler de vos larmes, de patauger, charitables et féroces, dans vos humiliations, de se régaler de vos douleurs. Tous ces hommes à convictions sont si avides de sensations douteuses qu'ils s'en cherchent partout, et, quand ils n'en trouvent pas à l'extérieur, ils se ruent sur eux-mêmes. Loin d'être hanté par la vérité, le chrétien s'émerveille de ses « conflits intérieurs », de ses vices et de ses vertus, de leur puissance d'intoxication, jubile autour de la Croix, et, en épicurien de l'horrible, il associe le plaisir à des sentiments qui n'en comportent guère : n'a-t-il pas inventé l'*orgasme* du remords ? C'est ainsi qu'on gagne à tout

coup...

Bien que *choisis*, les Juifs, eux, ne devaient acquérir par cette élection aucun avantage : ni paix, ni salut... Tout au contraire, elle leur fut imposée comme une épreuve, comme un châtiment. *Des élus sans la grâce*. Aussi leurs prières ont-elles d'autant plus de mérite qu'elles s'adressent à un dieu sans excuse.

Non point qu'il faille condamner les Gentils en masse. Mais enfin ils n'ont pas de quoi être si fiers : ils font tranquillement partie du « genre humain »... C'est ce que, de Nabuchodonosor à Hitler, on n'a pas voulu accorder aux Juifs ; par malheur, ces derniers n'eurent pas le courage d'en tirer vanité. Avec une arrogance de dieux, ils auraient dû se vanter de leurs différences, proclamer à la face de l'univers qu'ils n'avaient pas de semblables ni ne voulaient en avoir, cracher sur les races et les empires, et, dans un élan d'autodestruction, soutenir les thèses de leurs détracteurs, donner raison à ceux qui les haïssent... Laissons les regrets, ou le délire. Qui ose reprendre à son propre compte les arguments de ses ennemis ? Un tel ordre de grandeur, à peine concevable chez un être, ne l'est guère chez un peuple. L'instinct de conservation dépare les individus comme les collectivités.

Si les Juifs n'avaient à affronter que l'antisémite professionnel, leur drame en serait singulièrement amoindri. Aux prises en fait avec la quasi-totalité de l'humanité, ils savent que l'antisémitisme ne représente pas un phénomène d'époque, mais une constante, et que leurs bourreaux d'hier employaient les mêmes termes que Tacite... Les habitants du globe se partagent en deux catégories : les Juifs et les non-Juifs. Si l'on pesait les mérites des uns et des autres, sans conteste les premiers l'emporteraient ; ils auraient assez de titres pour parler au nom de l'humanité et s'en estimer les représentants. Ils ne s'y décideront pas tant qu'ils conserveront quelque respect, quelque faiblesse pour le reste des humains. Quelle idée de vouloir s'en faire aimer ! Ils s'y astreignent sans y parvenir. Après tant de tentatives infructueuses ne vaudrait-il pas mieux pour eux se rendre à l'évidence, admettre enfin le bien-fondé de leurs déceptions ?

Point d'événements, de forfaits ou de catastrophes dont leurs adversaires ne les aient rendus responsables. Hommage insensé. Non point qu'il faille minimiser leur rôle ; mais, pour être juste, on doit s'en prendre seulement à leurs torts réels : le plus considérable demeure celui d'avoir produit un dieu dont la fortune – unique dans l'histoire des religions – a de quoi nous laisser rêveurs ; rien en lui qui légitimât une pareille réussite : chamailleur, grossier, lunatique, verbeux, il pouvait à la rigueur correspondre aux nécessités d'une tribu ; qu'un jour il devînt l'objet de savantes théologies, le patron de

civilisations affinées, cela, non, jamais personne n'eût pu le prévoir. S'ils ne nous l'ont pas infligé, ils portent néanmoins la responsabilité de l'avoir conçu. C'est une tache sur leur génie. Ils pouvaient faire mieux. Quelque vigoureux, quelque viril qu'il paraisse, ce Jahweh (dont le christianisme nous présente une version corrigée) ne laisse pas de nous inspirer une certaine méfiance. Au lieu de s'agiter, de vouloir en imposer, il aurait dû être, vu ses fonctions, plus correct, plus distingué, et surtout plus assuré. Des incertitudes le rongent : il crie, tempête, fulmine... Est-ce là un signe de force ? Sous ses grands airs, nous décelons les appréhensions d'un usurpateur qui, flairant le danger, craint pour son royaume et terrorise ses sujets. Procédé indigne de quelqu'un qui ne cesse d'invoquer la Loi et qui exige qu'on s'y soumette. Si, comme le soutient Moses Mendelssohn, le judaïsme n'est pas une religion, mais une législation révélée, on trouvera étrange qu'un pareil Dieu en soit l'auteur et le symbole, lui qui précisément n'a rien d'un législateur. Incapable du moindre effort d'objectivité, il distribue la justice à son gré, sans que nul code vienne limiter ses divagations et ses fantaisies. C'est un despote trouillard autant qu'agressif, saturé de complexes, un sujet idéal pour la psychanalyse. Il désarme la métaphysique qui ne décèle en lui aucune trace d'être substantiel reposant en soi, supérieur au monde et content de l'intervalle qui l'en sépare ; pitre qui a hérité du ciel et qui y perpétue les pires traditions de la terre, il emploie les grands moyens, tout étonné de son pouvoir et fier d'en faire sentir les effets. Pourtant ses véhémences, ses sautes d'humeur, son débraillé, ses élans spasmodiques finissent par nous attirer sinon par nous convaincre. Nullement résigné à son éternité, il intervient dans les affaires, les brouille, y sème la confusion et la pagaille. Il déconcerte, il irrite, il séduit. Si désaxé qu'il soit, il connaît ses charmes et en use à plaisir. Mais à quoi bon recenser les tares d'un dieu quand elles s'évalent tout au long de ces livres frénétiques de l'Ancien Testament, auprès duquel le Nouveau paraît une pauvre allégorie attendrissante ? La poésie et l'âpreté du premier, nous les cherchons vainement dans le second où tout est aménité sublime, récit à l'intention de « belles âmes ». Les Juifs ont répugné à s'y reconnaître : c'eût été tomber dans le piège du bonheur, se dénantir de leur singularité, opter pour une destinée « honorable », toutes choses étrangères à leur vocation. « Moïse, pour mieux s'attacher la nation, institua de nouveaux rites, contraires à ceux de tous les autres mortels. Là, tout ce que nous révérons est bafoué ; en revanche, tout ce qui est impur chez nous est admis » (Tacite).

« Tous les autres mortels », cet argument statistique dont l'Antiquité a abusé, ne pouvait échapper aux modernes : il a servi, il servira toujours. Notre devoir est de le retourner en faveur des Juifs,

de l'employer à l'édification de leur gloire. Trop vite on oublie qu'ils furent des citoyens du désert, qu'ils le portent encore en eux comme leur espace intime, et le perpétuent à travers l'histoire, au grand étonnement de ces arbres humains que sont les « autres mortels ».

Peut-être conviendrait-il d'ajouter que ce désert, loin d'en faire seulement leur espace intime, ils le prolongèrent *physiquement* dans le ghetto. Qui en a visité un (de préférence dans les pays de l'Est), n'a pu manquer de s'apercevoir que la végétation en était absente, que rien n'y fleurissait, que tout y était sec et désolé : îlot étrange, petit univers *sans racines*, à la mesure de ses habitants, aussi éloignés de la vie du sol que les anges ou les fantômes.

« Les peuples ressentent envers les Juifs, observe un de leurs coreligionnaires, la même animosité que doit ressentir la farine contre le levain qui l'empêche de reposer. » Le *repos*, c'est tout ce que nous demandons ; les Juifs le demandent peut-être aussi : il leur est défendu. Leur fébrilité vous aiguillonne, vous fouette, vous emporte. Modèles de fureur et d'amertume, ils vous font acquérir le goût de la rage, de l'épilepsie, des aberrations qui stimulent, et vous recommandent le malheur comme un excitant.

S'ils sont dégénérés, comme on le pense communément, on souhaiterait cette forme de dégénérescence à toutes les vieilles nations... « Cinquante siècles de neurasthénie », a dit Péguy. Oui, mais une neurasthénie de casse-cou, et non de crevés, de débiles, de cacochymes. La décadence, phénomène inhérent à toutes les civilisations, ils ne la connaissent guère, tant il est vrai que leur carrière, tout en se déroulant dans l'histoire, n'est point d'essence historique : leur évolution ne comporte ni croissance ni décrépitude, ni apogée ni chute ; leurs racines plongent dans on ne sait quel sol ; assurément pas dans le nôtre. Rien de *naturel*, de végétal en eux, nulle « sève », nulle possibilité de se flétrir. Dans leur pérennité quelque chose d'abstrait, mais non d'exsangue, un soupçon de démoniaque, donc d'irréel et d'agissant à la fois, un halo inquiétant et comme un nimbe à rebours qui les individualise à jamais.

S'ils échappent à la décadence, à plus forte raison échappent-ils à la satiété, plaie dont aucun vieux peuple n'est préservé et contre laquelle toute médication se révèle inopérante : n'a-t-elle pas rongé plus d'un empire, plus d'une âme, plus d'un organisme ? Ils en sont miraculeusement indemnes. De quoi auraient-ils pu être rassasiés, quand ils n'ont connu aucun répit, aucun de ces moments de plénitude, propices au dégoût mais néfastes au désir, à la volonté, à l'action ? Ne pouvant s'arrêter nulle part, force leur est de désirer, de vouloir, d'agir, de se maintenir dans l'anxiété et la nostalgie. Se fixent-

ils à un objet ? Il ne durera pas : tout événement ne sera pour eux qu'une répétition de la Ruine du Temple. Souvenirs et perspectives d'écroulement ! L'ankylose d'une trêve ne les guette point. Alors qu'il nous est pénible de persévérer dans un état d'avidité, ils n'en sortent pour ainsi dire jamais et y éprouvent une espèce de *bien-être morbide*, propre à une collectivité où la transe est endémique et dont le mystère ressortit à la théologie et à la pathologie, sans que d'ailleurs il soit élucidé par les efforts combinés de l'une et de l'autre.

Acculés à leurs profondeurs et les redoutant, ils essaient de s'en détourner, de les éluder en s'agrippant aux vétilles de la conversation : ils parlent, ils parlent... Mais la chose la plus aisée au monde : rester à la surface de soi, ils n'y atteignent pas. La parole est pour eux une évasion ; la sociabilité, une autodéfense. Nous ne pouvons sans trembler imaginer leurs silences, leurs monologues. Nos calamités, les tournants de notre vie sont chez eux désastres familiers, routine ; leur temps : crise vaincue ou crise à venir. Si par religion on entend la volonté de la créature de s'élever *par ses malaises*, ils ont tous, dévots ou athées, un fonds religieux, une piété dont ils prirent soin d'éliminer la douceur, la complaisance, le recueillement, et tout ce qui en elle flatte les innocents, les faibles, les purs. C'est une piété sans candeur, car aucun d'eux n'est candide, comme, sur un autre plan, aucun d'eux n'est sot. (La sottise, en effet, n'a pas cours chez eux : presque tous sont vifs ; ceux qui ne le sont pas, les quelques rares exceptions, ne s'arrêtent pas à la bêtise, ils vont plus loin : ils sont simples d'esprit.)

Que la prière passive, traînante, ne soit pas de leur goût, on le comprend ; elle déplaît de surcroît à leur dieu, qui, au rebours du nôtre, supporte mal l'ennui. Le sédentaire seul prie en paix, sans se dépêcher ; les nomades, les traqués, doivent faire vite, et se hâter jusque dans leurs prosternements. C'est qu'ils invoquent un dieu, lui-même nomade, lui-même traqué, et qui leur communique son impatience et son affolement.

Quand on est prêt à capituler, quel enseignement, quel correctif que leur endurance ! Combien de fois, lorsque je mijotais ma perte, n'ai-je pas pensé à leur opiniâtreté, à leur entêtement, à leur réconfortant autant qu'inexplicable appétit d'être ! Je leur suis redevable de maint revirement, de maint compromis avec la non-évidence de vivre. Et pourtant, leur ai-je toujours rendu justice ? Tant s'en faut. Si, à vingt ans, je les aimais au point de regretter de n'être pas des leurs, quelque temps plus tard, ne pouvant leur pardonner d'avoir joué un rôle de premier plan dans le cours des temps, je me pris à les détester avec la rage d'un amour-haine. L'éclat de leur omniprésence me faisait mieux sentir l'obscurité de mon pays voué, je le savais, à être étouffé et même à disparaître ; tandis qu'eux, je le

savais non moins bien, ils survivraient à tout, quoi qu'il advînt. Du reste, à l'époque, je n'avais qu'une commisération livresque pour leurs souffrances passées et ne pouvais deviner celles qui les attendaient. Par la suite, songeant à leurs tribulations et à la fermeté avec laquelle ils les supportèrent, je devais saisir la valeur de leur exemple et y puiser quelques raisons de combattre ma tentation de tout abandonner. Mais quels qu'aient été, à divers moments de ma vie, mes sentiments à leur égard, sur un point je n'ai jamais varié : j'entends mon attachement à l'Ancien Testament, le culte que j'ai toujours porté à *leur* livre, providence de mes déchaînements ou de mes amertumes. Grâce à lui, je communiais avec eux, avec le meilleur de leurs afflictions ; grâce à lui encore et aux consolations que j'en tirais, tant de mes nuits, si inclémentes fussent-elles, me paraissaient tolérables. Cela, je ne pouvais l'oublier lors même qu'ils me semblaient mériter leur opprobre. Et c'est le souvenir de ces nuits où, par les boutades poignantes de Job et de Salomon, ils furent si souvent présents, qui légitime les hyperboles de ma gratitude. Qu'un autre leur fasse l'injure de tenir sur eux des propos sensés ! Je ne saurais, quant à moi, m'y résoudre : leur appliquer nos étalons, c'est les dépouiller de leurs privilèges, en faire de simples mortels, une variété quelconque du type humain. Par bonheur, ils défient nos critères, ainsi que les investigations du bon sens. À réfléchir à ces dompteurs d'abîme (de leur abîme), on entrevoit l'avantage qu'il y a à ne pas perdre pied, à ne pas céder à la volupté d'être épave, et, méditant sur leur refus du naufrage, on fait vœu de les imiter, tout en sachant qu'il est vain d'y prétendre, que notre lot est de couler, de répondre à l'appel du gouffre. N'empêche que, en nous détournant, ne fût-ce que temporairement, de nos velléités de choir, ils nous apprennent à composer avec un monde vertigineux, insoutenable : ce sont des *maîtres à exister*. De tous ceux qui connurent une longue période d'esclavage, eux seuls ont réussi à résister aux sortilèges de l'aboulie. Des hors-la-loi qui emmagasinaient des forces. Au moment où la Révolution leur donnait un statut, ils détenaient des disponibilités biologiques plus importantes que celles des autres nations. Lorsque enfin libres ils apparurent, au XIX^e siècle, en plein jour, ils étonnèrent le monde : depuis l'époque des conquistadores, on n'avait assisté à pareille intrépidité, à pareil sursaut. Impérialisme curieux, inattendu, fulgurant. Rentrée pendant si longtemps, leur vitalité éclata ; et eux, qui paraissaient si effacés, si humbles, on les vit en proie à une soif de pouvoir, de domination et de gloire qui effraya la société désabusée où ils commençaient à s'affirmer et à laquelle ces indomptables vieillards allaient infuser un sang nouveau. Cupides et généreux, s'insinuant dans toutes les branches du commerce et du savoir, dans toutes sortes d'entreprises, non point pour thésauriser, mais, fervents du va-tout,

pour dépenser, pour gaspiller ; affamés en pleine réplétion, prospecteurs d'éternité fourvoyés dans le quotidien, rivés à l'or et au ciel, et mêlant sans cesse l'éclat de l'un et de l'autre, – promiscuité lumineuse et effarante, tourbillon d'abjection et de transcendance, – ils possèdent en leurs incompatibilités leur vraie fortune. Au temps où ils vivaient d'usure, n'approfondissaient-ils pas en secret la Kabbale ? Argent et mystère : hantises qu'ils ont conservées dans leurs occupations modernes, complexité impossible à démêler, source de puissance. S'acharner contre eux, les combattre ? Seul l'insensé s'y risque : lui seul ose affronter les armes *invisibles* dont ils sont munis.

L'histoire contemporaine, inconcevable sans eux, ils y ont introduit une cadence accélérée, un halètement de bon aloi, un souffle superbe, de même qu'un poison prophétique dont la virulence n'a pas cessé de nous déconcerter. Qui, en leur présence, peut demeurer neutre ? On ne les approche jamais en pure perte. Dans la diversité du paysage psychologique, chacun d'eux est un cas. Et si nous les connaissons par certains côtés, il nous reste à faire encore nombre de pas à l'intérieur de leurs énigmes. Incurables qui intimident la mort, qui ont découvert le secret d'une *autre* santé, d'une santé dangereuse, d'un mal salubre, ils vous obsèdent, vous tourmentent et vous obligent à vous élever au niveau de leur conscience, de leurs veilles. Avec les Autres, tout change : à leurs côtés, on s'endort. Quelle sécurité, quelle paix ! On est d'un coup « entre nous », on bâille, on ronfle sans crainte. À les fréquenter, on est gagné par l'apathie du sol. Même les plus raffinés paraissent des paysans, des lourdauds qui ont mal tourné. Ils se roulent, les pauvres, dans une fatalité douillette. Auraient-ils du génie qu'ils seraient encore quelconques. Une vile chance les poursuit : leur existence est aussi évidente, aussi admise que celle de la terre ou de l'eau. Des éléments assoupis.

Point d'êtres moins anonymes. Sans eux les cités seraient irrespirables ; ils y entretiennent un état de fièvre, faute de quoi toute agglomération fait province : une ville morte est une ville sans Juifs. Efficaces comme le ferment et le virus, ils inspirent un double sentiment de fascination et de malaise. Notre réaction à leur égard est presque toujours trouble : par quel comportement précis nous accorder à eux, alors qu'ils se situent à la fois au-dessus et au-dessous de nous, à un niveau qui n'est jamais le nôtre ? De là un malentendu tragique, inévitable, dont personne ne porte la responsabilité. Quelle folie de leur part de s'être attachés à un dieu spécial, et quel remords ne doivent-ils pas ressentir lorsqu'ils tournent leurs regards vers notre insignifiance ! Nul ne débrouillera jamais l'inextricable où nous sommes engagés les uns envers les autres. Voler à leur secours ? Nous

n'avons rien à leur offrir. Et ce qu'ils nous offrent, eux, nous dépasse. D'où viennent-ils ? qui sont-ils ? Abordons-les avec un maximum de perplexité : celui qui prend à leur endroit une attitude nette, les méconnaît, les simplifie, et se rend indigne de leurs extrémités.

Chose remarquable : seul le Juif raté nous ressemble, est des « nôtres » : il aura comme reculé vers nous-mêmes, vers notre humanité conventionnelle et éphémère. Faut-il en déduire que l'homme est un Juif *qui n'a pas abouti* ?

Amers et insatiables, lucides et passionnés, toujours à l'avant-garde de la solitude, ils représentent l'échec *en mouvement*. S'ils ne sacrifient pas au désespoir alors que tout devrait les y inciter, la raison en est qu'ils projettent comme d'autres respirent, qu'ils ont la maladie du projet. Au cours d'une journée, chacun d'eux en conçoit un nombre incalculable. Au rebours des races encrassées, ils s'agrippent à l'imminent, s'enfoncent dans le possible : automatisme du neuf qui explique l'efficacité de leurs divagations, comme l'horreur qu'ils ont de toute commodité intellectuelle. Quel que soit le pays qu'ils habitent, ils s'y trouvent à la pointe de l'esprit. Rassemblés, ils constitueraient un nombre d'exceptions, une somme de capacités et de talents sans exemple chez aucune autre nation. Pratiquent-ils un métier ? Leur curiosité ne s'y borne pas ; chacun possède des passions ou des marottes qui le portent ailleurs, élargissent son savoir, lui permettent d'embrasser les professions les plus disparates, en sorte que sa biographie implique une foule de personnages qu'unit une seule volonté, celle-là aussi sans exemple. L'idée de « persévérer dans l'être » fut conçue par leur plus grand philosophe ; cet être, ils l'ont conquis de haute lutte. On comprend leur manie du projet : au présent qui assoupit, ils opposent les vertus aphrodisiaques du lendemain. Le devenir, c'est encore un des leurs qui en fit l'idée centrale de sa philosophie. Nulle contradiction entre les deux idées, le devenir se ramenant à l'être qui projette et se projette, à l'être désintégré *par l'espoir*.

Au demeurant, n'est-ce point vain d'affirmer qu'en philosophie ils soient ceci ou cela ? S'ils penchent au rationalisme c'est moins par inclination que par besoin de réagir contre certaines traditions qui les excluaient et dont ils ont eu à pâtir. Leur génie, en fait, s'accommode de n'importe quelle forme de théorie, de n'importe quel courant d'idées, du positivisme au mysticisme. Mettre l'accent uniquement sur leur propension à l'analyse, c'est les appauvrir et leur faire une grave injustice. Ce sont tout de même des gens qui ont énormément prié. On s'en aperçoit à leurs visages, plus ou moins décolorés par la lecture des psaumes. Et puis, on ne rencontre que parmi eux des banquiers *pâles*...

Cela doit signifier quelque chose. Finances et *De Profundis* ! – incompatibilité sans précédent, clef peut-être de leur mystère à tous.

Combattants par goût – c'est le plus guerrier des peuples civils – ils procèdent dans les affaires en stratèges, et ne s'avouent jamais vaincus, bien qu'ils le soient souvent. Des damnés... bénis, dont l'instinct et l'intelligence ne se neutralisent pas l'un l'autre : jusqu'à leurs tares, tout leur sert de tonique. Leur course, avec ses errances et ses vertiges, comment serait-elle comprise par une humanité pantouflarde ? N'auraient-ils sur celle-ci que la supériorité d'un échec intarissable, d'une manière plus réussie de ne pas aboutir, que cela suffirait à leur assurer une relative immortalité. Leur ressort tient bon : il se brise *éternellement*.

Dialecticiens actifs, virulents, atteints d'une névrose de l'intellect (laquelle, loin de les gêner dans leurs entreprises, les y pousse, les rend dynamiques, les oblige à vivre sous pression), ils sont fascinés, malgré leur lucidité, par l'aventure. Rien qui les fasse reculer. Le tact, vice terrien, préjugé des civilisations enracinées, instinct du protocole, ils n'y excellent pas : la faute en est à leur orgueil d'écorchés, à leur esprit agressif. Leur ironie, loin d'être un amusement aux dépens des autres, une forme de sociabilité ou un caprice, sent le fiel rentré ; c'est une aigreur de longue date ; envenimée, ses traits tuent. Elle participe, non point du rire qui est détente, mais du ricanement qui est crispation et revanche d'humiliés. Or, reconnaissons-le, les Juifs sont imbattables dans le ricanement. Pour les comprendre, ou les deviner, il faut avoir perdu soi-même plus d'une patrie, être, comme eux, le citoyen de toutes les cités, combattre *sans drapeau* contre tout le monde, savoir, à leur exemple, embrasser et trahir toutes les causes. Tâche difficile, car, à côté d'eux, nous sommes, quelles que soient nos épreuves, de pauvres types enlisés dans le bonheur et la géographie, des néophytes de l'infortune, des bousilleurs en tout genre. S'ils ne détiennent pas le monopole de la subtilité, il n'en demeure pas moins que leur forme d'intelligence est la plus troublante qui soit, la plus *ancienne* ; on dirait qu'ils savent tout depuis toujours, depuis Adam, depuis... Dieu.

Qu'on ne les accuse pas d'être des parvenus : comment le seraient-ils alors qu'ils ont traversé et marqué tant de civilisations ? Rien en eux de récent, d'improvisé : leur promotion à la solitude coïncide avec l'aurore de l'Histoire ; leurs défauts mêmes sont imputables à la vitalité de leur vieillesse, aux excès de leur astuce et de leur acuité d'esprit, à leur trop longue expérience. Ils ignorent le confort des limites : s'ils possèdent une sagesse, c'est la sagesse de l'exil, celle qui

enseigne comment triompher d'un sabotage unanime, comment se croire élu lorsqu'on a tout perdu : sagesse du défi. Et pourtant on les traite de lâches ! Il est vrai qu'ils ne sauraient citer aucune victoire spectaculaire : mais leur existence n'en est-elle pas une, ininterrompue, terrible, sans nulle chance de s'achever jamais ?

Nier leur courage, c'est méconnaître la valeur, la haute qualité de leur peur, mouvement chez eux non pas de rétraction mais d'expansion, début d'offensive. Car cette peur, au rebours des froussards et des humbles, ils l'ont convertie en vertu, en principe d'orgueil et de conquête. Elle n'est pas flasque comme la nôtre, mais drue et enviable, et faite de mille effrois transfigurés en actes. Selon une recette qu'ils se sont bien gardés de nous révéler, nos forces négatives deviennent chez eux forces positives ; nos torpeurs, migrations. Ce qui nous immobilise, les fait cheminer et bondir : point de barrière que n'escalade leur panique itinérante. Des nomades auxquels l'espace ne suffit pas et qui, par-delà les continents, poursuivent on ne sait quelle patrie. Regardez l'aisance avec laquelle ils parcourent les nations ! Tel né Russe, le voilà Allemand, Français, puis Américain, ou n'importe quoi. Malgré ces métamorphoses, il conserve son identité ; il a du caractère, ils en ont tous. Comment expliquer autrement leur capacité de recommencer, après les pires déconvenues, une existence nouvelle, de reprendre leur destin en main ? Cela tient du prodige. À les observer, on est émerveillé et stupéfait. Dès cette vie, ils devaient faire l'expérience de l'enfer. Telle est la rançon de leur longévité.

Quand ils commencent à déchoir, et qu'on les croit perdus, ils se ressaisissent, se redressent et se refusent à la quiétude du ratage. Chassés de chez eux, apatrides-nés, ils n'ont jamais été tentés d'abandonner la partie. Mais nous autres, apprentis de l'exil, déracinés de fraîche date, désireux d'atteindre à la sclérose, à la monotonie de la dégringolade, à un équilibre sans horizon ni promesse, nous rampons derrière nos malheurs ; notre condition nous dépasse ; impropres au terrible, nous étions faits pour nous traîner dans quelque Balkan de rêve et non point pour partager le sort d'une légion d'Uniques. Gorgés d'immobilité, prostrés, hagards, comment, avec nos désirs somnolents et nos ambitions effritées, posséderions-nous l'étoffe dont est fait l'errant ? Nos aïeux, penchés sur le sol, s'en distinguaient à peine. Point pressés, car où seraient-ils allés ? leur vitesse était celle de la charrue : vitesse de l'éternité... Mais entrer dans l'Histoire suppose un minimum de précipitation, d'impatience et de vivacité, toutes choses différentes de la barbarie lente des peuples agricoles, enserrés dans la Coutume, – cette réglementation, non pas de leurs droits, mais de leurs tristesses. Grattant la terre pour pouvoir à la fin mieux y reposer,

menant une vie à même la tombe, une vie où la mort semblait une récompense et un privilège, nos ancêtres nous ont laissé en legs leur sommeil sans fin, leur désolation muette et quelque peu enivrante, leur long soupir de demi-vivants.

Nous sommes des hébétés ; notre malédiction agit sur nous à la façon d'un narcotique : elle nous engourdit ; celle des Juifs a la valeur d'une chiquenaude : elle les pousse en avant. S'ingénient-ils à s'y soustraire ? Question délicate, peut-être sans réponse. Ce qui est certain, c'est que leur tragique diffère de celui des Grecs. Un Eschyle traite du malheur d'un individu ou d'une famille. Le concept de malédiction nationale, pas plus que celui de salut collectif, n'est hellénique. Le héros tragique demande rarement des comptes à un destin impersonnel, aveugle : c'est sa fierté d'en accepter les décrets. Il périra donc, lui et les siens. Mais un Job harasse son Dieu, exige qu'il s'explique : une mise en demeure en résulte, d'un mauvais goût sublime, et qui eût sans doute rebuté un Grec, mais qui nous touche et nous bouleverse. Ces débordements, ces vociférations d'un pestiféré qui pose ses conditions au Ciel, et le submerge de ses imprécations, comment y resterions-nous insensibles ? Plus nous sommes près d'abdiquer, plus ces hurlements nous secouent. Job est bien de sa race : ses sanglots sont une démonstration de force, un assaut. « La nuit perce mes os », se lamente-t-il. Sa lamentation culmine en un cri, et ce cri traverse les voûtes et fait trembler Dieu. Dans la mesure où, par-delà nos silences et nos faiblesses, nous osons clamer nos épreuves, nous sommes tous rejets du grand lépreux, héritiers de sa désolation et de son rugissement. Mais trop souvent nos voix se taisent ; et bien qu'il nous révèle comment nous hausser à ses accents, il n'arrive pas à ébranler notre inertie. Au fait, il avait la partie belle : il savait qui vilipender ou implorer, à qui porter des coups ou adresser des prières. Mais nous, contre qui crier ? contre nos semblables ? Cela nous paraît risible. À peine articulées, nos révoltes expirent sur nos lèvres. Malgré les échos qu'il éveille en nous, nous n'avons pas le droit de le considérer comme notre ancêtre : nos douleurs sont trop timides. Ainsi sont nos effrois. Sans la volonté ni l'audace de savourer nos peurs, comment en ferions-nous un aiguillon ou une volupté ? Trembler, on y arrive ; mais savoir diriger son tremblement est un art : toutes les rébellions en procèdent. Celui qui veut éviter la résignation doit éduquer, soigner ses frayeurs, et les muer en gestes et en paroles : il s'y prendra d'autant mieux qu'il cultivera l'Ancien Testament, paradis du frisson.

En nous inculquant l'horreur des intempérances de langage, le respect et l'obéissance en tout, le christianisme a anémié nos peurs. S'il avait voulu nous attacher à jamais, il aurait dû nous brusquer et

nous promettre un salut périlleux. Qu'attendre d'un agenouillement de vingt siècles ? Maintenant que nous sommes enfin *debout*, le vertige nous gagne : esclaves émancipés en vain, rebelles dont le démon rugit ou se moque.

Son énergie, Job l'a transmise aux siens ; assoiffés de justice comme lui, ils ne fléchissent point devant l'évidence d'un monde inique. Révolutionnaires par instinct, l'idée de renoncement ne les effleure guère : si Job, ce Prométhée biblique, a lutté avec Dieu, ils lutteront, eux, avec les hommes... Plus la fatalité les imprègne, plus ils s'insurgent contre elle. *Amor fati*, formule pour amateurs d'héroïsme, ne convient pas à ceux qui ont trop de destin pour s'accrocher encore à l'idée de destin. Attachés à la vie au point de vouloir la réformer et d'y faire triompher l'impossible, le Bien, ils se ruent sur tout système propre à les confirmer dans leur illusion. Point d'utopie qui ne les aveugle et n'excite leur fanatisme. Non contents d'avoir prôné l'idée de progrès, ils s'en sont encore emparés avec une ferveur sensuelle et presque impudique. Comptaient-ils, en l'adoptant sans réserve, profiter du salut qu'elle promet à l'humanité en général, bénéficier d'une grâce, d'une apothéose universelles ? Que tous nos désastres datent du moment où nous avons commencé à entrevoir la possibilité d'un mieux, ce truisme ils ne veulent pas l'admettre. S'ils vivent dans l'impasse, ils la refusent par la pensée. Rebelles à l'inéluctable, rebelles à leurs misères, ils se sentent le plus libres au moment où le pire devrait enchaîner leur esprit. Qu'espérait Job sur son fumier, qu'espèrent-ils tous ? Optimisme de pestiférés... Suivant un vieux traité de psychiatrie, ils fourniraient le plus gros pourcentage de suicides. Si c'était vrai, cela prouverait que pour eux la vie mérite l'effort de s'en séparer et qu'ils y sont trop attachés pour pouvoir désespérer *jusqu'au bout*. Leur force : plutôt en finir que s'habituer ou se complaire au désespoir. Ils s'affirment lors même qu'ils se détruisent, tant ils ont horreur de céder, de se démettre, d'avouer leurs lassitudes. Un tel acharnement doit leur venir d'en haut. Je n'arrive pas à me l'expliquer autrement. Et si je m'embrouille dans leurs contradictions et m'égare dans leurs secrets, je comprends du moins pourquoi ils devaient intriguer les esprits religieux, de Pascal à Rozanov.

A-t-on assez réfléchi aux raisons pour lesquelles ces exilés éliminent de leurs pensées la mort, idée dominante de tout exil, comme si, entre eux et elle, il n'y eût aucun point de contact ? Non pas qu'elle les laisse indifférents, mais, à force d'en bannir le sentiment, ils en sont arrivés à prendre à son égard une attitude délibérément superficielle. Peut-être, en des temps reculés, lui

consacrèrent-ils trop de soins pour qu'elle les tracasse encore ; peut-être n'y songent-ils pas à cause de leur quasi-impérissabilité : seules les civilisations éphémères remâchent volontiers l'idée du néant. Quoi qu'il en soit, ils n'ont que la vie devant eux... Et cette vie qui, pour nous autres, se résume en la formule : « Tout est impossible », et dont le dernier mot s'adresse, pour les flatter, à nos déroutes, à notre aveulement ou à notre stérilité, cette vie éveille en eux le goût de l'obstacle, l'horreur de la délivrance et de toute forme de quiétisme. Ces lutteurs eussent lapidé Moïse s'il leur avait tenu le langage d'un Bouddha, langage de la lassitude métaphysique, dispensateur d'anéantissement et de salut. Nulle paix ni béatitude pour celui qui ne sait cultiver l'abandon : l'absolu en tant que suppression de toute nostalgie, est une récompense dont ne jouissent que ceux-là seuls qui s'astreignent à déposer les armes. Ce genre de récompense répugne à ces batailleurs impénitents, à ces volontaires de la malédiction, à ce peuple du Désir... Par quelle aberration a-t-on pu parler de leur goût pour la destruction ? Destructeurs, eux ? On devrait plutôt leur reprocher de ne l'être pas assez. De combien de *nos* espoirs ne sont-ils pas responsables ! Loin de concevoir la démolition en elle-même, s'ils sont anarchistes, ils visent toujours à une œuvre future, à une construction, impossible peut-être mais souhaitée. Et puis on aurait tort de minimiser le pacte, unique en son genre, qu'ils ont conclu avec leur dieu et dont tous, athées ou non, gardent le souvenir et l'empreinte. Ce dieu, nous avons beau nous acharner contre lui, il n'est pas moins présent, charnel et relativement efficace, ainsi que doit l'être tout dieu d'une tribu, alors que le nôtre, plus universel, donc plus anémique, est, comme tout esprit, lointain et inopérant. L'ancienne Alliance, autrement solide que la nouvelle, si elle permet aux fils d'Israël d'avancer de concert avec leur Père turbulent, les empêche en échange d'apprécier la beauté intrinsèque de la destruction.

L'idée de « progrès », ils s'en servent pour combattre les effets dissolvants de leur lucidité : elle est leur fuite calculée, leur mythologie *voulue*. Même eux, même ces esprits clairvoyants, reculent devant les dernières conséquences du doute. On n'est véritablement sceptique que si l'on se place en dehors de son destin ou si l'on renonce à en avoir un. Ils sont trop engagés dans le leur pour pouvoir s'y dérober. Aucun Indifférent de qualité parmi eux : n'ont-ils pas introduit l'interjection en religion ? Lors même qu'ils se permettent le luxe d'être sceptiques, leur scepticisme est un scepticisme d'ulcérés. Salomon évoque l'image d'un Pyrrhon ravagé et lyrique... Ainsi du plus détrompé de leurs ancêtres, ainsi d'eux tous. Avec quelle complaisance ils étalent leurs souffrances et ouvrent leurs plaies !

Cette mascarade de confidences n'est qu'une manière de se *cacher*. Indiscrets et pourtant impénétrables, ils vous échappent quand bien même ils vous auront raconté tous leurs secrets. Un être qui a souffert, vous avez beau détailler, classer, expliquer ses épreuves : ce qu'il *est*, sa souffrance réelle, vous dépasse. Plus vous l'approcherez, plus il vous semblera inaccessible. Pour ce qui est d'une collectivité *frappée*, vous pouvez en scruter à loisir les réactions, vous ne vous en trouverez pas moins devant une masse d'inconnus.

Pour lumineux que soit leur esprit, un élément souterrain y réside : ils surgissent, ils font irruption, ces lointains partout présents, toujours sur le qui-vive, fuyant le danger et le sollicitant, se précipitant sur chaque sensation avec un affolement de condamnés, comme s'ils n'avaient pas le temps d'attendre et que le terrible les guettât au seuil même de leurs jouissances. Le bonheur ils s'y cramponnent et en profitent sans retenue ni scrupule : on dirait qu'ils empiètent sur le bien d'autrui. Trop ardents pour être épicuriens, ils empoisonnent leurs plaisirs, les dévorent, y mettent une hâte, une fureur qui les empêche d'en tirer le moindre réconfort : des affaires dans tous les sens du mot, du plus vulgaire au plus noble. L'obsession de l'*après* les tracasse ; or l'art de vivre – apanage d'époques non prophétiques, de celle d'Alcibiade, d'Auguste ou du Régent – consiste dans l'expérience intégrale du présent. Rien de goethéen en eux : l'instant, même le plus beau, ils n'essaieraient nullement de l'arrêter. Leurs prophètes qui sans cesse appellent les foudres de Dieu, qui veulent que soient anéanties les cités de l'ennemi, ces prophètes savent parler *cendres*. C'est de leurs folies que saint Jean a dû s'inspirer pour écrire le livre le plus admirablement obscur de l'Antiquité. Issue d'une mythologie d'esclaves, l'*Apocalypse* représente le règlement de comptes le mieux camouflé qui se puisse concevoir. Tout y est vindicte, bile et avenir malsain. Ézéchiël, Isaïe, Jérémie avaient bien préparé le terrain... Habiles à faire valoir leurs désordres ou leurs visions, ils battaient la campagne avec un art jamais atteint depuis : leur esprit puissant et imprécis les y aidait. L'éternité était pour eux un prétexte à convulsions, un spasme ; vomissant des imprécations et des hymnes, ils se tortillaient sous l'œil d'un dieu insatiable d'hystéries. Voilà une religion où les rapports de l'homme et de son créateur s'épuisent dans une guerre d'épithètes, dans une tension qui les empêche de méditer, de s'appesantir sur leurs différends et d'y remédier, une religion à base d'adjectifs, d'effets de langage, et où le style constitue le seul trait d'union entre le ciel et la terre.

Ces prophètes, fanatiques de la poussière, poètes du désastre, s'ils

prédisaient toujours des catastrophes, c'est qu'ils ne pouvaient s'attacher à un présent rassurant ou à un avenir quelconque. Sous couleur de détourner leur peuple de l'idolâtrie, ils se déchargeaient sur lui de leur rage, le tourmentaient et le voulaient aussi déchaîné, aussi terrible qu'eux. Il fallait donc le harceler, le rendre unique par l'épreuve, l'empêcher de se constituer et de s'organiser en nation mortelle... À force de cris et de menaces, ils réussirent à lui faire acquérir cette autorité dans la douleur et cet air de foule errante, insomniaque, qui irrite les autochtones et en dérange le ronflement.

Si l'on m'objectait qu'ils ne sont pas exceptionnels par leur nature, je répondrais qu'ils le sont par leur destin, destin absolu, destin à l'état pur, lequel, leur conférant force et démesure, les élève au-dessus d'eux-mêmes et leur ôte toute faculté d'être nuls. On pourrait également m'objecter qu'ils ne sont pas seuls à se définir par le destin, qu'il en est de même des Allemands. Sans doute ; cependant on oublie que celui des Allemands, s'ils en ont un, est récent, et qu'il se réduit à un tragique d'époque ; en fait, à deux échecs rapprochés.

Ces deux peuples, attirés secrètement l'un vers l'autre, ne pouvaient s'entendre : comment les Allemands, ces arrivistes de la fatalité, auraient-ils pardonné aux Juifs d'avoir un destin supérieur au leur ? Les persécutions naissent de la haine et non du mépris ; or, la haine équivaut à un reproche que l'on n'ose se faire à soi, à une intolérance à l'égard de notre idéal incarné dans autrui. Lorsqu'on aspire à sortir de sa province et à dominer le monde, on s'en prend à ceux qui n'en sont plus à une frontière près : on en veut à leur facilité de déracinement, à leur ubiquité. Les Allemands détestaient dans le Juif leur rêve *réalisé*, l'universalité qu'ils ne pouvaient atteindre. Ils se voulaient eux aussi élus : rien ne les prédestinait à cet état. Après avoir essayé de forcer l'Histoire, avec l'arrière-pensée d'en sortir et de la dépasser, ils finirent par s'y enliser encore davantage. Dès lors, perdant toute chance de s'élever jamais à une destinée métaphysique ou religieuse, ils devaient sombrer dans un drame monumental et inutile, sans mystère ni transcendance, et qui, laissant indifférents le théologien et le philosophe, n'intéresse que l'historien. Plus difficiles dans le choix de leurs illusions, ils nous eussent offert un autre exemple que celui de la plus grande, de la première des nations ratées. Qui opte pour le temps s'y engouffre et y ensevelit son génie. On *est* élu ; on ne le devient ni par résolution ni par décret. Encore moins par des persécutions à l'adresse de ceux dont on jalouse les complicités avec l'éternité. Ni élus, ni damnés, les Allemands s'acharnèrent sur ceux qui pouvaient à bon droit prétendre l'être : le moment culminant de leur expansion ne comptera, en des temps lointains, que comme un

épisode dans l'épopée des Juifs... Je dis bien : épopée, car n'en est-ce pas une cette suite de prodiges et de bravoures, cet héroïsme d'une tribu qui, du milieu de ses misères, ne cesse de menacer son Dieu d'un ultimatum ? Épopée dont le dénouement ne se laisse pas deviner : s'accomplira-t-il *ailleurs* ? ou prendra-t-il la forme d'un désastre qui échappe à la perspicacité de nos terreurs ?

Une patrie est un soporifique de chaque instant. On ne saurait assez envier – ou plaindre – les Juifs de n'en point avoir ou de n'en posséder que de provisoires, Israël en tête. Quoi qu'ils fassent et où qu'ils aillent, leur mission est de veiller ; ainsi le veut leur immémorial statut d'étrangers. Une solution à leur sort n'existe point. Restent les arrangements avec l'irréparable. Jusqu'ici, ils n'ont rien trouvé de mieux. Cette situation durera jusqu'à la fin des temps. Et c'est à elle qu'ils devront la malchance de ne pas périr...

En somme, bien qu'attachés à ce monde, ils n'en font pas vraiment partie : il y a du non-terrestre dans leur passage sur terre. Furent-ils lointainement témoins d'un spectacle de béatitude dont ils gardent la nostalgie ? Et que durent-ils alors *voir* qui se dérobe à nos perceptions ? Leur penchant à l'utopie n'est qu'un souvenir projeté dans le futur, un vestige converti en idéal. Mais c'est leur lot, tandis qu'ils aspirent au Paradis, de buter contre le Mur des Lamentations.

Élégiaques à leur façon, ils se dopent aux regrets, y croient, en font un stimulant, un auxiliaire, un moyen de reconquérir, par le détour de l'histoire, leur premier, leur ancien bonheur. C'est sur lui qu'ils se ruent, c'est vers lui qu'ils courent. Et cette course leur prête un air à la fois spectral et triomphal qui nous effraie et nous séduit, traînards que nous sommes, résignés d'avance à un destin quelconque et à jamais incapables de croire à l'*avenir* de nos regrets.

LETTRE SUR QUELQUES IMPASSES

J'avais toujours cru, cher ami, qu'amoureux de votre province, vous vous y exerciez au détachement, au mépris, au silence. Quelle ne fut pas ma surprise de vous entendre dire que vous y prépariez un livre ! Instantanément, je vis se dessiner en vous un futur monstre : l'auteur que vous allez devenir. « Encore un de perdu », pensai-je. Par pudeur, vous vous êtes abstenu de me demander les raisons de ma déception ; aussi bien eussé-je été incapable de vous les dire de vive voix. « Encore un de perdu, encore un de ruiné *par son talent* », me répétais-je sans cesse.

Pénétrant dans l'enfer littéraire, vous allez en connaître les artifices et le venin ; soustrait à l'immédiat, caricature de vous-même, vous ne ferez plus que des expériences formelles, indirectes ; vous vous évanouirez dans le Mot. Les livres seront l'unique objet de vos entretiens. Quant aux littérateurs, vous n'en tirerez aucun profit. Seulement, vous vous en apercevrez trop tard, après avoir perdu vos meilleures années dans un milieu sans épaisseur ni substance. Le littérateur ? Un indiscret qui dévalorise ses misères, les divulgue, les ressasse : l'impudeur – parade d'arrière-pensées – est sa règle ; il *s'offre*. Toute forme de talent va de pair avec un certain sans-gêne. N'est distingué que le stérile, celui qui s'efface avec son secret, parce qu'il dédaigne de l'étaler : les sentiments exprimés sont une souffrance pour l'ironie, une gifle à l'humour.

Conserver son secret, rien de plus fructueux. Il vous travaille, vous rongé, vous *menace*. Lors même qu'elle s'adresse à Dieu, la confession est un attentat contre nous-même, contre les ressorts de notre être. Les troubles, les hontes, les effrois, dont les thérapeutiques religieuses ou profanes veulent nous délivrer, constituent un patrimoine dont à aucun prix nous ne devrions nous laisser déposséder. Il nous faut nous défendre contre nos guérisseurs, et, dussions-nous en périr, préserver nos maux et nos péchés. Le confessionnal : viol des consciences perpétré au nom du ciel. Et cet autre viol qu'est l'analyse psychologique ! Laïcisé, prostitué, le confessionnal s'installera bientôt aux coins des rues : à quelques criminels près, tout le monde aspire à avoir une âme publique, une âme-affiche.

Vidé par sa fécondité, fantôme qui a usé son ombre, l'homme de lettres diminue avec chaque mot qu'il écrit. Sa vanité seule est inépuisable ; serait-elle psychologique, elle aurait des limites : celles

du moi. Mais elle est cosmique ou démoniaque : elle le submerge. Son « œuvre » le hante : il y fait allusion sans cesse, comme si, sur notre planète, il n'y avait, en dehors de lui, rien qui méritât attention ou curiosité. Malheur à qui aura l'impudence ou le mauvais goût de l'entretenir d'autre chose que de ses productions ! Vous concevrez alors qu'un jour, au sortir d'un déjeuner littéraire, j'entrevis l'urgence d'une Saint-Barthélemy des gens de lettres.

Voltaire fut le premier littéraire à ériger son incompetence en procédé, en méthode. Avant lui, l'écrivain, assez heureux d'être à côté des événements, était plus modeste : faisant son métier dans un secteur limité, il suivait sa voie et s'y tenait. Nullement journaliste, il s'intéressait tout au plus à l'aspect anecdotique de certaines solitudes : son indiscrétion était *inefficace*.

Avec notre hâbleur les choses changent. Aucun des sujets qui intriguaient son temps n'échappa à son sarcasme, à sa demi-science, à son besoin de tapage, à son universelle vulgarité. Tout était impur chez lui, sauf son style... Profondément superficiel, sans aucune sensibilité pour l'*intrinsèque*, pour l'intérêt qu'une réalité présente en elle-même, il a inauguré dans les lettres le commérage idéologique. Sa manie de jacasser, d'endoctriner, sa sagesse de pipelet, devait en faire le prototype, le modèle du littéraire. Comme il a tout dit sur lui-même, et qu'il a exploité jusqu'au bout les ressources de sa nature, il ne nous trouble plus : nous le lisons et passons outre. En revanche, un Pascal, nous sentons bien qu'il n'a pas tout dit sur soi : lors même qu'il nous irrite, il n'est jamais pour nous *auteur*.

Écrire des livres n'est pas sans avoir quelque rapport avec le péché originel. Car qu'est-ce qu'un livre sinon une perte d'innocence, un acte d'agression, une répétition de notre chute ? Publier ses tares pour amuser ou exaspérer ! Une barbarie à l'égard de notre intimité, une profanation, une souillure. Et une tentation. Je vous en parle en connaissance de cause. Du moins ai-je l'excuse de haïr mes actes, de les exécuter sans y croire. Vous êtes plus honnête : vous écrirez des livres et vous y croirez, vous croirez à la réalité des mots, à ces fictions puériles ou indécentes. Des profondeurs du dégoût m'apparaît comme une punition tout ce qui est littérature ; j'essaierai d'oublier ma vie par peur d'en discourir ; ou bien, faute d'accéder à l'absolu du désabusement, je me condamnerai à une frivolité morose. Des bribes d'instinct, néanmoins, m'astreignent à m'agripper aux mots. Le silence est insoutenable : quelle force ne faut-il pas pour s'établir dans la concision de l'indicible ! Il est plus aisé de renoncer au pain qu'au verbe. Malheureusement le verbe glisse au verbiage, à la littérature. Même la pensée y tend, toujours prête à se répandre, à s'enfler ; l'arrêter par la pointe, la contracter en aphorisme ou en boutade, c'est

s'opposer à son expansion, à son mouvement naturel, à son élan vers le délayage, vers l'inflation. D'où les systèmes, d'où la philosophie. La hantise du laconisme paralyse la démarche de l'esprit, lequel exige des mots *en masse*, sans quoi, tourné sur lui-même, il remâche son impuissance. Si penser est un art de rabâcher, de discréditer l'essentiel, c'est que l'esprit est *professeur*. Et ennemi des gens... d'esprit, de ces obsédés du paradoxe, de la définition arbitraire. Par horreur de la banalité, de « l'universellement valable », ils s'attaquent au côté accidentel des choses, aux évidences qui ne s'imposent à personne. Préférant une formule approximative mais piquante, à un raisonnement soutenu mais fade, ils n'aspirent à avoir raison en rien, et s'amuse aux dépens des « vérités ». Le Réel ne tient pas le coup : pourquoi prendraient-ils au sérieux les théories qui veulent en démontrer la solidité ? En tout, ils sont paralysés par la crainte d'ennuyer ou d'être ennuyés. Cette crainte, si vous y êtes sujet, compromettra toutes vos entreprises. Vous essaieriez d'écrire ; aussitôt se dressera devant vous l'image de votre lecteur... Et vous déposerez la plume. L'idée que vous voulez développer vous excédera : à quoi bon l'examiner, l'approfondir ? Une formule seule ne pourrait-elle pas la traduire ? Comment, de plus, exposer ce que vous savez déjà ? Si l'économie verbale vous hante, vous ne pourrez lire ni relire aucun livre sans y déceler les artifices et les redondances. Tel auteur auquel vous ne cessez de revenir, vous finirez par le voir gonfler ses phrases, accumuler des pages, et comme s'affaisser sur une idée pour l'aplatir, pour l'étirer. Poème, roman, essai, drame, tout vous semblera trop long. L'écrivain, c'est sa fonction, dit toujours plus qu'il n'a à dire : il dilate sa pensée et la recouvre de mots. Seuls subsistent d'une œuvre deux ou trois *moments* : des éclairs dans du fatras. Vous dirai-je le fond de ma pensée ? Tout mot est un mot de trop. Il s'agit pourtant d'écrire : écrivons..., dupons-nous les uns les autres.

L'ennui décline l'esprit, le rend superficiel, décousu, le mine de l'intérieur et le disloque. Une fois qu'il se sera emparé de vous, il vous accompagnera en toute rencontre, comme il m'a accompagné d'aussi loin qu'il me souvienne. Je ne sache pas moment où il ne fût là, à mes côtés, dans l'air, dans mes paroles et dans celles des autres, sur mon visage et sur tous les visages. Il est masque et substance, façade et réalité. Je ne puis m'imaginer vivant ni mort, sans lui. Il a fait de moi un discoureur honteux d'articuler, un théoricien pour gâteaux et adolescents, pour femmelettes, pour ménopauses métaphysiques, un reste de créature, un pantin halluciné. Le rien d'être qui me fut départi, il s'emploie à le ronger, et s'il m'en laisse des bribes c'est qu'il lui faut quelque matière sur quoi agir... Néant en action, il saccage les cerveaux et les réduit à un amas de concepts fracturés. Point d'idée qu'il n'empêche de se relier à une autre, qu'il n'isole et ne broie, de

sorte que l'activité de l'esprit se dégrade en une suite de moments discontinus. Des notions, des sentiments, des sensations en lambeaux, tel est l'effet de son passage. Il ferait d'un saint un amateur, d'un Hercule une loque. C'est un mal qui s'étend *plus loin* que l'espace ; vous devriez le fuir, sinon vous ne formerez plus que des projets insensés, comme j'en forme quand il me pousse à bout. Je rêve alors d'une pensée acide qui s'insinuerait dans les choses pour les désorganiser, les perforer, les traverser, d'un livre dont les syllabes, attaquant le papier, supprimeraient la littérature et les lecteurs, d'un livre, carnavalesque et apocalypse des Lettres, ultimatum à la peste du Verbe.

Je conçois mal votre ambition de vous faire un nom à une époque où l'épigone est de rigueur. Une comparaison s'impose. Napoléon eut, sur le plan philosophique et littéraire, des rivaux qui l'égalèrent : Hegel par la démesure de son système, Byron par son débaillement, Goethe par une médiocrité *sans précédent*. De nos jours, on chercherait en pure perte le pendant littéraire des aventuriers, des tyrans du siècle. Si, politiquement, nous avons fait preuve d'une démesure inconnue jusqu'à nous, dans le domaine de l'esprit frétille des destinées minuscules ; aucun conquérant par la plume : rien que des avortons, des hystériques, des *cas* sans plus. Nous n'avons et n'aurons jamais, je le crains, l'œuvre de notre déchéance, un Don Quichotte en enfer. Plus les temps se dilatent, plus la littérature s'amincit. Et c'est en pygmées que nous nous engouffrons dans l'Inouï.

De toute évidence il nous faudra, pour ravaguer nos illusions esthétiques, une ascèse de quelques siècles, une épreuve de mutisme, une ère de non-littérature. Pour le moment, il nous reste à corrompre tous les genres, à les pousser vers des extrémités qui les nient, à défaire ce qui fut merveilleusement fait. Si, dans cette entreprise, nous mettons quelque souci de perfection, peut-être réussirons-nous à créer un type nouveau de vandalisme...

Placés hors du style, incapables d'harmoniser nos dérives, nous ne nous définissons plus par rapport à la Grèce : elle a cessé d'être notre point de repère, notre nostalgie ou notre remords ; elle s'est éteinte en nous, comme d'ailleurs la Renaissance.

De Hölderlin et Keats à Walter Pater, le XIX^e siècle savait lutter contre ses opacités et leur opposer l'image d'une Antiquité mirifique, cure de lumière, paradis. Paradis forgé, il va sans dire. Ce qui importe c'est que l'on y aspirait, ne serait-ce que pour combattre la modernité et ses grimaces. On pouvait se vouer à une autre époque, et s'y cramponner par la violence du regret. Le passé *fonctionnait* encore.

Nous n'avons plus de passé ; ou plutôt, il n'est plus rien du passé

qui soit nôtre ; plus de pays d'élection, de salut menteur, de refuge dans le révolu. Nos perspectives ? Impossible de les démêler : nous sommes des barbares sans avenir. L'expression n'étant pas de taille à se mesurer avec les événements, fabriquer des livres et s'en montrer fier, constitue un spectacle des plus pitoyables : quelle nécessité pousse un écrivain qui a écrit cinquante volumes à en écrire encore un autre ? pourquoi cette prolifération, cette peur d'être oublié, cette coquetterie de mauvais aloi ? Ne mérite indulgence que le littérateur besogneux, l'esclave, le forçat de la plume. De toute manière, il n'y a plus rien à *construire*, ni en littérature ni en philosophie. Ceux-là seuls qui en vivent, matériellement s'entend, devraient s'y adonner. Nous entrons dans une époque de formes brisées, de créations à rebours. N'importe qui pourra y prospérer. J'anticipe à peine. La barbarie est accessible à quiconque : il suffit d'y prendre goût. Nous allons allègrement défaire les siècles.

Ce que votre livre sera, je ne le pressens que trop. Vous vivez en province : insuffisamment corrompu, avec des inquiétudes pures, vous ignorez combien tout « sentiment » date. Le drame intérieur touche à sa fin. Comment se hasarder encore à une œuvre en partant de « l'âme », d'un infini préhistorique ?

Et puis, il y a le ton. Le vôtre – j'en ai peur – sera du genre « noble », « rassurant », entaché de bon sens, de mesure ou d'élégance. Dites-vous bien qu'un livre doit s'adresser à notre incivisme, à nos singularités, à nos *hautes* turpitudes, et qu'un écrivain « humain » qui sacrifie à des idées trop acceptables, signe lui-même son acte de décès littéraire.

Examinez les esprits qui réussissent à nous intriguer : loin de faire la part des choses, ils défendent des positions insoutenables. S'ils sont vivants, c'est grâce à leur côté *borné*, à la passion de leurs sophismes : les concessions qu'ils ont faites à la « raison » nous déçoivent et nous agacent. La sagesse est néfaste au génie ; mortelle au talent. Vous comprendrez, cher ami, pourquoi j'appréhende vos complicités avec le genre « noble ».

Comme pour vous donner un air positif, où se cachait une nuance de supériorité, vous m'avez souvent reproché ce que vous appelez mon « appétit de destruction ». Sachez que je ne détruis rien : j'enregistre, j'enregistre l'*imminent*, la soif d'un monde qui s'annule, et qui, sur la ruine de ses évidences, court vers l'insolite et l'incommensurable, vers un style spasmodique. Je connais une vieille folle qui, attendant d'un instant à l'autre l'écroulement de sa maison, passe ses jours et ses nuits aux aguets ; circulant dans sa chambre, épiant des craquements, elle s'irrite que l'*événement* tarde à s'accomplir. Dans un cadre plus vaste, le comportement de cette vieille est le nôtre. Nous comptons sur

un effondrement, alors même que nous n'y pensons pas. Il n'en sera pas toujours ainsi ; il est même à prévoir que la peur de nous-même, résultat d'une peur plus générale, constituera la base de l'éducation, le principe des pédagogies futures. Je crois à l'avenir du terrible. Vous, mon cher ami, vous y êtes si peu préparé que vous vous apprêtez à entrer dans la littérature. Je n'ai point qualité pour vous en détourner ; du moins aimerais-je que vous le fissiez sans illusion. Tempérez l'auteur qui s'impatiente en vous, faites vôtre, en l'élargissant, la remarque de saint Jean Climaque : « Rien ne procure autant de couronnes au moine que le découragement. »

Si, en réfléchissant bien, j'ai mis quelque complaisance à détruire, ce fut, contrairement à ce que vous pensez, toujours à mes dépens. On ne détruit pas, on se détruit. Je me suis haï dans tous les objets de mes haines, j'ai imaginé des miracles d'anéantissement, pulvérisé mes heures, expérimenté les gangrènes de l'intellect. D'abord instrument ou méthode, le scepticisme a fini par s'instaurer en moi, par devenir ma physiologie, le destin de mon corps, mon principe viscéral, le mal dont je ne sais plus comment guérir ni comment périr. J'incline – il n'est que trop vrai – vers des choses dénuées de toute chance d'aboutir ou de survivre. Vous comprendrez maintenant pourquoi je me suis toujours soucié de l'Occident. Ce souci vous paraissait ou ridicule ou gratuit. « L'Occident, vous n'en faites même pas partie », me faisiez-vous remarquer. Est-ce ma faute si mon avidité de tristesses n'a pas trouvé d'autre objet ? Où chercher ailleurs une volonté de démission aussi obstinée ? Je lui envie la dextérité avec laquelle il sait mourir. Quand je veux fortifier mes déceptions, je tourne mon esprit vers ce thème d'une inépuisable richesse négative. Et si j'ouvre une histoire de France, d'Angleterre, d'Espagne ou d'Allemagne, le contraste entre ce qu'elles furent et ce qu'elles sont me donne, en plus du vertige, la fierté d'avoir découvert enfin les axiomes du crépuscule.

Loin de moi le désir de pervertir vos espoirs : la vie s'en chargera. Ainsi que tout le monde, vous passerez de déchéance en déchéance. À votre âge, j'eus l'avantage de connaître des gens à même de me déniaiser, de me faire rougir de mes illusions ; ils m'ont réellement éduqué. Sans eux, aurais-je eu le courage d'affronter ou de subir les années ? En m'imposant leurs amertumes, ils m'avaient préparé aux miennes. Munis d'une grande ambition, ils étaient partis à la conquête de je ne sais quelle gloire. L'échec les attendait. Délicatesse, lucidité, fainéantise ? Je ne saurais préciser quelle vertu avait traversé leurs desseins. Ils appartenaient à cette catégorie d'individus que l'on rencontre dans les capitales, vivant d'expédients, toujours en quête d'une situation qu'ils refusent aussitôt trouvée. De leurs propos j'ai tiré plus d'enseignements que du reste de mes fréquentations. Presque tous

portaient en eux un livre, le livre de leurs revers ; tentés par le démon de la littérature, ils n'y cédaient pourtant pas, tant leurs défaites les subjuguèrent, tant elles remplissaient leurs vies. On les appelle communément « ratés ». Ils forment un type d'homme à part que j'essaierai de vous décrire au risque de le simplifier. Voluptueux de l'échec, il cherche en tout sa propre diminution, ne dépasse jamais les préliminaires de son avenir, ni ne franchit le seuil d'aucune entreprise. Rivalisant d'aboulie avec les anges, il médite sur le secret de l'acte, et ne prend qu'une seule initiative : celle de l'abandon. Sa foi, s'il en a, lui sert de prétexte à de nouvelles capitulations, à une dégradation entrevue et souhaitée : il s'affale en Dieu... Réfléchit-il au « mystère » ? C'est pour faire voir aux autres jusqu'où il pousse son indignité. Il habite ses convictions comme le ver le fruit ; il tombe avec elles, et ne se ressaisit que pour amener contre soi les tristesses qui lui restent. S'il étouffe ses dons c'est que, de toutes ses forces, il aime sa lassitude ; il avance vers son passé, il rebrousse chemin *au nom de ses talents*.

Vous serez surpris d'apprendre qu'il ne procède ainsi que pour avoir adopté une attitude assez étrange à l'égard de ses ennemis. Je m'explique. Quand nous sommes en veine d'efficacité, nous savons que nos ennemis à nous ne peuvent s'empêcher de nous placer au centre de leur attention et de leur intérêt. Ils nous préfèrent à eux-mêmes, ils prennent nos affaires à cœur. À notre tour de nous occuper d'eux, de veiller sur leur santé, comme sur leur haine, laquelle seule nous permet d'entretenir quelques illusions sur nous-mêmes. Ils nous sauvent, nous appartiennent, sont nôtres. À l'égard des siens, le raté réagit différemment. Ne sachant comment les conserver, il finit par s'en désintéresser et les minimiser, par ne plus les prendre au sérieux. Détachement aux lourdes conséquences. En vain essaiera-t-il plus tard de les relancer, d'éveiller en eux la moindre curiosité pour lui, de susciter leur indiscretion ou leur rage ; en vain tentera-t-il aussi de les apitoyer sur son état, de soigner ou d'aviver leur rancune. Pour n'avoir contre qui s'affirmer, il s'enfermera dans sa solitude et sa stérilité. Solitude et stérilité que je prisais tant chez ces vaincus, responsables, je vous le répète, de mon éducation. Entre autres, ils m'avaient révélé les niaiseries inhérentes au culte de la Vérité... Jamais je n'oublierai le soulagement que je ressentis lorsqu'elle cessa d'être mon affaire. Maître de toutes les erreurs, je pouvais enfin explorer un monde d'apparences, d'énigmes légères. Plus rien à poursuivre, sinon la poursuite du rien. La Vérité ? Une marotte d'adolescents, ou un symptôme de sénilité. Pourtant, par un reste de nostalgie ou par besoin d'esclavage, je la cherche encore, inconsciemment, stupidement. Un instant d'inattention suffit pour que je retombe sous l'empire du plus ancien, du plus dérisoire des préjugés.

Je me détruis, je le veux bien ; en attendant dans ce climat d'asthme que créent les convictions, dans un monde d'oppressés, je respire ; je respire à ma façon. Un jour, qui sait ? vous connaîtrez peut-être ce plaisir de viser une idée, de tirer sur elle, de la voir là gisante, et puis de recommencer l'exercice sur une autre, sur toutes ; cette envie de vous pencher sur un être, de le dévier de ses anciens appétits, de ses anciens vices, pour lui en imposer de nouveaux, plus nocifs, afin qu'il en périsse ; de vous acharner contre une époque ou contre une civilisation, de vous précipiter sur le temps et d'en martyriser les instants ; de vous tourner ensuite contre vous-même, de supplicier vos souvenirs et vos ambitions, et, ruinant votre souffle, d'empêcher l'air pour mieux suffoquer..., un jour peut-être connaîtrez-vous cette forme de liberté, cette forme de respiration qui est délivrance de soi et de tout. Vous pourrez alors vous engager dans n'importe quoi sans y adhérer.

Mon propos était de vous mettre en garde contre le Sérieux, contre ce péché que rien ne rachète. En échange, je voulais vous proposer la futilité. Or, – pourquoi se le dissimuler ? – la futilité est la chose du monde la plus difficile, j'entends la futilité consciente, acquise, volontaire. Dans ma présomption, j'espérais y arriver par la pratique du scepticisme. Ce dernier cependant s'adapte à notre caractère, suit nos défauts et nos passions, voire nos folies ; il se personnalise. (Il y a autant de scepticismes que de tempéraments.) Le doute s'accroît de tout ce qui l'infirmes ou le combat ; c'est un mal à l'intérieur d'un autre mal, une obsession dans l'obsession. Si vous priez, il monte au niveau de votre prière ; votre délire, il le surveillera, tout en l'imitant ; au milieu du vertige vous douterez vertigineusement. Ainsi, abolir le sérieux, le scepticisme lui-même n'y parvient pas ; non plus, hélas ! la poésie. Plus je vieillis, plus je m'avise que j'ai trop compté sur elle. Je l'ai aimée aux dépens de ma santé ; mon culte pour elle, j'escomptais y succomber. Poésie ! ce mot qui à lui seul me faisait naguère imaginer mille univers n'éveille plus dans mon esprit qu'une vision de ronron et de nullité, de mystères fétides et d'afféteries. Il est juste d'ajouter que j'ai eu le tort de fréquenter bon nombre de poètes. À quelques exceptions près, ils étaient inutilement graves, infatués ou odieux, des monstres eux aussi, des spécialistes, tout ensemble tortionnaires et martyrs de l'adjectif, et dont j'avais surfait le dilettantisme, la clairvoyance, la sensibilité au jeu intellectuel. La futilité ne serait-elle qu'un « idéal » ? C'est ce qu'il faut craindre, c'est ce à quoi je ne me résignerai jamais. Toutes les fois que je me surprends à accorder une importance aux choses, j'incrimine mon cerveau, m'en défie et le soupçonne de quelque défaillance, de quelque dépravation. J'essaie de m'arracher à tout, de m'élever en me déracinant ; pour devenir futiles,

nous devons couper nos racines, devenir métaphysiquement *étrangers*.

Afin de justifier vos attaches, et comme impatient d'en porter le fardeau, vous souteniez un jour qu'il m'était aisé de planer, d'évoluer dans le vague, parce que, venant d'un pays sans histoire, sur moi rien ne *pesait*. Je reconnais l'avantage de faire partie d'un petit pays, de vivre sans arrière-plan, avec la désinvolture d'un saltimbanque, d'un idiot ou d'un saint, ou avec le détachement de ce serpent qui, enroulé sur lui-même, se passe de nourriture pendant des années, comme s'il était un dieu de l'inanition, ou qu'il cachât, sous la douceur de son hébétude, quelque soleil hideux.

Sans aucune tradition qui m'alourdisse, je cultive la curiosité de ce dépaysement qui sera bientôt le lot de tous. De gré ou de force, nous subirons l'expérience d'une éclipse historique, l'impératif de la confusion. Déjà nous nous annulons dans la somme de nos divergences avec nous-mêmes. À se nier et se renier sans arrêt, notre esprit a perdu son centre, pour se disperser en *attitudes*, en métamorphoses aussi inutiles qu'inévitables. D'où, dans notre conduite, l'indécence et la mobilité. Notre incroyance et notre foi même en sont marquées.

S'en prendre à Dieu, vouloir le détrôner, le supplanter, est un exploit de mauvais goût, la performance d'un envieux qui ressent une satisfaction de vanité à être aux prises avec un ennemi unique et incertain. Sous quelque forme qu'il se présente, l'athéisme suppose un manque de manières, comme, pour des raisons inverses, l'apologétique ; car n'est-ce point une indécatesse autant qu'une charité hypocrite, une impiété, que s'escrimer à soutenir Dieu, à lui assurer coûte que coûte une longévité ? L'amour ou la haine que nous lui portons révèle moins la qualité de nos inquiétudes que la grossièreté de notre cynisme.

Cet état de choses, nous n'en sommes qu'en partie responsables. De Tertullien à Kierkegaard, à force d'accentuer l'absurdité de la foi, il s'est créé, dans le christianisme, tout un sous-courant qui, se montrant au grand jour, a débordé l'Église. Quel croyant, dans ses crises de lucidité, ne se considère pas comme un serviteur de l'insensé ? Dieu devait en pâtir. Jusqu'à présent, nous lui accordions nos vertus ; nous n'osions lui prêter nos vices. Humanisé, il nous ressemble maintenant : aucun de nos défauts ne lui est étranger. Jamais l'élargissement de la théologie et la volonté d'anthropomorphisme ne furent poussés si avant. Cette modernisation du Ciel en marque la fin. Comment vénérer un Dieu évolué, à la page ? Pour son malheur, il ne récupérera pas de sitôt sa « transcendance infinie ».

« Prenez garde, pourriez-vous m'opposer, au "manque de manières". Vous ne dénoncez l'athéisme que pour mieux y sacrifier. »

Sur moi je ne sens que trop les stigmates de mon temps : je ne puis laisser Dieu en paix ; avec les snobs, je m'amuse à rabâcher qu'il est mort, comme si cela avait un sens. Par l'impertinence, nous croyons expédier nos solitudes, et le fantôme suprême qui les habite. En réalité, augmentant, elles ne font que nous rapprocher de ce qui les hante.

Quand le rien m'envahit, et que, suivant une formule orientale, j'atteins à la « vacuité du vide », il m'arrive, atterré d'une telle extrémité, de me rabattre sur Dieu, ne fût-ce que par désir de piétiner mes doutes, de me contredire, et, multipliant mes frissons, d'y chercher un stimulant. L'expérience du vide est la tentation mystique de l'incroyant, sa possibilité de prière, son moment de plénitude. À nos limites, un dieu surgit, ou quelque chose qui en tient lieu.

Nous sommes loin de la littérature : loin seulement en apparence. Ce ne sont là que mots, péchés du Verbe. Je vous ai recommandé la dignité du scepticisme : voilà que je rôde autour de l'Absolu. Technique de la contradiction ? Rappelez-vous plutôt le mot de Flaubert : « Je suis un mystique et je ne crois à rien. » J'y vois l'adage de notre temps, d'un temps infiniment intense, et sans substance. Il existe une volupté qui est nôtre : celle du conflit *comme tel*. Esprits convulsifs, fanatiques de l'improbable, écartelés entre le dogme et l'aporie, nous sommes aussi prêts à bondir en Dieu *par rage* que sûrs de n'y point végéter.

N'est contemporain que le professionnel de l'hérésie, le rejeté par vocation, à la fois vomissure et panique des orthodoxies. Naguère, on se définissait par les valeurs auxquelles on souscrivait ; aujourd'hui, par celles que l'on répudie. Sans le faste de la négation, l'homme est un pauvre, un lamentable « créateur », incapable d'accomplir sa destinée de capitaliste de la culbute, d'amateur de krach. La sagesse ? Jamais époque n'en fut plus dégagée, c'est-à-dire que jamais l'homme ne fut davantage lui-même : un être rebelle à la sagesse. Traître à la zoologie, animal fourvoyé, il s'insurge contre la nature, comme l'hérétique contre la tradition. Celui-ci est donc homme au second degré. Toute innovation est son fait. Sa passion : se trouver à l'origine, au point de départ de n'importe quoi. Même humble, il aspire à faire sentir aux autres les effets de son humilité et croit qu'un système religieux, philosophique ou politique vaut la peine d'être brisé ou renouvelé : se placer au centre d'une rupture, c'est tout ce qu'il demande. Haïssant l'équilibre et l'engourdissement des institutions, il les bouscule pour en précipiter la fin.

Le sage, lui, est hostile au nouveau. Désabusé, il abdique : c'est sa forme de protestation. Orgueilleux qui s'isole dans la *norme*, il

s'affirme *en reculant*. À quoi tend-il ? À surmonter ou à neutraliser ses contradictions. S'il y réussit, il prouve que les siennes manquaient de vigueur, qu'il les avait dépassées avant de les braver. L'instinct lui faisant défaut, il lui est facile d'être maître de soi, de pontifier dans l'anémie de sa sérénité.

Pour peu que nous soyons emportés par nous-mêmes, nous nous apercevons qu'il n'est pas en notre pouvoir de freiner, d'attiédir ou d'escamoter nos contradictions. Elles nous guident, nous stimulent et nous tuent. Le sage, s'élevant au-dessus d'elles, s'en accommode, n'en souffre pas, ne *gagne* rien à mourir : il est, vivant, un demi-mort. En d'autres temps, il était un modèle ; pour nous, il n'est plus qu'un déchet de la biologie, une anomalie sans attrait.

Vous diffamez la sagesse, parce que vous ne pouvez y accéder, parce qu'elle vous est « interdite », pensez-vous peut-être. Il est même certain que vous le pensez. À quoi je vous répondrai qu'il est trop *tard* pour être sage, que, de toute manière, cela ne servirait à rien, sans compter qu'un même gouffre nous engoutira tous, sages ou fous. Je reconnais du reste que je suis le sage que je ne serai jamais... Toute formule de salut agit sur moi comme un poison : elle me défait, augmente mes difficultés, aggrave mes rapports avec les autres, irrite mes plaies et, au lieu d'exercer, sur l'économie de mes jours, une vertu salubre, elle y joue un rôle néfaste. Oui, toute sagesse agit sur moi comme un *toxique*. Sans doute pensez-vous également que je « marche » trop avec cette époque, que je lui fais trop de concessions. À vrai dire, j'y applaudis et la refuse de tout ce qu'il peut y avoir en moi de passion et d'incohérence. Elle me donne la sensation d'un dernier acte hypostasié. Faut-il en déduire qu'elle ne se conclura pas, qu'interminable, elle perpétuera son inachèvement ? Il n'en est rien. Je devine ce qui arrivera, et, pour mieux le savoir, il me suffit de lire et de relire la lettre de saint Jérôme après le sac de Rome par Alaric. Elle exprime l'étonnement et le malaise de quelqu'un qui, de la périphérie d'un empire, en contemple la désagrégation et la veulerie. Méditez-la : elle est comme notre épitaphe anticipée. J'ignore s'il est légitime de parler de la fin de l'homme ; mais je suis certain de la chute de toutes les fictions dans lesquelles nous avons vécu jusqu'à ce jour. Disons que l'histoire dévoile enfin son côté nocturne, et, pour rester dans le vague, qu'un monde se détruit. Eh bien ! dans l'hypothèse qu'il ne tiendrait qu'à moi que cela ne se produisît pas, je ne ferais aucun geste, je ne lèverais pas le petit doigt. L'homme m'attire et m'épouvante, je l'aime et le hais, avec une véhémence qui me condamne à la passivité. Je ne conçois pas qu'on puisse se démener pour l'écarter de sa fatalité. Faut-il être naïf pour l'accabler ou le défendre ! Heureux ceux qui à son égard éprouvent un sentiment

net : ils périrent *sauvés*.

À ma honte, je vous avouerai qu'il fut un temps où j'appartenais moi-même à cette catégorie d'heureux. Le destin de l'homme, je le prenais à cœur, bien que d'une autre façon qu'eux. Je devais avoir vingt ans, votre âge. « Humaniste » à rebours, je me figurais – dans mon orgueil encore intact – que devenir l'ennemi du genre humain était la plus haute dignité à laquelle on pût aspirer. Désireux de me couvrir d'ignominie, j'enviais tous ceux qui s'exposaient aux sarcasmes, à la bave des autres et qui, accumulant honte sur honte, ne rataient aucune occasion de solitude. J'en vins ainsi à idéaliser Judas, parce que, se refusant à supporter plus longtemps l'anonymat du dévouement, il voulut se singulariser par la trahison. Ce n'est pas par vénalité, me plaisait-il de penser, c'est par ambition qu'il *donna* Jésus. Il rêva de l'égaliser, de le valoir dans le mal ; dans le bien, avec un tel concurrent, nul moyen pour lui de se distinguer. Comme l'honneur d'être crucifié lui était interdit, il sut faire de l'arbre d'Hakeldama une réplique à la Croix. Toutes mes pensées le suivaient sur le chemin de la pendoison, tandis que je m'apprêtais à vendre, moi aussi, mes idoles. Je jalousais ses infamies, le courage qu'il eut de se faire exécrer. Quelle souffrance d'être quelconque, un homme parmi les hommes ! Me tournant vers les moines, méditant nuit et jour sur leur réclusion, je les imaginais remâchant des forfaits et des crimes plus ou moins avortés. Tout solitaire, me disais-je, est suspect : un être *pur* ne s'isole pas. Pour souhaiter l'intimité d'une cellule, il faut avoir la conscience lourde ; il faut avoir peur de sa conscience. Je me désolais que l'histoire du monachisme ait été entreprise par des esprits honnêtes, aussi incapables de concevoir le besoin d'être odieux à soi que d'éprouver cette tristesse qui soulève les montagnes... Hyène en délire, j'escomptais me rendre haïssable à toutes les créatures, les contraindre à se liguier contre moi, les écraser ou me faire écraser par elles. Pour tout dire, j'étais ambitieux... Depuis, à se nuancer, mes illusions devaient perdre leur virulence et s'acheminer modestement vers le dégoût, l'équivoque et l'ahurissement.

Au terme de ces palabres, je ne puis m'empêcher de vous répéter que je discerne mal la place que vous voulez occuper dans notre temps ; pour vous y insérer, aurez-vous assez de souplesse ou de désir d'inconsistance ? Votre sens de l'équilibre ne présage rien qui vaille. Tel que vous êtes, il vous reste du chemin à faire. Pour liquider votre passé, vos innocences, il vous faut une initiation au vertige. Chose aisée pour qui comprend que la peur, se greffant sur la matière, lui fit faire ce bond dont nous sommes comme l'ultime écho. Il n'y a pas de temps, il n'y a que cette peur qui se déroule et se déguise en

instants..., qui est là, en nous et hors de nous, omniprésente et invisible, mystère de nos silences et de nos cris, de nos prières et de nos blasphèmes. Or, c'est précisément au XX^e siècle qu'épanouie, fière de ses conquêtes et de ses réussites, elle approche de son apogée. Nos frénésies ni notre cynisme n'en espéraient pas tant. Et l'on ne s'étonnera plus que nous soyons si loin de Goethe, du dernier citoyen du cosmos, du dernier grand naïf. Sa « médiocrité » rejoint celle de la nature. Le moins déraciné des esprits : un ami des éléments. Opposés à tout ce qu'il fut, c'est pour nous une nécessité, et presque un devoir, d'être injustes à son égard, de le briser en nous, de *nous* briser...

Si vous n'avez guère la force de vous démoraliser avec cette époque, d'aller aussi bas et aussi loin qu'elle, ne vous plaignez pas d'en être incompris. Ne vous croyez surtout pas un précurseur : il n'y aura pas de lumière dans ce siècle. Que si vous tenez à y apporter quelque innovation, fouillez vos nuits, ou désespérez de votre carrière.

En tout cas, ne m'accusez pas de m'être servi à votre égard d'un ton péremptoire. Mes convictions sont des prétextes : de quel droit vous les imposerais-je ? Il n'en va pas de même de mes flottements ; ceux-là, je ne les invente pas, j'y crois, j'y crois malgré moi. Aussi est-ce de bonne foi, et à regret, que je vous ai infligé cette leçon de perplexité.

LE STYLE COMME AVENTURE

Rompus à un art de penser purement verbal, les sophistes s'employèrent les premiers à réfléchir sur les mots, sur leur valeur et leur propriété, sur la fonction qui leur revenait dans la conduite du raisonnement : le pas capital vers la découverte du style, conçu comme but en soi, comme fin intrinsèque, était franchi. Il ne restait plus qu'à transposer cette quête verbale, à lui donner pour objet l'harmonie de la phrase, à substituer au jeu de l'abstraction le jeu de l'expression. L'artiste réfléchissant sur ses moyens est donc redevable au sophiste, il lui est organiquement apparenté. L'un et l'autre poursuivent, dans des directions différentes, un même genre d'activité. Ayant cessé d'être *nature*, ils vivent en fonction du mot. Rien d'originel en eux : aucune attache qui les relie aux sources de l'expérience ; nulle naïveté, nul « sentiment ». Si le sophiste pense, il domine tellement sa pensée qu'il en fait ce qu'il veut ; comme il n'est pas entraîné par elle, il la dirige suivant ses caprices ou ses calculs ; à l'égard de son propre esprit, il se comporte en stratège ; il ne médite pas, il conçoit, selon un plan aussi abstrait qu'artificiel, des opérations intellectuelles, ouvre des brèches dans les concepts, tout fier d'en révéler la faiblesse ou de leur accorder arbitrairement une solidité ou un sens. La « réalité », il ne s'en soucie guère : il sait qu'elle dépend des signes qui l'expriment et dont il importe d'être maître.

L'artiste va, lui aussi, du mot au vécu : l'*expression* constitue la seule expérience originelle dont il soit capable. La symétrie, l'agencement, la perfection des opérations formelles, représentent son milieu naturel : il y réside, il y respire. Et comme il vise à épuiser la capacité des mots, il tend, plus qu'à l'expression, à l'expressivité. Dans l'univers fermé où il vit, il n'échappe à la stérilité que par ce renouvellement continu que suppose un jeu où la nuance acquiert des dimensions d'idole et où la chimie verbale réussit des dosages inconcevables à l'art naïf. Une activité aussi délibérée, si elle se situe aux antipodes de l'expérience, s'approche, en revanche, des extrémités de l'intellect. Elle fait de l'artiste qui s'y voue un sophiste de la littérature.

Dans la vie de l'esprit il arrive un moment où l'écriture, s'érigeant en principe autonome, devient destin. C'est alors que le Verbe, tant dans les spéculations philosophiques que dans les productions littéraires, dévoile et sa vigueur et son néant.

La manière d'un écrivain est conditionnée physiologiquement ; il possède un rythme à lui, pressant et irréductible. On ne conçoit pas un Saint-Simon changeant, par l'effet d'une métamorphose voulue, la structure de ses phrases, ni non plus se resserrant, pratiquant le laconisme. Tout en lui exigeait qu'il se répandît en phrases enchevêtrées, touffues, mobiles. Les impératifs de la syntaxe devaient le poursuivre comme une souffrance et une hantise. Son souffle, la cadence de sa respiration, son halètement lui imposaient ce mouvement fluide et ample qui force la solidité et la barrière des mots. Il y avait chez lui un côté *orgue* si différent de ces accents de flûte qui caractérisent le français. D'où ces périodes qui, redoutant le *point*, empiètent les unes sur les autres, multiplient les détours, répugnent à s'achever.

Tout à l'opposé, songez à La Bruyère, à sa façon de couper la phrase, de la restreindre, de l'arrêter, tout attentif à en délimiter les frontières : le point-virgule est son obsession ; il a la ponctuation dans l'âme. Ses opinions, ses sentiments mêmes sont *posés*. Il redoute de les solliciter, de les irriter ou exaspérer. Comme il a le souffle court, les linéaments de sa pensée sont nets ; il resterait plutôt en deçà qu'il n'irait au-delà de sa nature. En quoi il épouse le génie d'une langue spécialisée dans les soupirs de l'intellect, et pour laquelle ce qui n'est pas cérébral est suspect ou nul. Condamnée à la sécheresse par sa perfection même, impropre à assimiler et traduire l'*Iliade* et la Bible, Shakespeare et Don Quichotte, vidée de toute charge affective, et comme exempte de son origine, elle est fermée au primordial et au cosmique, à tout ce qui précède ou dépasse l'homme. Mais l'*Iliade*, la Bible, Shakespeare ou Don Quichotte participent d'une sorte d'omniscience naïve, qui se situe à la fois au-dessous et au-dessus du phénomène humain. Le sublime, l'horrible, le blasphème ou le cri, le français ne les aborde que pour les dénaturer par la rhétorique. Il n'est pas davantage adapté au délire ni à l'humour brut : Achille et Priam, David, Lear ou Don Quichotte étouffent sous les rigueurs d'une langue qui les fait paraître nigauds, pitoyables ou monstrueux. Quelque différents qu'ils soient, ils vivent encore – et c'est leur trait commun – au niveau de l'*âme*, laquelle, pour s'exprimer, exige une langue fidèle aux réflexes, reliée à l'instinct, non désincarnée.

Après avoir fréquenté des idiomes dont la plasticité lui donnait l'illusion d'un pouvoir sans limites, l'étranger débridé, amoureux d'improvisation et de désordre, porté vers l'excès ou l'équivoque par inaptitude à la clarté, s'il aborde le français avec timidité, n'y voit pas moins un instrument de salut, une ascèse et une thérapeutique. À le pratiquer, il se guérit de son passé, apprend à sacrifier tout un fonds

d'obscurité auquel il était attaché, se simplifie, devient *autre*, se désiste de ses extravagances, surmonte ses anciens troubles, s'accommode de plus en plus du bon sens, et de la raison ; du reste, la raison, peut-on la perdre et se servir d'un outil qui en demande l'exercice, voire l'abus ? Comment être fou – ou poète – en une telle langue ? Tous ses mots paraissent au fait de la signification qu'ils traduisent : des mots lucides. S'en servir à des fins poétiques équivaut à une aventure ou un martyre.

« C'est beau comme de la prose. » Boutade française s'il en fut. L'univers réduit aux articulations de la phrase, *la prose comme unique réalité*, le vocable retiré en lui-même, émancipé de l'objet et du monde : sonorité en soi, coupée de l'extérieur, tragique ipséité d'une langue acculée à son propre achèvement.

Quand on considère le style de notre temps, on ne peut manquer de s'interroger sur les raisons de sa corruption. L'artiste moderne est un solitaire qui écrit pour lui-même ou pour un public dont il n'a aucune idée précise. Lié à une époque, il s'efforce d'en exprimer les traits ; mais cette époque est forcément *sans visage*. Il ignore à qui il s'adresse, il ne se représente pas son lecteur. Au XVII^e siècle et au suivant, l'écrivain avait en vue un cercle restreint dont il connaissait les exigences, le degré de finesse et d'acuité. Limité dans ses possibilités, il ne pouvait s'écarter des règles, réelles bien que non formulées, du goût. La censure des salons, plus sévère que celle des critiques d'aujourd'hui, permit l'éclosion de génies parfaits et mineurs, astreints à l'élégance, à la miniature et au fini.

Le goût se forme par la pression que les oisifs exercent sur les Lettres, il se forme surtout aux époques où la société est assez raffinée pour donner le ton à la littérature. Quand on songe qu'en d'autres temps une métaphore boiteuse discréditait un écrivain, que tel académicien perdit la face pour une impropriété ou qu'un mot d'esprit prononcé devant une courtisane pouvait procurer une situation, voire une abbaye (ce fut le cas de Talleyrand), on mesure la distance qu'on a parcourue depuis. La terreur du goût a cessé, et, avec elle, la superstition du style. S'en plaindre serait aussi ridicule qu'inefficace. Nous avons derrière nous une assez solide tradition de vulgarité ; l'art doit s'en accommoder, s'y résigner, ou s'isoler dans l'expression absolument subjective. Écrire pour tout le monde ou pour personne, à chacun d'en décider, selon sa nature. Quel que soit le parti que nous prenions, nous sommes sûrs de ne plus rencontrer sur notre chemin cet épouvantail qu'était autrefois la faute de goût.

Virus de la prose, le style poétique la désarticule et la ruine : une

prose poétique est une prose malade. De plus, elle date toujours : les métaphores qu'affectionne une génération paraissent ridicules à la suivante. Si nous lisons un Saint-Évremond, un Montesquieu, un Voltaire, un Stendhal comme s'ils étaient nos contemporains, c'est qu'ils ne péchèrent ni par lyrisme ni par excès d'images. Comme la prose participe du procès-verbal, le prosateur doit vaincre ses premiers mouvements, se défendre de la tentation de sincérité : toutes les fautes de goût viennent du « cœur ». Le *peuple* en nous porte la responsabilité de nos débordements, de nos outrances : quoi de plus plébéien qu'un sentiment ?

Somme d'imperceptibles contraintes, sens du dosage et de la proportion, vigilance exercée sur nos facultés, discrétion, pudeur à l'égard des mots, le goût est le propre d'auteurs qui, nullement atteints par la manie d'être « profonds », sacrifient une partie de leur force au profit d'une certaine anémie. On ne saurait, il va sans dire, le trouver à notre siècle. Est à jamais révolu l'âge où l'on pouvait être merveilleusement superficiel. La décadence de l'exquis devait entraîner celle du style, lequel, pittoresque, complexe, se brise sous le poids de sa propre richesse. À qui la faute, si faute il y a ? Peut-être faudrait-il l'imputer au romantisme ; mais lui-même ne fut qu'une conséquence d'un abaissement général, qu'un effort de libération *aux dépens de l'exquis*. À dire vrai, le raffinement du XVIII^e siècle n'eût pu se perpétuer sans tomber dans le poncif, la mièvrerie ou la sclérose.

Une nation qui descend la pente s'amointrit sur tous les plans. « Toute dégradation individuelle ou nationale, observe Joseph de Maistre, est sur-le-champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage. » Nos déficiences déteignent sur notre écriture ; pour ce qui est d'une nation, son instinct, de moins en moins sûr, l'entraîne à une incertitude équivalente dans tous les domaines. La France, depuis plus d'un siècle, abandonne son ancien idéal de perfection. Il en fut de même pour Rome : l'éclipse de sa puissance fut contemporaine de l'affadissement du latin qui, docile, au service de doctrines et de chimères opposées à son génie, devint un outil dont les conciles s'emparèrent. La langue de Tacite, déformée, trivialisée, contrainte de subir des divagations sur la Trinité ! Les mots ont le même destin que les empires.

À l'époque des salons, le français acquit une sécheresse et une transparence qui lui permirent de devenir universel. Lorsqu'il commença à se compliquer, à prendre des libertés, sa solidité en souffrit. Il se libère enfin au détriment de son universalité et, comme la France, évolue vers l'antipode de son passé, de son génie. Double

désagrégation inévitable. Au temps de Voltaire, chacun essayait d'écrire comme tout le monde ; mais tout le monde écrivait parfaitement. Aujourd'hui, l'écrivain veut avoir son style à lui, s'individualiser par l'expression ; il n'y arrive qu'en défaisant la langue, qu'en violentant ses règles, qu'en sapant sa structure, sa magnifique monotonie. Ce processus, il serait inepte de vouloir s'y soustraire ; on y concourt malgré soi, et il doit en être ainsi, sous peine de mort littéraire. Du moment que le français décline, déclarons-nous solidaires de son destin, profitons des profondeurs qu'il étale, comme de son acharnement à vaincre la pudeur de ses limites. Rien de plus vain que de récriminer contre son bel automne, contre ses derniers rayons. Tâchons de nous réjouir plutôt de vivre à une époque où les mots, employés dans n'importe quel sens, s'émancipent de toute contrainte, et où la signification ne constitue plus une exigence ni une hantise. Point de doute : nous assistons à la splendide désagrégation d'une langue. Son avenir ? Peut-être connaîtra-t-elle quelques sursauts de délicatesse ou, ce qui est plus probable, finira-t-elle par servir à des conciles modernes, pires que ceux de l'Antiquité. Une agonie rapide pourrait aussi bien être son lot. Qu'elle s'achemine ou non vers l'état de vestige, il demeure que nous voyons plus d'un de ses vocables perdre ce qui lui restait de vitalité. Le génie de la prose va-t-il s'enfuir vers d'autres idiomes ?

Pays des mots, la France s'est affirmée par les scrupules qu'elle a conçus à leur égard. De ces scrupules il reste des traces. Une revue, faisant en 1950 le bilan du demi-siècle, citait l'événement majeur de chaque année : fin de l'affaire Dreyfus, visite du Kaiser à Tanger, etc. Pour 1911, elle note simplement : « Faguet admet le *malgré que*. » A-t-on ailleurs porté pareille sollicitude au Verbe, à sa vie quotidienne, aux détails de son existence ? La France l'a aimé jusqu'au vice, et aux dépens des choses. Sceptique sur nos possibilités de connaître, elle ne l'est guère sur nos possibilités de *formuler* nos doutes, de sorte qu'elle assimile nos vérités au mode de traduire notre méfiance à leur endroit. En toute civilisation délicate s'opère une disjonction radicale entre la réalité et le verbe.

Parler de décadence dans l'absolu, ne signifie rien ; liée à une littérature et à une langue, elle ne concerne que celui qui se sent attaché à l'une et à l'autre. Le français se détériore-t-il ? Seul s'en alarme celui qui y voit un instrument unique et irremplaçable. Peu lui chaut qu'à l'avenir on en trouve un autre plus maniable, moins exigeant. Quand on aime une langue, c'est un déshonneur de lui survivre.

Depuis deux siècles, toute originalité s'est manifestée par opposition au classicisme. Point de forme ou de formule nouvelle qui n'ait réagi contre lui. Pulvériser l'acquis, telle me paraît être la tendance essentielle de l'esprit moderne. Dans n'importe quel secteur de l'art, tout style s'affirme contre le *style*. C'est en minant l'idée de raison, d'ordre, d'harmonie, que nous prenons conscience de nous-mêmes. Le romantisme, pour y revenir encore, ne fut qu'un essor vers une dissolution des plus fécondes. L'univers classique n'étant plus viable, il nous faut le secouer, y introduire une suggestion d'inachèvement. La « perfection » ne nous trouble plus : le rythme de notre vie nous y rend insensibles. Pour produire une œuvre « parfaite », il faut savoir *attendre*, vivre à l'intérieur de cette œuvre jusqu'à ce qu'elle supplante l'univers. Loin d'être le produit d'une tension, elle est le fruit de la passivité, le résultat d'énergies accumulées pendant longtemps. Mais nous nous dépensons, nous sommes des hommes sans réserves ; avec cela, incapables d'être stériles, entrés dans l'automatisme de la création, mûrs pour toute œuvre quelconque, pour toutes les demi-réussites.

La « raison » ne se meurt pas seulement en philosophie, mais aussi dans l'art. Trop parfaits, les personnages de Racine nous semblent appartenir à un monde à peine concevable. Il n'est pas jusqu'à Phèdre qui n'ait l'air d'insinuer : « Regardez mes belles souffrances. Je vous défie d'en éprouver de pareilles ! » Nous ne souffrons plus ainsi ; notre logique ayant changé de face, nous avons appris à nous passer d'évidences. De là vient notre passion du vague, le flou de nos allures et de notre scepticisme : nos doutes ne se définissent plus par rapport à nos certitudes, mais par rapport à d'autres doutes plus *consistants*, qu'il s'agit de rendre un peu plus souples, un peu plus fragiles, comme si notre propos, insoucieux de l'établissement d'une vérité, fût de créer une hiérarchie des fictions, une échelle des erreurs. La « vérité », nous en haïssons les limites et tout ce qu'elle représente comme frein à nos caprices ou à notre quête du nouveau. Or, le classique, poursuivant son travail d'approfondissement dans une seule direction, se méfiait du nouveau, de l'originalité pour elle-même.

Nous voulons de l'espace à tout prix, dût l'esprit y sacrifier ses lois, ses vieilles exigences. Les quelques évidences que nous devons malgré tout posséder, nous n'y croyons pas réellement : simples points de repère. Nos théories, comme nos attitudes, c'est notre sarcasme qui leur donne vie. Et ce sarcasme, à la racine de notre vitalité, explique pourquoi nous avançons dissociés de nos pas. Tout classicisme trouve ses lois en lui-même et s'y tient : il vit dans un présent sans histoire ; tandis que nous vivons dans une histoire qui nous empêche d'avoir un

présent. Ainsi, non seulement notre style, mais notre temps même est brisé. Nous n'avons pu le briser sans, parallèlement, briser notre pensée : en perpétuelle bagarre avec elles-mêmes, prêtes à s'abolir les unes les autres, à voler en éclats, nos idées s'émiettent comme notre temps.

S'il y a un rapport entre le rythme physiologique et la manière d'un écrivain, à plus forte raison y en a-t-il un entre son univers temporel et son style. L'écrivain classique, citoyen d'un temps linéaire, délimité, dont il ne franchissait pas les frontières, comment eût-il pratiqué une écriture saccadée, heurtée ? Il ménageait les mots, il y vivait à demeure. Et ces mots reflétaient pour lui l'éternel présent, ce temps de la perfection, qui était sien. Mais l'écrivain moderne, n'ayant plus de siège dans le temps, devait affectionner un style convulsé, épileptique. Nous pouvons regretter qu'il en soit ainsi et évaluer avec amertume les ravages qu'entraîne le piétinement des anciennes idoles. Toujours est-il qu'il nous est impossible d'adhérer encore à une écriture « idéale ». Notre méfiance à l'égard de la « phrase » atteint toute une partie de la littérature : celle qui jouait au « charme », qui employait les procédés de la séduction. Ceux des écrivains qui y recourent encore nous déroutent, comme s'ils voulaient perpétuer un monde suranné.

Toute idolâtrie du style part de la croyance que la réalité est encore plus creuse que sa figuration verbale, que l'accent d'une idée vaut mieux que l'idée, un prétexte bien amené qu'une conviction, une tournure savante qu'une irruption irréfléchie. Elle exprime une passion de sophiste, de sophiste des Lettres. Derrière une phrase proportionnée, satisfaite de son équilibre ou gonflée de sa sonorité, se cache trop souvent le malaise d'un esprit incapable d'accéder par *la sensation* à un univers originel. Quoi d'étonnant que le style soit tout ensemble un masque et un aveu ?

AU-DELÀ DU ROMAN

Du temps que l'artiste mobilisait toutes ses tares pour produire une œuvre *qui le cachait*, l'idée de livrer sa vie au public ne devait même pas l'effleurer. On n'imagine pas Dante ni Shakespeare notant les menus incidents de leur existence pour les porter à la connaissance des autres. Peut-être même tendaient-ils à donner une fausse image de ce qu'ils étaient. Ils avaient cette pudeur de la force que le déficient moderne n'a plus. Journaux intimes et romans participent d'une même aberration : quel intérêt peut présenter une vie ? Quel intérêt, des livres qui partent d'autres livres ou des esprits qui s'appuient sur d'autres esprits ? Je n'ai éprouvé une sensation de vérité, un frisson d'être qu'au contact de l'analphabète : des bergers, dans les Carpates, m'ont laissé une impression autrement forte que les professeurs d'Allemagne ou les malins de Paris, et j'ai vu en Espagne des clochards dont j'eusse aimé être l'hagiographe. Nul besoin, chez eux, de s'inventer une vie : ils *existaient* ; ce qui n'arrive point au civilisé. Décidément, nous ne saurons jamais pourquoi nos ancêtres ne se sont pas barricadés dans leurs cavernes.

N'importe qui s'attribue un destin, donc n'importe qui peut décrire le sien. La croyance que la psychologie révèle notre essence devait nous attacher à nos actes, à la pensée qu'ils comportent une valeur intrinsèque ou symbolique. Vint ensuite ce snobisme des « complexes » pour nous apprendre à grossir nos riens, à nous laisser éblouir par eux, à gratifier notre moi de facultés et de profondeurs, dont il est visiblement démuné. La perception intime de notre nullité n'en est cependant ébranlée qu'en partie. Le romancier qui s'appesantit sur sa vie, nous sentons bien qu'il feint seulement d'y croire, qu'il n'a aucun respect pour les secrets qu'il y découvre : il n'en est pas dupe et nous, ses lecteurs, encore moins. Ses personnages appartiennent à une humanité de seconde zone, délurée et débile, suspecte à force d'habiletés et de manœuvres. On ne conçoit guère un roi Lear *astucieux*... Le côté vulgaire, le côté parvenu du roman en fixe les traits : ravalement de la fatalité, Destin qui a perdu sa majuscule, improbabilité du malheur, tragédie déclassée.

Auprès du héros tragique, comblé par l'adversité, son bien de toujours, son patrimoine, le personnage romanesque apparaît comme un aspirant à la ruine, un gagne-petit de l'horreur, tout soucieux de se perdre, tout tremblant de n'y point réussir. Incertain de son désastre, il

en souffre. Aucune nécessité dans sa mort. L'auteur, telle est notre impression, pourrait le sauver : ce qui nous donne un sentiment de malaise et nous gâche le plaisir de la lecture. La tragédie, elle, se déroule sur un plan, si j'ose dire, absolu : l'auteur n'a aucune influence sur ses héros, il n'en est que le serviteur, l'instrument ; ce sont eux qui commandent et lui intimement de rédiger le procès-verbal de leurs faits et gestes. Ils *règnent* jusque dans les œuvres auxquelles ils servent de prétexte. Et ces œuvres nous semblent des réalités indépendantes et de l'écrivain et des ficelles de la psychologie. C'est d'une tout autre manière que nous lisons les romans. Le romancier, nous y songeons toujours ; sa présence nous hante ; nous le voyons se débattre avec ses personnages ; en fin de compte, lui seul nous requiert. « Que va-t-il faire d'eux ? Comment s'en débarrassera-t-il ? », nous demandons-nous avec une gêne mêlée d'appréhension. Si l'on a pu dire que Balzac faisait du Shakespeare *avec des ratés*, que penser alors de nos romanciers, contraints de se pencher sur un type d'humanité encore plus détérioré ? Dépourvu de souffle cosmique, le personnage s'amenuise et n'arrive pas à contrebalancer l'effet dissolvant de son savoir, de sa volonté de clairvoyance, de son manque de « caractère ».

Le phénomène moderne par excellence est constitué par l'apparition de l'*artiste intelligent*. Non pas que ceux d'autrefois fussent incapables d'abstraction ou de subtilité ; mais, installés d'emblée au milieu de leur œuvre, ils la faisaient sans trop y réfléchir, et sans s'entourer de doctrines et de considérations de méthode. L'art, encore neuf, les *portait*. Il n'en va plus de même maintenant. Quelque réduits que soient ses moyens intellectuels, l'artiste est avant tout un esthéticien : placé en dehors de son inspiration, il la prépare, il s'y astreint délibérément. Poète, il commente ses œuvres, les explique sans nous convaincre, et, pour inventer et se renouveler, singe l'instinct qu'il n'a plus : l'idée de poésie est devenue sa matière poétique, sa source d'inspiration. Il chante *son* poème ; grave défaillance, non-sens poétique : on ne fait pas des poèmes avec de la poésie. Seul l'artiste douteux part de l'art ; l'artiste véritable puise sa matière ailleurs : en soi-même. À côté du « créateur » actuel, de ses peines et de sa stérilité, ceux du passé paraissent défaillir de santé : ils n'étaient pas anémiés par la philosophie, comme les nôtres. Interrogez en effet n'importe quel peintre, romancier, musicien : vous verrez que les *problèmes* le rongent et lui prêtent cette insécurité qui est sa marque essentielle. Il tâtonne comme s'il était condamné à s'arrêter au seuil de son entreprise ou de son sort. Cette exacerbation de l'intellect, accompagnée d'un amoindrissement correspondant de l'instinct, personne n'y échappe de nos jours. Le monumental, le grandiose irréfléchi n'est plus possible ; au contraire, l'*intéressant* s'élève au niveau de catégorie. C'est l'individu qui fait l'art, ce n'est plus l'art qui

fait l'individu, comme ce n'est plus l'œuvre qui compte mais le commentaire qui la précède ou qui lui succède. Et ce qu'un artiste produit de meilleur, ce sont ses idées sur ce qu'il aurait pu accomplir. Il est devenu son propre critique, comme le vulgaire son propre psychologue. Aucun âge n'a connu une telle conscience de soi. Vus sous cet angle, la Renaissance semble barbare, le Moyen Âge préhistorique, et il n'est pas jusqu'au siècle dernier qui ne paraisse quelque peu puéril. Nous en savons long sur nous-mêmes ; d'autre part, nous ne *sommes* rien. Revanche de nos lacunes en naïveté, en fraîcheur, en espoir et en bêtise, le « sens psychologique », notre plus grande acquisition, nous a métamorphosés en spectateurs de nous-mêmes. Notre plus grande acquisition ? Étant donné notre incapacité métaphysique, il l'est sans doute, comme il est le seul genre de profondeur dont nous soyons susceptibles. Mais si l'on transcende la psychologie, toute notre « vie intérieure » prend l'allure d'une météorologie affective dont les variations ne comportent aucune signification. Pourquoi s'intéresser aux manèges des spectres, aux stades de l'apparence ? Et comment, après *Le Temps retrouvé*, nous réclamer d'un moi, comment miser encore sur nos secrets ? Ce n'est pas Eliot, c'est Proust qui est le prophète des « hollow men », des hommes vides. Enlevez les fonctions de la mémoire par quoi il s'ingénie à nous faire triompher du devenir, il ne reste plus rien en nous si ce n'est le rythme qui marque les étapes de notre déliquescence. Dès lors, se refuser à l'anéantissement équivaut à une impolitesse à l'égard de soi. L'état de créature n'arrange personne. Nous le savons aussi bien par Proust que par Maître Eckhart ; avec le premier, nous entrons dans la jouissance du vide par le temps, avec le second, par l'éternité. Vide psychologique ; vide métaphysique. L'un, couronnement de l'introspection ; l'autre, de la méditation. Le « moi » constitue le privilège de ceux-là seuls qui ne vont pas jusqu'au bout d'eux-mêmes. Mais aller jusqu'au bout de soi, cette extrémité, féconde pour le mystique, est néfaste à l'écrivain. On ne se figure pas Proust survivant à son œuvre, à la vision qui la conclut. D'autre part, il a rendu superflue et irritante toute recherche dans la direction des minuties psychologiques. À la longue, l'hypertrophie de l'analyse gêne et le romancier et ses personnages. On ne saurait compliquer à l'infini un caractère ni les situations où il se trouve impliqué. On les connaît toutes, du moins on les devine.

Il n'est qu'une chose pire que l'ennui : c'est la peur de l'ennui. Et c'est cette peur que j'éprouve toutes les fois que j'ouvre un roman. Je n'ai que faire de la vie du héros, n'y adhère pas, n'y crois en aucune manière. Le genre, ayant dilapidé sa substance, n'a plus d'objet. Le personnage se meurt, l'intrigue de même. Aussi n'est-ce point sans signification que les seuls romans dignes d'intérêt ce soient

précisément ceux où, une fois l'univers licencié, rien ne se passe. L'auteur même y semble absent. Délicieusement illisibles, sans queue ni tête, ils pourraient aussi bien s'arrêter à la première phrase que contenir des dizaines de milliers de pages. À leur propos, une question vient à l'esprit : peut-on répéter indéfiniment la même expérience ? Écrire un roman sans matière, voilà qui est bien, mais à quoi bon en écrire dix ou vingt ? La nécessité de l'absence posée, pourquoi multiplier cette absence et s'y complaire ? La conception implicite de cette sorte d'œuvres oppose à l'usure de l'être la réalité intarissable du néant. Logiquement sans valeur, une telle conception n'en est pas moins vraie affectivement. (Parler du néant autrement qu'en termes d'affectivité c'est perdre son temps.) Elle postule une recherche sans références, une expérience vécue à l'intérieur d'une vacuité inépuisable, vacuité éprouvée et pensée à travers la sensation, de même qu'une dialectique paradoxalement figée, sans mouvement, un dynamisme de la monotonie et de la vacance. N'est-ce pas là tourner en rond ? *Volupté de la non-signification* : suprême impasse. Se servir de l'anxiété non point pour convertir l'absence en mystère, mais le mystère en absence. Mystère nul, suspendu à lui-même, sans arrière-plan, et hors d'état de porter celui qui le conçoit par-delà les révélations du non-sens.

À la narration qui supprime le narré, l'objet, correspond une ascèse de l'intellect, une méditation *sans contenu*... L'esprit se voit réduit à l'acte par quoi il est esprit, et rien de plus. Toutes ses activités le ramènent à soi, à ce déroulement stationnaire qui l'empêche de s'accrocher aux choses. Nulle connaissance, nulle action : la méditation sans contenu représente l'apothéose de la stérilité et du refus.

Le roman qui sort du temps abandonne sa dimension spécifique, renonce à ses fonctions : geste héroïque qu'il est ridicule de refaire. A-t-on le droit d'exténuer ses propres obsessions, de les exploiter, de les ressasser sans merci ? Plus d'un romancier d'aujourd'hui me fait penser à un mystique qui aurait *dépassé* Dieu. Le mystique, arrivé là, c'est-à-dire nulle part, ne pourrait plus prier, puisqu'il serait allé plus avant que l'objet de ses prières. Mais pourquoi les romanciers qui ont dépassé le roman y persévèrent-ils ? Telle est sa capacité de fascination qu'il subjugué ceux-là mêmes qui s'évertuent à le défaire. La hantise moderne de l'histoire et de la psychologie, qui mieux que lui pourrait la traduire ? Si l'homme s'épuise dans sa réalité temporelle, il n'est qu'un personnage, un sujet de roman, et rien de plus. En somme, notre semblable. D'ailleurs le roman eût été inconcevable dans une période de floraison métaphysique : on ne l'imagine guère prospérant au Moyen Âge, ni dans la Grèce, l'Inde ou

la Chine classiques. Car l'expérience métaphysique, désertant la chronologie et les modalités de notre être, vit dans l'intimité de l'absolu, absolu auquel le personnage doit tendre sans y parvenir : à cette seule condition il dispose d'un destin, lequel, pour être littérairement efficace, suppose une expérience métaphysique inachevée, j'ajouterai, volontairement inachevée. Ceci vise les héros dostoïevskiens eux-mêmes : inaptes à se sauver, impatients de déchoir, ils nous intriguent dans la mesure où ils gardent une fausse relation avec Dieu. La sainteté n'est pour eux qu'un prétexte à déchirement, un supplément de chaos, un détour leur permettant de mieux s'effondrer. La posséderaient-ils qu'ils cesseraient d'être des personnages : ils la poursuivent pour la repousser, pour goûter au danger de retomber en soi. C'est en sa qualité de saint manqué que le prince épileptique se situe au centre d'une intrigue, la sainteté *réalisée* étant contradictoire avec l'art du roman. Quant à Aliocha, plus proche de l'ange que du saint, sa pureté n'évoque pas l'idée d'un destin et l'on voit mal comment Dostoïevski eût pu en faire la figure centrale d'une suite aux *Frères Karamazov*. Projection de notre horreur de l'histoire, l'ange est l'écueil, voire la mort de la narration. Faut-il en déduire que le domaine du narrateur ne doive pas s'étendre aux antécédents de la Chute ? Cela me semble singulièrement vrai pour le romancier, dont la fonction, le mérite et l'unique raison d'être sont de pasticher l'enfer.

Je ne revendique pas l'honneur de ne pouvoir lire un roman jusqu'au bout ; je m'insurge simplement contre son insolence, contre le pli qu'il nous a imposé, et la place qu'il a prise dans nos préoccupations. Rien de plus intolérable que d'assister pendant des heures à des discussions autour de tel ou tel personnage fictif. Qu'on me comprenne bien : les livres les plus bouleversants, sinon les plus grands, que j'ai lus étaient des romans. Ce qui ne m'empêche pas de haïr la vision dont ils procédaient. Haine sans espoir. Car si j'aspire à un autre monde, à n'importe quel monde sauf le nôtre, je sais cependant que je n'y accéderai jamais. Chaque fois que j'ai essayé de m'établir dans un principe supérieur à mes « expériences », force m'a été de constater que celles-ci l'emportaient pour moi en intérêt sur celui-là, que toutes mes velléités métaphysiques venaient se heurter à ma frivolité. À tort ou à raison, j'ai fini par en rendre responsable tout un genre, par l'envelopper de ma rage, par y voir un obstacle à moi-même, l'agent de mon effritement et de celui des autres, une manœuvre du Temps pour s'infiltrer dans notre substance, la preuve enfin acquise que l'éternité ne sera jamais pour nous qu'un mot et un regret. « Comme tout le monde, tu es fils du roman », telle est ma rengaine, et ma défaite.

Point d'attaque sans volonté de s'affranchir d'un envoûtement ou de s'en punir. Je ne me pardonnerai jamais d'être intérieurement plus proche du premier romancier venu que du plus futile des sages d'autrefois. On ne se passionne pas impunément pour les fariboles de la civilisation occidentale, civilisation du roman. Obnubilée par la littérature, elle accorde à l'écrivain à peu près le crédit que l'on attribuait au sage dans le monde antique. Pourtant, le patricien qui achetait son stoïcien ou son épicurien devait, auprès de son esclave, s'élever à un niveau auquel ne saurait prétendre le bourgeois moderne qui lit son romancier. Si l'on me répliquait que ce sage-là, quand il n'était pas un imposteur, discourait sur des thèmes aussi rebattus que le destin, le plaisir ou la douleur, je répondrais que cette sorte de médiocrité me semble préférable à la nôtre, et que dans le charlatanisme même de la sagesse, il y a plus de vérité que dans celui de l'activité romanesque. Et puis, en fait de charlatanisme, n'oublions pas celui, plus digne, plus réel, de la poésie.

De toute évidence on ne peut faire de la poésie avec n'importe quoi. Elle ne se prête pas à tout. Elle a des scrupules et un... standing. Lui voler son bien entraîne quelques risques : rien de plus inconsistant qu'elle lorsqu'on la transplante dans le discours. On connaît le caractère hybride du roman d'inspiration romantique, symboliste ou surréaliste. En effet, le roman, usurpateur par vocation, n'a pas hésité à s'emparer des moyens propres à des mouvements essentiellement poétiques. Impur par son adaptabilité même, il a vécu et vit de fraude et de pillage, et s'est vendu à toutes les causes. Il a fait le trottoir de la littérature. Nul souci de décence ne l'embarrasse, point d'intimité qu'il ne viole. Avec une égale désinvolture, il fouille les poubelles et les consciences. Le romancier, dont l'art est fait d'auscultation et de commérage, transforme nos silences en potins. Même misanthrope, il a la passion de l'humain : il s'y engouffre. Qu'il fait piètre auprès des mystiques, de leurs folies, de leur « inhumanité » ! Et puis Dieu a tout de même une autre classe. On conçoit qu'on s'en occupe. Mais je ne comprends pas que l'on s'attache aux êtres. Je rêve aux profondeurs de l'*Ungrund*, fond antérieur aux corruptions du temps, et dont la solitude, supérieure à celle de Dieu, me séparerait à jamais de moi, de mes semblables, du langage de l'amour, de la prolixité qu'entraîne la curiosité pour autrui. Si je m'en prends au romancier, c'est que, travaillant sur une matière quelconque, sur nous tous, il est et il doit être plus prolixe que nous. Sur un point, rendons-lui néanmoins justice : il a le courage du délayage. Sa fécondité, sa puissance est à ce prix. Nul talent épique sans une science de la banalité, sans l'instinct de l'inessentiel, de l'accessoire et de l'infime. Des pages et des pages : accumulation de riens. Si le poème-fleuve est une aberration, le roman-fleuve était inscrit dans les lois mêmes du genre. *Des mots, des*

mots, des mots... Hamlet lisait sans doute un roman.

Refléter la vie dans ses détails, dégrader nos stupéfactions en anecdotes, quel supplice pour l'esprit ! Ce supplice, le romancier ne le ressent pas, comme il ne ressent pas davantage l'insignifiance et la naïveté de « l'extraordinaire ». Y a-t-il un seul événement qui vaille la peine d'être relaté ? Question déraisonnable, car j'ai lu autant de romans que quiconque. Mais question sensée, pour peu que le temps s'envole de notre conscience et qu'il ne reste plus en nous qu'un silence qui nous arrache aux êtres, et à cette extension de l'inconcevable sur la sphère de chaque instant par quoi se définit l'existence.

Le *sens* commence à dater. La toile dont l'intention est saisissable, nous ne la regardons pas longtemps ; le morceau de musique à caractère perceptible, aux contours définis, nous excède ; le poème trop net, trop explicite nous semble... incompréhensible. Le règne de l'évidence tire à sa fin : quelle vérité claire vaut la peine d'être énoncée ? Ce qui peut se communiquer ne mérite pas que l'on s'y arrête. En déduira-t-on que seul le « mystère » doit nous retenir ? Il est non moins fastidieux que l'évidence. J'entends le mystère *plein*, tel qu'on l'a conçu jusqu'à nous. Le nôtre, purement formel, n'est qu'un recours d'esprits déçus par la clarté, une profondeur creuse, assortie à cette étape de l'art où plus personne n'est dupe, où, en littérature, en musique, en peinture, nous sommes contemporains de tous les styles. L'éclectisme, s'il nuit à l'inspiration, élargit en revanche notre horizon et nous permet de profiter de toutes les traditions. Il libère le théoricien, mais il paralyse le créateur, auquel il découvre des perspectives trop vastes ; or, une œuvre se fait à côté ou en dehors du savoir. Si l'artiste d'aujourd'hui se réfugie dans l'obscur, c'est qu'il ne peut plus innover *avec ce qu'il sait*. La masse de ses connaissances a fait de lui un glossateur, un Aristarque désabusé. Pour sauvegarder son originalité, il ne lui reste guère que l'aventure dans l'inintelligible. Il renoncera donc aux évidences que lui inflige une époque savante et stérile. Poète, il se trouve devant des mots dont aucun, dans son acception légitime, n'est chargé d'avenir ; s'il les veut viables, il devra briser leur sens, courir après l'*impropriété*. Dans les Lettres en général, nous assistons à la capitulation du Verbe, lequel, si étrange que cela puisse paraître, est encore plus usé que nous. Suivons donc la courbe descendante de sa vitalité, accordons-nous à son degré de surmenage et de décrépitude, épousons le cheminement de son agonie. Chose curieuse : jamais il ne fut plus libre ; sa démission est son triomphe : émancipé du réel et du vécu, il se permet enfin le luxe de n'exprimer plus rien sinon l'équivoque de son propre jeu. Cette agonie, ce

triomphe, le genre qui nous occupe devait s'en ressentir.

L'avènement du roman sans matière a porté un coup mortel au roman. Plus d'affabulation, de personnages, d'intrigues, de causalité. L'objet excommunié, l'événement aboli, ne subsiste encore qu'un moi qui se survit, qui se rappelle avoir été, un moi *sans lendemain*, qui se cramponne à l'indéfini, le tourne et le retourne, le convertit en tension et cette tension n'aboutit qu'à elle-même : extase sur les confins des Lettres, murmure inapte à s'évanouir en cri, litanie et soliloque du Vide, appel schizophrénique qui refuse l'écho, métamorphose en une extrémité qui se dérobe et que ne poursuit ni le lyrisme de l'invective ni celui de la prière. S'aventurant jusqu'aux racines du Vague, le romancier devient un archéologue de l'absence qui explore les couches de ce qui n'est pas et ne saurait être, qui creuse l'insaisissable et le déroule devant nos regards complices et déconcertés. Mystique qui s'ignore ? Certes non. Car le mystique, s'il nous décrit les transes de son attente, celle-ci débouche sur un objet dans lequel il parvient à s'ancrer. Sa tension se dirige hors d'elle-même ou se maintient telle quelle à l'intérieur de Dieu où elle trouve un appui et une justification. Réduite à elle-même, sans le soubassement d'une réalité, elle serait douteuse ou n'intriguerait que la psychologie. Admettons cependant que cette réalité qui la soutient et la transfigure soit illusoire : dans ses accès d'acédie, le mystique en convient. Mais telles sont ses ressources, tel est l'automatisme de sa tension que, au lieu de se livrer à l'indéfini et de s'y fondre, il le substantialise, lui donne une épaisseur et un visage. Après avoir abjuré ses chutes et converti ses nuits en chemin et non en hypostase, il pénètre dans une région où il ne connaît plus cette sensation, la plus pénible de toutes, que l'*être* vous est interdit, qu'un pacte avec lui ne vous sera jamais possible. Et cet être, vous n'en connaîtrez que la périphérie, que les frontières : c'est pour cela que vous êtes écrivain. Le *no man's land* qui s'étend entre ces frontières et celles de la littérature, le romancier le parcourt à ses meilleurs moments. Parvenue là, faute de contenu et d'objet à quoi s'appliquer, la psychologie s'annule, puisqu'elle est entrée dans une zone incompatible avec son exercice. Figurez-vous un roman où les personnages ne vivraient plus en fonction les uns des autres, ni d'eux-mêmes, un Adolphe, un Ivan Karamazov ou un Swann sans partenaires : vous comprendrez que les jours du roman sont comptés et que, s'il s'obstine à durer, il devra se satisfaire d'une carrière de cadavre.

Sans doute faut-il aller encore plus loin : souhaiter, par-delà la fin d'un genre, celle de tous les autres, celle de l'art. Privé de toutes ses échappatoires, l'homme aurait le bon goût, en proclamant son dénuement, de suspendre sa course, ne fût-ce que pour la durée de

quelques générations. Avant de se recommencer, il lui faudrait se régénérer par la stupeur : ce à quoi l'engage tout l'art contemporain dans la mesure où celui-ci souscrit à sa propre destruction.

Non point qu'il faille croire à l'avenir de la métaphysique, ni à aucune espèce d'avenir. Loin de moi une telle insanité. Il n'en demeure pas moins que toute fin recèle une promesse et dégage l'horizon. Quand, à la devanture des librairies, nous ne verrons plus aucun roman, un pas aura été fait – peut-être en avant, peut-être en arrière... Du moins toute une civilisation fondée sur la prospection de futilités succombera. Utopie ? divagation ? ou barbarie ? Je ne sais. Mais je ne puis m'empêcher de songer au dernier romancier.

Lorsque, vers la fin du Moyen Âge, l'épopée commença à fléchir pour s'effacer ensuite, les contemporains de ce déclin durent éprouver un soulagement : à coup sûr, ils respiraient plus librement. La mythologie chrétienne et chevaleresque une fois épuisée, l'héroïsme, conçu au niveau cosmique et divin, céda la place à la tragédie : l'homme s'empara, à la Renaissance, de ses propres limites, de son propre destin et devint lui-même au point d'en éclater. Puis, ne pouvant supporter longtemps l'oppression du sublime, il s'abassa au roman, épopée de l'ère bourgeoise, épopée de remplacement.

Devant nous s'ouvre une vacance que rempliront des succédanés philosophiques, des cosmogonies au symbolisme fumeux, des visions douteuses. L'esprit en sera élargi, et il englobera plus de matières qu'il n'a coutume de contenir. Songeons à l'époque hellénistique et à l'effervescence des sectes gnostiques : l'Empire, de sa vaste curiosité, embrassait des systèmes irréconciliables et, à force de naturaliser des dieux orientaux, ratifiait nombre de doctrines et de mythologies. De même qu'un art exténué devient perméable aux formes d'expression qui lui étaient étrangères, de même un culte à bout de ressources se laisse envahir par tous les autres. Tel fut le sens du syncrétisme antique, tel est celui du syncrétisme contemporain. Notre vide, où s'amoncellent arts et religions disparates, appelle des idoles d'ailleurs, les nôtres étant trop caduques pour veiller encore sur nous. Spécialisés en d'autres ciels, nous n'en tirons cependant aucun profit : issu de nos lacunes, de l'absence d'un principe de vie, notre savoir est universalité de surface, dispersion qui présage la venue d'un monde unifié dans le grossier et le terrible. Nous savons comment, dans l'Antiquité, le dogme mit un terme aux fantaisies du gnosticisme ; nous devinons dans quelle certitude s'achèveront nos dérèglements encyclopédiques. Faillite d'une époque où l'histoire de l'art s'est substituée à l'art, celle des religions à la religion.

Ne soyons pas inutilement amers : certaines faillites sont parfois

fécondes. Ainsi celle du roman. Saluons-la donc, allons même la célébrer : notre solitude s'en trouvera renforcée, affermie. Coupés d'un débouché, acculés enfin à nous-mêmes, nous pourrions mieux nous interroger sur nos fonctions et nos limites, sur l'inutilité d'avoir une vie, de devenir un personnage ou d'en créer un. Le roman ? Veto opposé à l'éclatement de nos apparences, point le plus éloigné de nos origines, artifice pour escamoter nos vrais problèmes, écran qui s'interpose entre nos réalités primordiales et nos fictions psychologiques. Nous n'admirerons jamais assez tous ceux qui, lui imposant des techniques qui le nient, une atmosphère qui l'infirmes, des exigences qui le dépassent, concourent à sa ruine, et à celle de notre temps dont il est à la fois la figure, la quintessence et la grimace. Il en traduit toutes les faces, il en accapare toutes les possibilités d'expression. Tant l'adoptent, alors que leur nature ne les y disposait guère. Aujourd'hui, Descartes serait vraisemblablement romancier ; Pascal, sûrement. Un genre devient universel lorsqu'il séduit des esprits que rien n'y portait. Mais l'ironie veut que ce soient précisément eux qui le sapent : ils y introduisent des problèmes hétérogènes à sa nature, le diversifient, le pervertissent et le surchargent jusqu'à en faire craquer l'architecture. Quand on n'a pas à cœur l'avenir du roman, on doit se réjouir de voir des philosophes en écrire. Toutes les fois qu'ils s'insinuent dans la vie des Lettres, c'est pour en exploiter le désarroi ou en précipiter la déconfiture.

Que la littérature soit appelée à périr, c'est possible et même souhaitable. À quoi bon la farce de nos interrogations, de nos problèmes, de nos anxiétés ? Ne serait-il pas préférable, après tout, de nous orienter vers une condition d'automates ? À nos tristesses individuelles, trop lourdes, succéderaient des tristesses en série, uniformes, et faciles à supporter ; plus d'œuvres originales ou profondes, plus d'intimité, donc plus de rêves, ni de secrets. Bonheur, malheur, perdraient tout sens puisqu'ils n'auraient d'où émaner ; chacun de nous sera enfin idéalement parfait et nul : *personne*. Arrivés au crépuscule, aux derniers jours du Sort..., contemplons nos dieux à la dérive : ils nous valaient bien, les pauvres. Peut-être leur survivrons-nous, peut-être reviendront-ils diminués, déguisés, furtifs. Par souci de justice, reconnaissons que, s'ils s'interposèrent entre nous et la vérité, maintenant qu'ils s'en vont, nous ne sommes pas plus près d'elle qu'au temps où ils nous interdisaient de la regarder ou affronter. Aussi misérables qu'eux, nous continuons de travailler dans le fictif et de substituer, comme de raison, une illusion à une autre : nos plus hautes certitudes ne sont que mensonges *agissants*...

Quoi qu'il en soit, la matière de la littérature s'amincit et celle,

plus limitée, du roman s'évanouit sous nos yeux. Est-il vraiment mort, ou seulement moribond ? Mon incompetence m'empêche d'en décider. Après avoir soutenu qu'il était fini, des remords m'assaillent : et s'il vivait ? Dans ce cas, à d'autres, plus experts, d'établir le degré exact de son agonie.

LE COMMERCE DES MYSTIQUES

Rien de plus irritant que ces ouvrages où l'on coordonne les idées touffues d'un esprit qui a visé à tout, sauf au système. À quoi sert de donner un semblant de cohérence à celles de Nietzsche, sous prétexte qu'elles tournent autour d'un motif central ? Nietzsche est une somme d'attitudes, et c'est le rabaisser que de chercher en lui une volonté d'ordre, un souci d'unité. Captif de ses humeurs, il en a enregistré les variations. Sa philosophie, méditation sur ses caprices, les érudits veulent à tort y démêler des constantes qu'elle refuse.

La hantise du système n'est pas moins suspecte lorsqu'elle s'applique à l'étude des mystiques. Passe encore pour un Maître Eckhart qui a pris soin de discipliner sa pensée : n'est-il pas prédicateur ? Un sermon, si inspiré soit-il, participe du *cours*, expose une thèse et s'évertue à en montrer le bien-fondé. Mais que dire d'un Angelus Silesius, dont les distiques se contredisent à plaisir et ne possèdent qu'un thème commun : Dieu – lequel est présenté sous tant de faces qu'il est malaisé d'en identifier la véritable ? *Le Voyageur chérubinique*, suite de propos irréconciliables, d'une grande splendeur de confusion, n'exprime que les états, strictement subjectifs, de son auteur : vouloir y déceler l'unité, le système, c'est en ruiner la capacité de séduction. Angelus Silesius s'y préoccupe moins de Dieu que de son dieu à lui. Une foule d'insanités poétiques en résultent, qui devraient faire reculer l'érudit et épouvanter le théologien. Il n'en est rien. L'un et l'autre s'évertuent à mettre bon ordre dans ces propos, à les simplifier, à en dégager une idée précise. Maniaques de la rigueur, ils veulent savoir ce que leur auteur pensait de l'éternité et de la mort. Ce qu'il en pensait ? *N'importe quoi*. Ce sont des expériences à lui, personnelles et absolues. Quant à son Dieu, jamais *achevé*, toujours imparfait et changeant, il en consigne les moments et en traduit le devenir dans une pensée non moins imparfaite et changeante. Méfions-nous du définitif, détournons-nous de ceux qui prétendent posséder une vue exacte sur quoi que ce soit. Que dans tel distique Angelus Silesius assimile la mort au mal, et dans tel autre au bien, ce serait manquer de probité et d'humour que de s'en étonner. Comme la mort elle-même *devient* en nous, considérons-en les étapes, les métamorphoses ; l'enserrer dans une formule c'est l'arrêter, l'appauvrir, la saboter.

Le mystique ne vit ses extases ni ses dégoûts dans les limites d'une

définition : sa prétention n'est pas de satisfaire aux exigences de sa pensée, mais à celles de ses sensations. Et la sensation, il y tend beaucoup plus que le poète, puisque c'est par elle qu'il confine à Dieu.

Point de frissons identiques, et qu'on puisse refaire à volonté : l'identité d'un vocable recouvre, en fait, quantité d'expériences divergentes. Il y a mille perceptions du néant et un seul mot pour les traduire : l'indigence du discours rend l'univers intelligible... Chez Angelus Silesius, l'intervalle qui sépare un distique de l'autre est atténué, sinon annulé, par l'image familière des mêmes mots qui reviennent, par cette pauvreté du langage qui fait perdre leur individualité et aux soupirs et aux horreurs et aux extases. Dès lors, le mystique dénature son expérience en l'exprimant, à peu près autant que l'érudit dénature le mystique en le commentant.

C'est se méprendre sur la mystique que de croire qu'elle dérive d'un amollissement des instincts, d'une sève compromise. Un Louis de Léon, un saint Jean de la Croix couronnèrent une époque de grandes entreprises et furent nécessairement contemporains de la Conquête.

Loin d'être des déficients, ils luttèrent pour leur foi, attaquèrent Dieu de front, s'approprièrent le ciel. Leur idolâtrie du non-vouloir, de la douceur et de la passivité les garantissait contre une tension à peine soutenable, contre cette hystérie *surabondante* dont procédait leur intolérance, leur prosélytisme, leur pouvoir sur ce monde et sur l'autre. Pour les deviner, que l'on se figure un Hernán Cortès au milieu d'une géographie invisible.

Les mystiques allemands ne furent pas moins des conquérants. Leur penchant à l'hérésie, à l'affirmation personnelle, à la protestation, traduisait, sur le plan spirituel, la volonté de toute une nation de s'individualiser. Telle fut la signification de la Réforme qui donna à l'Allemagne son sens historique. En plein Moyen Âge, Eckhart déborde la tradition et s'engage dans une voie propre : sa vitalité annonce celle de Luther. Il indique également la direction que prendra la pensée allemande. Mais ce qui lui assure une position unique, c'est que, père du paradoxe en matière de religion, il fut le premier à avoir donné une tournure de drame intellectuel aux relations entre l'homme et Dieu. Cette tension convenait particulièrement à une époque où tout un peuple était en fermentation et à la recherche de lui-même.

Il y avait du chevalier dans ces mystiques. Portant une cuirasse secrète, indomptables jusque dans leur passion de se torturer, ils possédaient la fierté du gémissant, une démence contagieuse, incendiaire. Suso ne le cède en rien aux plus extravagants anachorètes, tant il sut varier ses tourments. L'esprit chevaleresque, tourné vers

l'intemporel, y perpétue l'amour de l'aventure. Car c'est une aventure que la mystique, une aventure verticale : elle se risque vers le haut et s'empare d'une autre forme d'espace. Par là, elle se différencie de ces doctrines de la décadence, dont le propre est de ne pas couler de source, de venir *d'ailleurs*, comme celles qui de l'Orient furent transplantées à Rome. Aussi ne répondaient-elles qu'à l'appétit de marasme d'une civilisation incapable de créer une religion nouvelle ou d'adhérer encore aux prestiges de la mythologie. Il en va de même pour les mystiques d'aujourd'hui, avec leur absolu *importé*, à l'usage des faiblards et des déçus.

Soupir insolent de la créature, la piété est inséparable de l'énergie et de la vigueur. Port-Royal, malgré son apparence idyllique, fut l'expression d'une spiritualité débordante. La France y connut son dernier moment d'intériorité. Par la suite, elle ne put retrouver excès et force que dans la laïcité : elle fit la Révolution ; après l'avènement d'un catholicisme édulcoré, c'est tout ce qu'elle pouvait entreprendre. Ayant perdu la tentation de l'hérésie, elle devenait stérile en inspiration religieuse.

Insoumis par vocation, effrénés dans leurs prières, les mystiques jouent, *en tremblant*, avec le ciel. L'Église les a ravalés au rang de quémandeurs de surnaturel pour que, fâcheusement civilisés, ils puissent servir de « modèles ». Nous savons néanmoins qu'ils furent, et dans leurs vies et dans leurs écrits, des phénomènes de la nature et qu'il ne pouvait leur arriver de plus grave malheur que de tomber dans les mains des prêtres. Notre devoir est de les en arracher : à ce prix seulement le christianisme pourra comporter encore un soupçon de durée.

Quand je les appelle « phénomènes de la nature », je ne prétends nullement que leur « santé » fût à toute épreuve. On sait qu'ils étaient malades. Mais la maladie agissait sur eux comme un aiguillon, comme un facteur de démesure. Par elle, ils visaient à un autre genre de vitalité que le nôtre. Pierre d'Alcantara avait réussi à ne pas dormir plus d'une heure par nuit : n'est-ce pas là un signe de force ? Et ils étaient tous forts, puisqu'ils ne détruisaient leur corps que pour en tirer un supplément de puissance. On les croit doux ; point d'êtres plus durs. Ce qu'ils nous proposent ? *Les vertus du déséquilibre*. Avides de toutes sortes de plaies, hypnotisés par l'insolite, ils ont entrepris la conquête de la seule fiction qui vaille la peine ; Dieu leur doit tout : sa gloire, son mystère, son éternité. Ils prêtent existence à l'inconcevable, violentent le Rien pour l'animer : comment la douceur accomplirait-elle pareil exploit ?

Au rebours du néant, abstrait et faux, des philosophes, le leur éclate de plénitude : jouissance hors du monde, exhaussement de la

durée, annihilation lumineuse par-delà les bornes de la pensée. Se déifier, se détruire pour se retrouver, s'abîmer dans sa propre clarté, il y faut plus de ressort et de témérité que n'en demande le reste de nos actes. L'extase, – état limite de la sensation, accomplissement *par la ruine de la conscience* –, en sont susceptibles ceux-là seuls qui, s'aventurant hors d'eux-mêmes, substituent à l'illusion quelconque qui fondait leur vie une autre, suprême, où tout est résolu, où tout est dépassé. Là, l'esprit est suspendu, la réflexion abolie, et, avec elle, la logique du désarroi. Si nous pouvions, à l'instar des mystiques, passer outre aux évidences et à l'impasse qui en découle, devenir erreur éblouie, divine, si nous pouvions, comme eux, remonter au *vrai* néant ! Avec quelle adresse ils démarquent Dieu, le pillent, lui dérobent ses attributs dont ils se munissent pour le... refaire ! Rien qui résiste à l'effervescence de leur folie, à cette expansion de leur âme toujours en passe de fabriquer un autre ciel, une autre terre. Tout ce qu'ils touchent prend couleur d'être. Ayant compris l'inconvénient de voir et de laisser les choses telles quelles, ils se sont efforcés à les dénaturer. Vice d'optique auquel ils donnent tous leurs soins. Nulle trace de réel, ils le savent, ne subsiste après le passage, après les dévastations de la clairvoyance. *Rien n'est*, tel est leur point de départ, telle est l'évidence qu'ils ont réussi à vaincre, à repousser, pour aboutir à l'affirmation : *tout est*. Tant que nous n'aurons pas parcouru le chemin qui les a conduits à une si surprenante conclusion, nous ne serons jamais de plain-pied avec eux.

Déjà au Moyen Âge, certains esprits, las de ressasser les mêmes thèmes, les mêmes expressions, devaient, pour renouveler leur piété et l'émanciper de la terminologie officielle, recourir au paradoxe, à la formule séduisante, tantôt brutale, tantôt nuancée. Ainsi Maître Eckhart. Quelque rigoureux, et si préoccupé de cohérence qu'il fût, il était trop écrivain pour ne pas paraître suspect à la Théologie : son style, plutôt que ses idées, lui valut l'honneur d'être convaincu d'hérésie. Lorsqu'on examine, dans ses traités et sermons, les propositions incriminées, on est surpris du souci qu'elles trahissent du bien-dire ; elles dévoilent le côté génial de sa foi. Comme tout hérétique, il a péché par la forme. Ennemie du langage, l'orthodoxie, religieuse ou politique, postule l'expression prévue. Si presque tous les mystiques eurent des démêlés avec l'Église, c'est qu'ils avaient trop de talent ; elle n'en exige aucun, et ne réclame que l'obéissance, la soumission à son *style*. Au nom d'un verbe sclérosé, elle fit ériger des bûchers. Pour y échapper, l'hérétique n'avait d'autre recours que de changer de formules, d'exprimer ses opinions en d'autres termes, en termes *consacrés*. L'Inquisition n'eût peut-être jamais existé si le catholicisme avait eu plus d'indulgence et de compréhension pour la

vie du langage, pour ses écarts, sa variété et son invention. Quand le paradoxe est banni, on n'évite le martyre que par le silence ou la banalité.

D'autres raisons concourent à faire du mystique un hérétique. S'il répugne à ce qu'une autorité extérieure règle ses rapports avec Dieu, il n'admet pas davantage une haute ingérence : c'est tout juste s'il tolère Jésus. Nullement accommodant, il doit pourtant se prêter à quelques compromis, marmonner les prières recommandées, prescrites, faute de pouvoir en improviser toujours de nouvelles. Pardonnons-lui cette faiblesse. Peut-être n'y cède-t-il que pour démontrer qu'il est capable de s'abaisser au niveau du vulgaire et d'en employer le langage, peut-être aussi pour nous prouver qu'il n'ignore pas la tentation de l'humilité. Mais nous savons qu'il n'y tombe pas souvent, qu'il aime innover en priant, qu'il invente à genoux et que c'est là sa manière de rompre avec le dieu du commun.

Il ranime et réhabilite la foi, la menace et la sape en ennemi intime, providentiel. Sans lui, elle se flétrirait. On devine maintenant la raison pour laquelle le christianisme se meurt et pourquoi l'Église, privée et d'apologues et de détracteurs, n'a plus qui louer ni qui persécuter. À court d'hérétiques, elle renoncerait volontiers à exiger de l'obéissance si, en revanche, elle discernait parmi les siens un exalté qui, daignant l'attaquer, la prendre au sérieux, lui donnât quelque espoir, quelque sujet d'alarme. Abriter tant d'idoles et n'apercevoir à l'horizon aucun iconoclaste ! Les croyants ne rivalisent plus entre eux, ni d'ailleurs les incroyants : personne qui veuille arriver premier dans la course au salut ou à la damnation...

Événement considérable : les deux plus grands poètes modernes, Shakespeare et Hölderlin, sont passés à côté du christianisme. S'ils en avaient subi la séduction, ils en eussent fait une mythologie à eux et l'Église aurait eu le bonheur de compter dans ses rangs deux hérésiarques de plus. Sans daigner s'en prendre à la Croix, encore moins la hisser à leur hauteur, l'un passa outre aux dieux, l'autre ressuscita ceux de la Grèce. Le premier s'éleva au-dessus de la prière, le second invoquait un ciel qu'il savait impuissant, qu'il aimait défunt : l'un est le précurseur de notre indifférence, l'autre de nos regrets.

Le solitaire, à sa façon un combattant, ressent le besoin de peupler sa solitude d'ennemis réels ou imaginaires. S'il croit, il la remplit de démons, sur la réalité desquels il ne se fait souvent aucune illusion. Sans eux, il tomberait dans la fadeur ; sa vie spirituelle en souffrirait. C'est à juste titre que Jakob Boehme a appelé le Diable le « cuisinier de la nature », dont l'art prête goût à tout. Dieu lui-même, en posant

dès le principe la nécessité de l'Ennemi, reconnaissait ne pouvoir se passer de lutter, d'attaquer, et d'être attaqué.

Comme le plus souvent le mystique invente ses adversaires, il s'ensuit que sa pensée affirme l'existence des autres par calcul, par artifice : c'est une stratégie sans conséquence. Sa pensée se réduit, en dernière instance, à une polémique avec soi : il se veut foule, il devient foule, ne fût-ce qu'en se fabriquant toujours d'autres visages, en multipliant ses faces : en quoi il s'apparente à son créateur, dont il perpétue le cabotinage.

Au phénomène mystique la continuité fait défaut : il s'épanouit, atteint son apogée, puis dégénère et finit en caricature. Tel fut le cas de la floraison religieuse en Espagne, dans les Flandres ou en Allemagne. Si, dans les arts, l'épigone réussit à en imposer, rien, en revanche, de plus pitoyable qu'un mystique de second ordre, parasite du sublime, plagiaire d'extases. On peut jouer à la poésie, on peut même donner l'illusion de l'originalité : il suffit d'avoir pénétré les secrets du métier. Ces secrets ne comptent guère aux yeux du mystique dont l'art n'est qu'un *moyen*. Comme il n'aspire pas à plaire aux hommes et qu'il veut être lu *ailleurs*, il s'adresse à un public assez restreint, assez difficile et qui exige de lui beaucoup plus que du talent ou du génie. À quoi s'emploie-t-il ? À chercher ce qui échappe ou survit à l'effritement de ses expériences : le résidu d'intemporalité sous les vibrations du moi. Il use ses sens au contact de l'indestructible, au rebours du poète qui use les siens au contact du provisoire ; l'un s'abîme presque charnellement dans le suprême (la mystique : *physiologie des essences*), l'autre se délecte à la surface de soi-même. Deux jouisseurs à des niveaux différents. Ayant goûté aux apparences, le poète ne peut en oublier la saveur ; c'est un mystique qui, faute de pouvoir s'élever à la volupté du silence, se borne à celle du mot. Un bavard de qualité, un bavard *supérieur*.

Lorsqu'on lit les Révélations de Marguerite Ebner, et que l'on parcourt ses crises, son adorable enfer, on est saisi de jalousie. Pendant des journées, elle n'arrivait pas à desserrer les dents ; quand enfin elle ouvrait la bouche, c'était pour proférer des cris qui exaltaient et faisaient trembler le couvent. Et que dire d'Angèle de Foligno ? Écoutons-la plutôt : « Je contemple, dans l'abîme où je me vois tombée, la surabondance de mes iniquités, je cherche inutilement par où les découvrir et les manifester au monde, je voudrais aller nue par les cités et les places, des viandes et des poissons pendus à mon cou, et crier : voilà la vile créature ! »

Tempéraments sanguins, se complaisant à l'extrémité de la

dégradation et de la pureté, dans le vertige des bas-fonds et des hauteurs, les saints ne s'accommodent guère de nos raisonnements ni de nos lâchetés. Voir en eux des méditatifs, c'est se tromper du tout au tout. Trop débridés, trop farouches pour pouvoir s'arrêter à la méditation (qui suppose un contrôle de soi, et donc une médiocrité du sang), s'ils aspirent à descendre jusqu'aux assises des choses, la démarche qui les y conduit n'est pas précisément « réflexive ». Sans retenue aucune, sans nulle trace de stoïcisme dans leurs gestes et leurs paroles, ils se croient tout permis, promènent leur indiscretion à travers les cœurs qu'ils troublent parce qu'ils ont la paix en horreur et qu'ils ne peuvent supporter une âme *arrivée*. Eux-mêmes, ils se damneraient plutôt que de s'accepter. Écoutons encore Angèle de Foligno : « Quand tous les sages du monde et tous les saints du paradis m'accablent de leurs consolations et de leurs promesses, et Dieu lui-même de ses dons, s'il ne me changeait pas moi-même, s'il ne commençait au fond de moi une nouvelle opération, au lieu de me faire du bien, les sages, les saints et Dieu exaspéreraient au-delà de toute expression mon désespoir, ma fureur, ma tristesse et mon aveuglement. » Ne devrions-nous pas, face à ces déclarations et à ces exigences, liquider nos derniers restes de bon sens et nous lancer en barbares vers les « ténèbres de la lumière » ? Comment nous y résoudre, rivés que nous sommes aux infirmités de la modestie ? Notre sang est trop tiède, nos appétits, trop domptés. Nulle possibilité d'aller au-delà de nous-mêmes. Il n'est pas jusqu'à notre folie qui ne soit trop mesurée. Abattre les cloisons de l'esprit, l'ébranler, en désirer la ruine, – source du nouveau ! Tel quel, il est rétif à l'invisible et ne perçoit que ce qu'il sait déjà. Pour qu'il s'ouvre au vrai savoir, il lui faut se disloquer, franchir ses bornes, passer par les orgies de l'anéantissement. L'ignorance ne serait pas notre lot si nous osions nous hisser au-dessus de nos certitudes, et de cette timidité qui, nous empêchant d'opérer des miracles, nous enlise en nous-mêmes. Que n'avons-nous l'orgueil des saints !

S'ils veillent et prient c'est pour soutirer à Dieu le secret de son pouvoir. Supplications perfides que celles de ces révoltés autour desquels le démon se plaît à rôder. Habiles, ils lui soutirent, à lui aussi, son secret, et le forcent à travailler pour eux. Le principe mauvais qui les habite, ils savent en tirer profit pour s'élever. Ceux d'entre eux qui s'effondrent, y mettent quelque complaisance : ils tombent non en victimes, mais en associés du Diable. Sauvés ou perdus, tous portent une marque de non-humanité, tous répugnent à assigner une limite à leurs entreprises. Renoncent-ils ? Leur renoncement est complet. Mais au lieu d'en être diminués et affaiblis, ils s'en trouvent plus puissants que nous qui conservons les biens abandonnés par eux. Ces géants à l'âme et au corps foudroyés, nous

terrifiant. À les contempler, nous sommes honteux d'être hommes sans plus. Et si à leur tour, ils nous regardent, nous déchiffrons les paroles que notre médiocrité inspire à leur miséricorde : « Pauvres créatures qui n'avez pas le courage de devenir uniques, de devenir des monstres. » Décidément, le Diable travaille pour eux et n'est pas étranger à leur auréole. Quelle humiliation pour nous autres d'avoir pactisé avec lui en pure perte !

Destructeur au service de la vie, démon tourné *vers le bien*, le saint est le grand maître de l'effort contre soi. Pour vaincre ses penchants autant que par peur de lui-même, il s'astreint à la bonté et, s'imaginant avoir des semblables et des devoirs à leur égard, s'impose le surmenage de la pitié. Il souffre et aime à souffrir, mais au terme de ses souffrances il fait des êtres ses jouets, parcourt l'avenir, lit dans les pensées d'autrui, guérit les incurables, enfreint impunément les lois de la nature. C'est pour acquérir cette liberté et cette puissance qu'il a prié et résisté aux tentations. Le plaisir, il en est conscient, détend, émousse : s'il y recourait, il ne pourrait plus accéder ni même prétendre à l'extraordinaire, sa force et ses facultés s'amoiendrieraient : plus d'énergie dans ses désirs ni de ressort à son ambition. Ce qu'il souhaite ce sont des satisfactions d'un autre ordre, et comme une volupté exemplaire : celle d'égaliser Dieu. Son horreur des sens est calculée, intéressée. Il les brime et les rejette, tout en sachant qu'il les retrouvera, transfigurés, ailleurs.

Dès lors qu'il aspire à se substituer à la divinité, il entend y mettre le prix : une si grande fin justifie tous les moyens. Persuadé que l'éternité est l'apanage d'un corps délabré, il recherchera toutes sortes d'infirmités et conspirera contre son bien-être, de la ruine duquel il attendra son salut et son triomphe. S'il se laissait aller à sa nature, il périrait ; mais comme il utilise sa vitalité maltraitée, il se redresse. Trop longtemps contenue, elle explose. Et il devient un infirme redoutable qui se tourne vers le ciel pour en déloger l'usurpateur. Une telle faveur, départie à ceux qui, par la douleur, ont pénétré le secret de la Création, ne se rencontre qu'aux époques où la santé est assimilée à une disgrâce.

Tout état inspiré procède d'une inanition cultivée, voulue. La sainteté – inspiration ininterrompue – est un art de se laisser mourir de faim sans... mourir, un défi jeté aux entrailles, et comme une démonstration de l'incompatibilité entre l'extase et la digestion. Une humanité gavée produit des sceptiques, jamais des saints. L'absolu ? Une question de régime. Nul « feu intérieur », nulle « flamme » sans la suppression quasi totale de la nourriture. Contrarions nos appétits :

nos organes brûleront, notre matière s'incendiera. Quiconque mange à sa faim est spirituellement condamné.

Mus par des impulsions sauvages, les saints avaient réussi à les maîtriser, donc à les conserver secrètement. Ils n'ignoraient pas que la charité puise sa force dans nos drames physiologiques et qu'ils devaient, pour s'attacher aux êtres, déclarer la guerre au corps, le pervertir, le martyriser et le soumettre. Chacun d'eux évoque un agresseur qui, soudain converti à l'amour, s'emploierait ensuite à se haïr. Et ils surent se haïr jusqu'au bout ; mais, une fois cette haine de soi épuisée, ils étaient libres, dégagés de toute entrave : l'ascèse leur avait dévoilé le sens, l'utilité de la destruction, prélude de la pureté et de la délivrance. À leur tour, ils nous dévoileront par quelles affres passer si nous voulons, nous aussi, être libres.

À quelque niveau que se déroule notre vie, elle ne sera vraiment nôtre qu'à proportion de nos efforts pour en briser les formes apparentes. L'ennui, le désespoir, l'aboulie même, nous y aideront, à condition toutefois d'en faire l'expérience complète, de les vivre jusqu'au moment où, risquant d'y succomber, nous nous redressons et les transformons en auxiliaires de notre vitalité. Quoi de plus fécond que le pire pour celui qui sait le souhaiter ? Car ce n'est pas la souffrance qui libère, mais le *désir* de souffrir.

L'hystérie du Moyen Âge, comment en rire ? Dans votre cellule vous soupiriez ou hurliez : les autres vous vénéraient... Vos troubles ne vous conduisaient pas chez le psychiatre. De peur d'en guérir, vous les exaspériez, tandis que vous cachiez votre santé comme une honte, comme un vice. La maladie était le recours de tous, le grand remède. Depuis, tombée dans le discrédit, boycottée, elle continue de régner, mais personne ne l'aime ni ne la cherche. Malades, nous ne savons que faire de nos maux. Plus d'une de nos folies restera à jamais sans emploi.

Il est d'autres hystéries non moins admirables, celles dont émanaient des hymnes au Soleil, à l'Être, à l'Inconnu. Aurore de l'Égypte, de la Grèce, frénésie des mythologies, accents au premier contact avec les éléments ! Tout à l'antipode, nous sommes inaptes à vibrer au spectacle des origines : nos interrogations, au lieu de bondir en rythmes, se traînent dans les bassesses du concept ou se défigurent sous le ricanement de nos systèmes. Où sont notre sensibilité hymnique, l'ébriété de nos débuts, l'aube de nos stupéfactions ? Jetons-nous aux pieds de la Pythie, revenons à nos anciennes transes : philosophie des *moments uniques*, seule philosophie.

Quand nous aurons cessé de rapporter notre vie secrète à Dieu, nous pourrons nous élever à des extases aussi efficaces que celles des mystiques et vaincre l'ici-bas sans recourir à l'au-delà. Que si pourtant l'obsession d'un autre monde devait nous poursuivre, il nous serait loisible d'en construire, d'en projeter un de circonstance, ne fût-ce que pour satisfaire à notre besoin d'invisible. Ce qui compte, ce sont nos sensations, leur intensité et leurs vertus, comme notre capacité de nous précipiter dans une folie non sacrée. Dans l'inconnu, nous pourrons aller aussi loin que les saints, sans nous servir de leurs moyens. Il nous suffira de contraindre la raison à un long mutisme.

Livrés à nous-mêmes, plus rien ne nous empêchera d'accéder à la suspension délicieuse de toutes nos facultés. Qui a entrevu ces états sait que nos mouvements y perdent leur sens habituel : nous montons vers l'abîme, nous descendons vers le ciel. Où sommes-nous ? Question sans objet : nous n'avons plus de *lieu*...

RAGES ET RÉSIGNATIONS

CARRIÈRE DES MOTS

Que l'histoire des idées ne soit qu'un défilé de vocables convertis en autant d'absolus, il suffit pour s'en convaincre de relever les événements philosophiques les plus marquants depuis un siècle.

On connaît le triomphe de la « science » à l'époque du positivisme. Qui se réclamait d'elle pouvait extravaguer en paix : tout lui était permis du moment qu'il invoquait la « rigueur » ou « l'expérience ». La Matière et l'Énergie firent peu après leur apparition : le prestige de leurs majuscules ne dura pas longtemps. L'indiscrete, l'insinuante Évolution gagnait du terrain à leurs dépens. Synonyme savant du « progrès », contrefaçon optimiste du destin, elle prétendait éliminer tout mystère et régenter les intelligences : un culte s'y attacha, comparable à celui qu'on vouait au « peuple ». Bien qu'elle ait eu la chance de survivre à sa vogue, elle n'éveille cependant plus aucun accent lyrique : qui l'exalte se compromet ou fait vieux jeu.

Vers le début du siècle la confiance dans les concepts fut ébranlée. L'Intuition, avec son cortège : durée, élan, vie, devait en profiter, et régner un certain temps. Puis il fallut du nouveau : le tour de l'Existence vint. Mot magique qui excita spécialistes et dilettantes. On avait enfin trouvé la clef. Et l'on n'était plus un individu, on était un Existant.

Qui fera un dictionnaire des vocables par époques, un recensement des vogues philosophiques ? L'entreprise nous montrerait qu'un système date par sa terminologie, qu'il s'use toujours par la forme. Tel penseur qui nous intéresserait encore, nous refusons de le relire parce qu'il nous est impossible de supporter l'appareil verbal que revêtent ses idées. Les emprunts à la philosophie sont néfastes à la littérature. (Que l'on songe à certains fragments de Novalis gâchés par le langage fichtéen). Les doctrines meurent par ce qui en avait assuré le succès : par le style. Pour qu'elles revivent, il nous faut les repenser en notre jargon ou alors les imaginer avant leur élaboration, dans leur réalité originelle et informe.

Parmi les vocables importants, il en est un dont la carrière, particulièrement longue, suscite des réflexions mélancoliques. J'ai nommé l'Âme. Quand on considère son état actuel, sa pitoyable fin, on

reste interdit. Elle avait pourtant *commencé* bien. Que l'on se souvienne de la place que le néo-platonisme lui accordait : principe cosmique, dérivé du monde intelligible. Toutes les doctrines antiques empreintes de mysticisme s'appuyaient sur elle. Moins soucieux d'en définir la nature que d'en déterminer l'usage pour le croyant, le christianisme la réduisit aux dimensions humaines. Combien dut-elle regretter le temps où elle embrassait la nature et jouissait du privilège d'être à la fois immense réalité et principe explicatif ! Dans le monde moderne, elle réussit à regagner petit à petit du terrain et à consolider ses positions. Croyants et incroyants devaient en tenir compte, la ménager et s'en prévaloir ; ne fût-ce que pour la combattre, on la citait encore même au plus fort du matérialisme ; et les philosophes, si réticents à son égard, lui réservaient pourtant un coin dans leurs systèmes. Aujourd'hui, qui se soucie d'elle ? On ne la mentionne que par inadvertance ; sa place est dans les chansons : la mélodie seule parvient à la rendre supportable, à en faire oublier la vétusté. Le discours ne la tolère plus : ayant revêtu trop de significations, et servi à trop d'emplois, elle s'est fripée, détériorée, avilie. Son patron, le psychologue, à force de la tourner et de la retourner, devait l'achever. Aussi n'éveille-t-elle encore dans nos consciences que ce regret associé aux belles réussites à jamais révolues. Et dire que jadis des sages la vénéraient, la mettaient au-dessus des dieux, et lui offraient l'univers pour qu'elle en disposât à sa guise !

HABILETÉ DE SOCRATE

Eût-il donné des précisions sur la nature de son démon, qu'il eût gâché une bonne partie de sa gloire. Sa sage précaution créa une curiosité à son sujet aussi bien parmi les anciens que parmi les modernes ; elle permit, de plus, aux historiens de la philosophie de s'appesantir sur un cas en tout point étranger à leurs préoccupations. Ce cas en évoque un autre : celui de Pascal. *Démon, abîme* : pour la philosophie deux infirmités piquantes ou deux pirouettes... L'abîme en question, reconnaissons-le, déroute moins. Le percevoir et s'en réclamer, rien de plus naturel de la part d'un esprit en lutte ouverte avec la raison ; mais était-ce naturel que l'inventeur du concept, le promoteur du rationalisme, s'autorisât de « voix intérieures » ?

Ce genre d'équivoque ne laisse pas d'être fécond pour le penseur qui vise à la postérité. Nous ne nous soucions guère du rationaliste conséquent : nous le devinons, et, sachant où il veut en venir, l'abandonnons à son système. Calculé et inspiré tout ensemble, Socrate, lui, sut quel tour donner à ses contradictions pour qu'elles nous surprennent et nous déconcertent. Son démon était-il un

phénomène purement psychologique ou correspondait-il, au contraire, à une réalité profonde ? fut-il d'origine divine ou ne répondait-il qu'à une exigence morale ? l'entendait-il pour de bon ou n'était-il qu'une hallucination ? Hegel le prend pour un oracle tout subjectif, sans rien d'extérieur ; Nietzsche, pour un artifice de comédien.

Comment croire que l'on puisse sa vie durant jouer à l'homme-qui-entend-des-voix ? Soutenir un tel rôle, c'eût été, même pour un Socrate, un exploit difficile, sinon impossible. Peu importe au fond qu'il ait été dominé par son démon ou qu'il s'en soit servi seulement pour les besoins de la cause ! S'il l'a forgé de toutes pièces, c'est qu'il y fut sans doute contraint, ne serait-ce que pour se rendre impénétrable aux autres. Solitaire entouré, son premier devoir était d'échapper à son entourage, en se retranchant sur un mystère réel ou feint. Par quel moyen faire le départ entre un démon véritable et un démon truqué ? entre un secret et une apparence de secret ? Comment savoir si Socrate divaguait ou finissait ?

Toujours est-il que si son enseignement nous laisse indifférents, le débat qu'il aura suscité à son propre sujet nous touche encore : ne fut-il pas le premier penseur à s'ériger en *cas* ? et n'est-ce point avec lui que commence l'inextricable problème de la sincérité ?

L'ENVERS D'UN JARDIN

Quand le problème du bonheur supplanté celui de la connaissance, la philosophie délaisse son domaine propre pour s'adonner à une activité suspecte : elle s'intéresse à l'homme... Des questions qu'auparavant elle n'eût pas daigné aborder, la retiennent maintenant, et elle essaye d'y répondre de l'air le plus sérieux du monde. « Comment ne pas souffrir ? » est une de celles qui la requièrent en tout premier lieu. Entrée dans une phase de lassitude, de plus en plus étrangère à l'inquiétude impersonnelle, à l'avidité de connaître, elle déserte la spéculation, et, aux vérités qui déroutent, elle oppose celles qui consolent.

C'est ce genre de vérités qu'attendait d'Épicure une Grèce délabrée et asservie, à l'affût d'une formule de repos et d'un remède à l'anxiété. Il fut pour son temps ce que le psychanalyste est pour le nôtre : à sa façon ne dénonçait-il pas, lui aussi, « le malaise dans la civilisation » ? (À toutes les époques confuses et raffinées, un Freud tente de désencombrer les âmes.) Mieux qu'avec Socrate, c'est avec Épicure que la philosophie glissa vers la thérapeutique. Guérir et surtout se guérir, telle était son ambition : bien qu'il voulût délivrer les hommes de la peur de la mort et de celle des dieux, il les éprouvait lui-même

l'une et l'autre. L'ataraxie dont il se targuait ne constituait pas son expérience ordinaire : sa « sensibilité » était notoire. Quant au mépris pour les sciences, mépris qu'on lui a reproché par la suite, nous savons qu'il est souvent le propre des « cœurs blessés ». Ce théoricien du bonheur était un malade : il vomissait, à ce qu'il paraît, deux fois par jour. Au milieu de quelles misères devait-il se débattre pour avoir tant haï les « troubles de l'âme » ! Le peu de sérénité qu'il réussit à acquérir, sans doute le réservait-il à ses disciples ; reconnaissants et naïfs, ils lui firent une réputation de sagesse. Comme nos illusions sont bien plus faibles que celles de ses contemporains, nous entrevoyons aisément l'envers de son Jardin...

SAINT PAUL

Nous ne lui reprocherons jamais assez d'avoir fait du christianisme une religion inélégante, d'y avoir introduit les traditions les plus détestables de l'Ancien Testament : l'intolérance, la brutalité, le provincialisme. Avec quelle indiscretion ne se mêle-t-il pas de choses qui ne le regardent pas, auxquelles il n'entend goutte ! Ses considérations sur la virginité, l'abstinence et le mariage sont tout bonnement écœurantes. Responsable de nos préjugés en religion et en morale, il a fixé les normes de la stupidité et multiplié ces restrictions qui paralysent encore nos instincts.

Des anciens prophètes, il n'a ni le lyrisme, ni l'accent élégiaque et cosmique, mais l'esprit sectaire, et tout ce qui chez eux était mauvais goût, bavardage, divagation à l'usage des citoyens. Les mœurs l'intéressent au dernier point. Aussitôt qu'il en parle, on le voit vibrer de méchanceté. Hanté par la cité, par celle qu'il veut détruire comme par celle qu'il veut bâtir, il accorde moins d'attention aux rapports entre l'homme et Dieu qu'à ceux des hommes entre eux. Examinez de près les fameuses Épîtres : vous n'y discernerez aucun moment de lassitude et de délicatesse, de recueillement et de distinction ; tout en elles est fureur, halètement, hystérie de bas étage, incompréhension pour la connaissance, pour la solitude de la connaissance. Des intermédiaires partout, des liens de parenté, un esprit de famille : Père, Mère, Fils, anges, saints ; nulle trace d'intellectualité, nul concept défini, personne qui veuille *comprendre*. Péchés, récompenses, comptabilité des vices et des vertus. Une religion sans interrogations : une débauche d'anthropomorphisme. Le Dieu qu'elle nous propose, j'en rougis ; le disqualifier constitue un devoir : au point où il en est, il est perdu de toute façon.

Ni Lao-tseuu ni le Bouddha ne se réclament d'un Être identifiable ;

méprisant les manœuvres de la foi, ils nous invitent à méditer, et, pour que cette méditation ne tourne pas à vide, ils en fixent le terme : le Tao ou le Nirvâna. Ils avaient une autre idée de l'homme.

Comment méditer s'il nous faut tout rapporter à un individu... suprême ? Avec des psaumes, avec des prières, on ne cherche rien, on ne découvre rien. C'est par paresse qu'on personnifie la divinité et qu'on l'implore. Les Grecs s'éveillèrent à la philosophie au moment où les dieux leur parurent insuffisants ; le concept commence où l'Olympe finit. Penser c'est cesser de vénérer, c'est s'insurger contre le mystère et en proclamer la faillite.

En adoptant une doctrine qui lui était étrangère, le converti se figure avoir fait un pas vers soi-même, alors qu'il escamote seulement ses difficultés. Pour échapper à l'insécurité – son sentiment dominant – il s'adonne à la première cause que le hasard lui offre. Une fois en possession de la « vérité », il se vengera sur les autres de ses anciennes incertitudes, de ses anciennes peurs. Tel fut le cas du converti type, de saint Paul. Ses airs grandiloquents dissimulaient mal une anxiété dont il s'efforça de triompher sans y réussir.

Comme tous les néophytes, il croyait que par sa nouvelle foi il allait changer de nature et vaincre ses flottements dont il se gardait bien d'entretenir ses correspondants et ses auditeurs. Son jeu ne nous trompe plus. Nombre d'esprits s'y laissèrent prendre. C'était, il est vrai, à une époque où l'on cherchait la « vérité », où l'on ne s'intéressait pas aux *cas*. Si, à Athènes, notre apôtre fut mal accueilli, s'il y trouva un milieu réfractaire à ses élucubrations, c'est qu'on y *discutait* encore, et que le scepticisme, loin d'abdiquer, défendait toujours ses positions. Les balivernes chrétiennes n'y pouvaient faire carrière ; elles devaient en revanche séduire Corinthe, ville de bas-fonds, rebelle à la dialectique.

La plèbe veut être assommée par des invectives, des menaces et des révélations, par des propos fracassants : elle aime les gueulars. Saint Paul en fut un, le plus inspiré, le plus doué, le plus malin de l'Antiquité. Le bruit qu'il y fit, nous en percevons encore les échos. Il savait se hisser sur les tréteaux, et clamer ses rages. N'a-t-il pas introduit dans le monde gréco-romain un ton de foire ? Les sages de son temps recommandaient le silence, la résignation, l'abandon, choses impraticables ; plus adroit, il vint, lui, avec des recettes alléchantes : celles qui sauvent la racaille et démoralisent les délicats. Sa revanche sur Athènes fut complète. Y eût-il triomphé, ses haines se fussent peut-être adoucies. Jamais échec n'eut conséquences plus graves. Et si nous sommes des païens mutilés, foudroyés, crucifiés, des païens passés par une vulgarité profonde, inoubliable, une vulgarité de

deux mille ans, c'est à cet échec que nous le devons.

Un Juif non juif, un Juif perversi, un traître. De là l'impression d'insincérité qui se dégage de ses appels, de ses exhortations, de ses violences. Il est suspect : il fait trop *convaincu*. On ne sait par où le prendre, comment le définir ; placé à un carrefour de l'histoire, il dut subir de multiples influences. Après avoir hésité entre plusieurs voies, il finit par en choisir une, la *bonne*. Ceux de son espèce jouent à coup sûr : hantés par la postérité, par l'écho que susciteront leurs gestes, s'ils se sacrifient à une cause, c'est en victimes *efficaces*.

Quand je ne sais plus à qui en vouloir, j'ouvre les Épîtres, et vite je me rassure. Je tiens mon homme. Il me met en transe, me fait trembler. Pour le haïr *de près*, en contemporain, je fais table rase de vingt siècles, et le suis dans ses tournées, ses succès me découragent, les supplices qu'on lui inflige me remplissent d'aise. La frénésie qu'il me communique, je la retourne contre lui : ce n'est, hélas ! pas ainsi que procédait l'Empire.

Une civilisation pourrie pactise avec son mal, aime le virus qui la ronge, ne se respecte plus, laisse un saint Paul circuler... Par là même, elle s'avoue vaincue, vermoulue, finie. L'odeur de charogne attire et excite les apôtres, fossoyeurs cupides et loquaces.

Un monde de magnificence et de lumière céda devant l'agressivité de ces « ennemis des Muses », de ces forcenés qui, aujourd'hui encore, nous inspirent une panique mêlée d'aversion. Le paganisme les traita avec ironie, arme inoffensive, trop noble pour réduire une horde rétive aux nuances. Le délicat qui raisonne ne peut se mesurer avec le béotien qui prie. Figé dans les altitudes du mépris et du sourire, il succombera au premier assaut, car le dynamisme, privilège de la lie, vient toujours d'en bas.

Les horreurs antiques étaient mille fois préférables aux horreurs chrétiennes. Ces cerveaux enfiévrés, ces âmes aux remords saugrenus, ces démolisseurs dressés contre le rêve d'aménité d'une société tardive, allaient maltraiter les consciences pour en faire des « cœurs ». Le plus compétent d'entre eux s'y employa avec une perversité qui, tout d'abord, rebuta les esprits, mais qui, par la suite, devait les marquer, les ébranler et les associer à une innommable entreprise.

Le crépuscule gréco-romain était pourtant digne d'un autre ennemi, d'une autre promesse, d'une autre religion. Comment admettre l'ombre d'un progrès lorsqu'on songe que les fables chrétiennes purent sans peine étouffer le stoïcisme ! Si celui-ci avait réussi à se propager, à s'emparer du monde, l'homme eût *abouti*, ou presque. La résignation, devenue obligatoire, nous aurait appris à

supporter nos malheurs avec dignité, à faire taire nos voix, à envisager froidement notre rien. La poésie serait-elle disparue de nos mœurs ? Au diable la poésie ! En échange, nous aurions acquis la faculté d'endurer nos épreuves sans murmure. N'accuser personne, ne condescendre ni à la tristesse, ni à la joie, ni au regret, réduire nos rapports avec l'univers à un jeu harmonieux de défaites, vivre en condamnés sereins, ne pas implorer la divinité, mais lui donner plutôt un avertissement... Cela ne se pouvait. Débordé de toutes parts, le stoïcisme, fidèle à ses principes, eut l'élégance de mourir sans se débattre. Une religion s'instaure sur la ruine d'une sagesse : les manèges qu'emploie celle-là ne conviennent guère à celle-ci. Toujours les hommes aimeront mieux désespérer à genoux que debout. Le salut, c'est leur lâcheté et leur fatigue qui y aspirent, leur incapacité de se hisser à l'inconsolation et d'y puiser des raisons d'orgueil. Se déshonore quiconque meurt escorté des espoirs qui l'ont fait vivre. Aux foules et aux harangueurs de ramper vers « l'idéal » et de s'y enliser ! Plutôt qu'une donnée, la solitude est une mission : s'y élever et l'assumer c'est renoncer à l'appoint de cette bassesse qui garantit la réussite de toute entreprise quelle qu'elle soit, religieuse ou autre. Récapitulez l'histoire des idées, des gestes, des attitudes : vous verrez que *l'avenir* fut toujours complice de la tourbe. On ne prêche pas au nom de Marc Aurèle : comme il ne s'adressait qu'à soi, il n'eut ni disciples ni sectateurs ; cependant on ne cesse de bâtir des temples où l'on cite à satiété certaines Épîtres. Tant qu'il en sera ainsi, je poursuivrai de ma hargne celui qui sut si astucieusement nous intéresser à ses tourments.

LUTHER

Ce n'est pas tout que d'avoir la foi ; il importe encore de la subir comme une malédiction, de voir en Dieu un ennemi, un bourreau, un monstre, de l'aimer néanmoins en y projetant toute l'inhumanité dont on dispose, dont on rêve... L'Église en a fait un être falot, dégénéré, aimable ; Luther proteste : Dieu, soutient-il, n'est ni le « nigaud », ni « l'esprit débonnaire », ni le « cocu » qu'on propose à notre vénération, mais un « feu dévorant », un enragé « plus terrible que le diable » et qui se plaît à nous torturer. Non pas qu'il ait un respect timide pour Lui. À l'occasion, il le rabroue et le traite d'égal à égal : « Si Dieu ne me protège et ne sauve mon honneur, la honte en sera pour lui. » Il sait s'agenouiller, s'abaisser, comme il sait être insolent, implorer sur un ton de provocation, passer du soupir à l'apostrophe, prier *en polémiste*. À ses yeux, pour adorer ou pour maudire n'importe quel terme est bon, même le plus vulgaire. En rappelant Dieu à l'ordre, il a

donné un sens nouveau à l'humilité dont il a fait un échange entre les misères du créateur et celles de la créature. Plus de piété, ni d'inquiétudes émasculées ! Un minimum d'agressivité relève la foi : Dieu ne prête pas attention aux appels tendres ; il veut être interpellé, bousculé, il aime entre lui et les siens ces malentendus que l'Église s'évertue à aplanir. Surveillant le *style* de ses fidèles, elle les coupe du Ciel qui ne réagit, lui, qu'aux imprécations, aux jurons, aux accents des entrailles, aux expressions qui défient la censure de la théologie ou du bon goût, qui défient celle même de la... raison.

Ce qu'elle vaut, cette raison, ne le demandez pas aux philosophes, dont c'est le métier de la ménager, de la défendre. Pour en percer le secret, adressez-vous à ceux qui la connurent à leurs dépens et dans leur chair. Ce n'est pas par un simple hasard que Luther l'appela putain. Elle l'est et dans sa nature et dans ses façons. Ne vit-elle pas de simulation, de versatilité et d'impudeur ? Comme elle ne s'attache à rien, comme elle *n'est* rien, elle se donne à tous, et tous peuvent s'en réclamer : les justes et les injustes, les martyrs et les tyrans. Point de cause qu'elle ne serve : elle met tout sur le même plan, sans réticence, sans faiblesse, sans prédilection aucune ; le premier venu obtient ses faveurs. Les naïfs seuls la proclament notre plus grand bien. Luther l'a démasquée. Il est vrai qu'à tout le monde n'est pas donné d'être visité par le Diable.

Ces esprits qui se jettent dans la tentation, qui vivent sur un pied d'intimité avec le Malin et ne le fuient que pour mieux le retrouver... « Je le portais, dit Luther, pendu à mon cou », « il a couché auprès de moi, dans mon lit, plus souvent que ma femme ». Il finit même par se demander « si le diable ne serait pas Dieu ».

Loin d'être un havre, sa foi était un naufrage voulu, recherché, un danger qui le flattait et le relevait à ses propres yeux. Pure, une religion serait stérile : ce qu'il y a de profond et de virulent en elle n'est pas le divin, mais le démoniaque. Et c'est la rendre anémique et douceâtre, la dégrader, que de vouloir lui épargner la société du Diable. Pour croire à la réalité du salut il faut au préalable croire à celle de la chute : tout acte religieux débute par la perception de l'enfer, – matière première de la foi ; – le ciel, lui, ne vient qu'après, en guise de correctif et de consolation : un luxe, une superfétation, un accident exigé par notre goût d'équilibre et de symétrie. Le Diable seul est *nécessaire*. La religion qui s'en dispense s'affaiblit, s'effrite, devient piété diffuse, raisonneuse. Celui qui cherche coûte que coûte le salut ne fera jamais une grande carrière religieuse.

C'est le mérite de la Réforme d'avoir troublé le sommeil des consciences, refusé les narcotiques de Rome et opposé à l'image d'un

Dieu bon et d'un Satan quelconque celle d'une divinité équivoque et d'un démon tout-puissant. L'idée de Prédestination, Luther le savait, est une idée immorale. Raison de plus, pour lui, de la soutenir et de la promouvoir. Sa mission était de heurter et de scandaliser les esprits, d'aggraver leurs affres, de les acculer à d'impossibles espoirs ; en un mot, de *diminuer le nombre des élus*. Il eut l'honnêteté de reconnaître que sur certains points il céda aux suggestions de l'Ennemi. Ainsi s'explique son audace de condamner la majorité des croyants. Voulait-il dérouter ? Sans nul doute. Le cynisme des prophètes nous réconcilie avec leurs doctrines, et même avec leurs victimes...

Malgré son inhabileté à espérer, il fait pourtant figure de libérateur : plus d'un mouvement d'émancipation procède en ligne droite de lui. C'est qu'il n'a proclamé la souveraineté absolue de Dieu que pour mieux ravaler toute autre forme d'autorité. « Être prince, dit-il, et n'être pas un brigand, c'est une chose presque impossible. » Les maximes de la sédition sont belles ; plus belles encore sont celles de l'hérésie. Si l'Europe se définit par une succession de schismes, si ses gloires se ramènent à un défilé d'hétérodoxies, c'est à lui qu'elle le doit. Ancêtre de maints novateurs, il eut pourtant sur eux l'avantage de ne pas donner dans l'optimisme, vice qui déshonore les révolutions. Plus près que nous des sources du Péch^é, il ne pouvait ignorer que libérer l'homme n'était pas forcément le sauver.

Ballotté entre le Moyen Âge et la Renaissance, tiraillé entre des convictions et des impulsions contradictoires, ce Rabelais de l'angoisse était plus propre que quiconque à ravigoter un christianisme en train de se débiliter, de se décolorer. Lui seul savait comment s'y prendre pour l'assombrir. Sa piété était *noire*. Même celle de Pascal, même celle de Kierkegaard, pâlissent à côté de la sienne : l'un est trop écrivain, l'autre trop philosophe. Mais lui, fort de sa neurasthénie paysanne, il possède l'instinct qu'il faut pour se colleter et avec les forces du Bien et avec celles du Mal. Familière, savoureuse, sa grossièreté ne rebute jamais. Rien en lui de faux, rien de l'apôtre classique : ni haine savante, ni véhémence étudiée. Dans le sans-gêne de ses terreurs perce une note d'humour : ce qui manquait singulièrement aux promoteurs de la Croix. Luther ? Un saint Paul humanisé.

ORIGINES

Après avoir assumé l'insomnie de la sève et du sang, la panique qui traverse l'animé, ne devrions-nous pas revenir à l'assoupissement et au

savoir nul de la plus ancienne de nos solitudes ? Et tandis que nous requiert un monde antérieur aux veilles, nous envions l'indifférence, l'apoplexie parfaite du minéral, indemne des tribulations qui guettent les vivants, tous condamnés à l'âme. Sûre d'elle, la pierre ne revendique rien, alors que l'arbre, imploration muette, et l'animal, appel déchirant, se tourmentent en deçà de la parole. Des ères de silence et de cri attendent en vain que nous les délivrions, que nous leur servions d'interprètes ; déserteurs du verbe, nous n'aspirons plus qu'au règne de l'indifférencié, à l'obscurité et à l'ivresse d'avant le déferlement de la lumière, à l'extase ininterrompue au sein de cette opacité originelle dont de loin en loin il nous aura été donné de retrouver les traces au plus intime de nous-mêmes ou à la périphérie de Dieu.

PAR-DELÀ LA SELF-PITY

Ne prenez pas pour un vaincu celui qui s'attendrit sur soi : il possède encore assez d'énergie pour se défendre des dangers qui le menacent. Qu'il se plaigne donc ! C'est sa façon de travestir sa vitalité. Il s'affirme comme il peut : ses larmes recouvrent souvent un dessein agressif.

Ne prenez pas davantage son lyrisme ou son cynisme pour des signes de faiblesse ; lyrisme et cynisme émanent d'une force latente, d'une capacité d'expansion ou de refus. Selon les circonstances, il use de l'un et de l'autre : il est bien armé. Au demeurant, il n'ignore guère les consolations d'une existence sans horizon, apaisée, imbuë de ses impasses, toute fière de culminer dans une défaite. Laissez-le donc à son bonheur. En revanche, penchez-vous sur celui qui ne peut plus s'apitoyer sur soi, qui rejette ses misères, les relègue hors de sa nature et hors de sa voix. Ayant renoncé aux ressources de la lamentation et du ricanement, il cesse de communiquer avec sa vie qu'il érige en objet. Ses douleurs mêmes surviennent à l'écart de son moi, et s'il les enregistre, c'est pour les déclasser, pour en faire des choses et les abandonner à la matière. Personne, ni lui-même, ne sait à quoi il réagit encore. Déroutés, les sages s'en détournent ; mais peut-être éveillerait-il la pitié ou la jalousie des fous, si ceux-ci pouvaient s'apercevoir que lui, sans perdre la raison, est allé plus loin qu'eux.

LA DOUCEUR DU GOUFFRE

Cette intolérance à toute solution, à toute tentative de clore le processus de la connaissance, cette aversion pour le définitif, quand le

croyant les épreuves, il ne pense qu'à se punir d'avoir cédé aux attraites du salut. C'est ainsi qu'il invente le péché, ou se tourne vers ses propres « ténèbres » qui, elles, trop efficaces pour être seulement inventées, s'emparent de sa foi, l'ébranlent et en font un échec dans la Lumière.

Je ne puis m'empêcher de lire des penseurs religieux, de me vautrer dans leurs effarements, de m'en repaître. J'assiste tout ravi à ceux de Pascal, et m'émerveille de voir à quel point il est nôtre. Le romantisme n'a fait que diluer ses thèmes : Senancour est un Pascal diffus, Chateaubriand un Pascal ronflant. Parmi les motifs de la psychologie récente, il en est peu qu'il n'ait effleurés ou pressentis. Mais il a fait mieux : en bourrant la religion de doutes et en l'assimilant à une stupeur délibérée, il l'a réhabilitée aux yeux de l'incroyant. Ambitieux, tiraillé, indiscret à sa manière, cet échetier du ciel et de l'enfer devait sans doute jalouser les saints, connaître le dépit de ne pas les égaler, et de n'avoir à leur opposer qu'une foi déchirée : déchirement heureux, sans quoi il eût laissé quelques fades *Fioretti* ou quelque soporifique *Introduction à la vie dévote*.

L'ennui, qui le préoccupait un peu plus que la grâce, il y pense sans cesse, en fait notre substance, le « venin » de notre esprit, le principe qui réside « au fond du cœur ». Dira-t-on qu'il feint seulement de l'éprouver ? Rien ne serait plus faux ; nous pouvons jouer à la charité ou à la piété, prier par persuasion (ce qu'il faisait), joindre les mains et prendre une attitude de circonstance (c'est ce qu'il recommande) ; mais l'ennui, aucune pratique, aucune tradition, aucun procédé ne nous y dispose ; nulle doctrine ne le préconise, nulle croyance ne l'absout. C'est un sentiment condamné. Pascal répondait à ses sollicitations parce qu'il le trouvait en soi, et en aimait peut-être le « venin ». Il en est hanté, comme il l'est de la « gloire » dont il nous parle avec tant d'acuité qu'il est difficile de penser qu'elle n'ait été pour lui qu'un prétexte à dénoncer notre vanité. Il décrit le besoin que nous en avons et l'analyse dans tous ses détails ; minutie suspecte et révélatrice : sous la hantise de la gloire souvent se cachent les opérations de l'ennui...

Impur comme tout moraliste, soucieux de nous river à nos supplices, et comme à nos plaies, il nous aura appris à nous haïr, à savourer les affres de l'horreur de soi ; si nos consciences suppurent, si nous sommes des pestiférés en extase, des fervents de notre pourriture, la responsabilité lui en revient.

Désincarné et sensuel tout ensemble, quand il se penche sur notre insignifiance, nous le sentons frémir d'aise ; notre néant est son ivresse ; vibrant à tout ce qui nous annule, s'exaltant au contraste de l'infini et de l'infime, il participe en connaisseur au spectacle de notre

corruption : n'a-t-il pas ouvert la voie à l'art d'extraire de nos maux la substance de nos jouissances ?

Douceur de la haine de soi : douceur du gouffre ! Ne plaignons plus celui qui en discernait un à ses côtés : il y puisait sans doute des délices, tandis que, pour sauver la face, il simulait la terreur. Même les plus grands esprits mentent lorsqu'il s'agit de leurs voluptés : c'en est une que d'épier l'abîme. Le reconnaître sans en rougir, il y a fallu l'impudeur des temps récents, et cette curiosité que nous éprouvons tous pour nos propres secrets. Aussi bien les sondages dans le « fond du cœur » devaient-ils nous conduire à la découverte de l'inconscient, dernière version des « ténèbres » pascaliennes.

PREMIER PAS VERS LA DÉLIVRANCE

Faire une expérience essentielle, s'émanciper des apparences, point ne faut, pour y parvenir, se poser de grands problèmes ; n'importe qui peut disserter sur Dieu ou attraper un vernis métaphysique. Les lectures, la conversation, l'oisiveté y pourvoient. Rien de plus courant que le faux inquiet, car tout s'apprend, même l'inquiétude.

Cependant l'inquiet vrai, l'inquiet de nature, n'en existe pas moins. Vous le reconnaîtrez à la manière dont il réagit à l'égard des mots. En discerne-t-il la carence ? leur fiasco le fait-il tout d'abord souffrir, puis jubiler ? Vous vous trouvez, à n'en pas douter, en présence d'un esprit affranchi ou sur le point de l'être. Puisque ce sont les mots qui nous relient aux choses, on ne saurait se détacher de celles-ci sans rompre au préalable avec ceux-là. Celui qui fait fond sur eux, fût-il au fait de toutes les sagesses, reste dans la servitude et l'ignorance. S'approche, en revanche, de la délivrance quiconque se rebelle contre eux ou s'en détourne avec horreur. Cette horreur ne s'apprend ni ne se transmet : elle se prépare au plus profond de nous-mêmes. Un pauvre détraqué qui, par le jeu de ses troubles, en arrive à l'éprouver est plus proche du véritable savoir, plus « libéré » qu'un philosophe inapte à la ressentir. C'est que la philosophie, loin d'éliminer l'inessentiel, l'assume et s'y complaît : tous les efforts qu'elle déploie ne tendent-ils pas à nous empêcher de percevoir la double nullité du mot et du monde ?

LE LANGAGE DE L'IRONIE

Si près que nous soyons du paradis, l'ironie vient nous en éloigner. « Inepties, nous dit-elle, que vos idées d'un bonheur immémorial ou

futur. Guérissez-vous de vos nostalgies, de l'obsession puérile du commencement et de la fin des temps. L'éternité, durée morte, les débiles seuls s'en préoccupent. Laissez l'instant faire, laissez-le résorber vos rêves. » Tournons-nous nos regards vers le savoir ? elle nous en signale l'inanité et le ridicule : « À quoi bon dégrader les choses en problèmes ? Vos connaissances s'annulant l'une l'autre, la dernière en date ne l'emporte guère sur la première. Confinés dans du *déjà su*, vous n'avez d'autre matière que celle des mots : la pensée n'adhère pas à l'être. »

Et quand, émerveillés, nous songeons à tel moine hindou qui, neuf ans durant, se figea en méditation la face contre le mur, elle intervient derechef pour nous apprendre qu'il découvrit au bout de tant de peines le néant, par quoi il avait commencé ! « Vous voyez, insinue-t-elle, combien les aventures de l'esprit sont comiques. Détournez-vous-en au profit des apparences. Mais n'allez pas chercher derrière elles quelque fond, quelque secret : rien n'a de fond ni de secret. Gardez-vous de fouiller l'illusion, d'attenter à l'unique réalité qui soit. »

À tenir ce langage, elle nous y accoutume, non sans compromettre et nos expériences métaphysiques et les modèles qui nous invitaient à les tenter. Qu'elle s'aggrave d'humour, et elle nous exclut à jamais de cet avenir *hors du temps* qu'est l'absolu.

LA CRUAUTÉ – UN LUXE

En dose normale, la peur, indispensable à l'action et à la pensée, stimule nos sens et notre esprit ; sans elle, point d'acte de courage, ni même de lâcheté..., sans elle, point d'acte tout court. Mais lorsque, démesurée, elle nous investit et nous déborde, la voilà qui se métamorphose en principe nocif, en cruauté. Qui tremble rêve de faire trembler les autres, qui vit dans l'épouvante finit dans la férocité. Ainsi des empereurs romains. Comme ils pressentaient, comme ils sentaient qu'ils allaient être assassinés, ils s'en consolaient par le massacre... La découverte d'un premier complot éveillait et déchaînait en eux le monstre. Et c'est dans la cruauté qu'ils se retranchaient pour oublier la peur.

Mais nous, simples mortels, qui ne pouvons nous permettre le luxe d'être cruels à l'égard d'autrui, c'est sur nous, sur notre chair et sur notre esprit, que nous devons exercer et soulager nos terreurs. Le tyran en nous tremble ; il lui faut agir, se décharger de sa rage, se venger ; et c'est sur nous qu'il se venge. Ainsi le veut la modestie de notre état. Au milieu de nos effrois, plus d'un d'entre nous évoque un Néron qui, à défaut d'un empire, n'aurait eu que sa propre conscience

à brimer et à torturer.

ANALYSE DU SOURIRE

Pour savoir si quelqu'un est guetté ou non par la folie, vous n'avez qu'à observer son *sourire*. En retirez-vous une impression voisine du malaise ? Sans crainte alors improvisez-vous psychiatre.

Est suspect le sourire qui n'adhère pas à un être et qui paraît venir d'ailleurs, d'un *autre* ; il vient en effet d'un autre, du dément qui attend, se prépare et s'organise avant de se déclarer.

Lumière fugitive émanée de nous-même, notre sourire à nous dure ce qu'il doit durer, sans se prolonger au-delà de l'occasion ou du prétexte qui l'a suscité. Comme il ne traîne guère sur notre visage, on l'aperçoit à peine : il colle à une situation donnée, il s'épuise dans l'instant. L'autre, le suspect, survit à l'événement qui le fit naître, s'attarde, se perpétue, ne sait comment s'évanouir. Tout d'abord il sollicite notre attention, nous intrigue, puis nous gêne, nous trouble et nous obsède. Nous avons beau essayer d'en faire abstraction ou de le repousser, il nous regarde, et nous le regardons. Nul moyen de l'éluder, de nous défendre contre sa force d'insinuation. L'impression de malaise qu'il nous inspirait s'étoffe, s'approfondit, et se mue en peur. Mais lui, faute de pouvoir s'achever, il s'épanouit comme détaché et indépendant de notre interlocuteur : sourire en soi, sourire terrifiant, masque qui pourrait recouvrir n'importe quel visage : le nôtre par exemple.

GOGOL

Certains témoignages, rares il est vrai, nous le présentent comme un saint ; d'autres, plus fréquents, comme un fantôme. « Il me faisait si peu l'effet d'un être vivant, écrivait Aksakoff au lendemain de la mort de Gogol, que moi qui ai peur des cadavres et ne peux supporter leur vue, je ne ressentis rien de tel devant son corps. »

Torturé par un froid qui ne le quitte jamais, il ne cesse de répéter : « Je grelotte, je grelotte. » Il court de pays en pays, consulte des médecins, passe de clinique en clinique : du froid intérieur on ne guérit sous aucun climat. On ne lui connaît aucune liaison. Ses biographes parlent ouvertement de son impuissance. Point de tare qui isole davantage. L'impuissant dispose d'une force intérieure qui le singularise, le rend inaccessible et paradoxalement dangereux : il fait peur. Animal sorti de l'animalité, homme sans race, vie que l'instinct

déserte, il se rehausse par tout ce qu'il a perdu : c'est la victime préférée de l'esprit. Imagine-t-on un rat impuissant ? Les rongeurs accomplissent à merveille l'acte en question. On n'en dira pas autant des humains : plus ils sont exceptionnels, plus s'accuse chez eux cette défaillance majeure qui les arrache à la chaîne des êtres. Toutes les activités leur sont permises, sauf celle qui nous apparente à l'ensemble de la zoologie. La sexualité nous égalise ; mieux : elle nous enlève notre mystère... Beaucoup plus que le reste de nos besoins et de nos entreprises, c'est elle qui nous met de plain-pied avec nos semblables : plus nous la pratiquons, plus nous devenons comme tout le monde : c'est au cours d'une opération réputée bestiale que nous prouvons notre qualité de citoyen : rien de plus *public* que l'acte sexuel.

L'abstinence volontaire ou forcée, plaçant l'individu à la fois au-dessus et au-dessous de l'Espèce, en fait un mélange de saint et d'imbécile qui nous intrigue et nous atterre. De là vient la haine équivoque que nous éprouvons à l'égard du moine, comme d'ailleurs à l'égard de tout homme qui a renoncé à la femme, qui a renoncé à être *comme nous*. Sa solitude, nous ne la lui pardonnerons jamais : elle nous humilie autant qu'elle nous dégoûte ; elle nous provoque. Étrange supériorité des tares ! Gogol avoua un jour que l'amour, s'il y avait cédé, l'eût « instantanément réduit en poussière ». Un tel aveu qui nous bouleverse et nous fascine, nous fait penser au « secret » de Kierkegaard, à son « écharde dans la chair ». Cependant le philosophe danois était une nature érotique : la rupture de ses fiançailles, son échec amoureux, le tourmenta toute sa vie et marqua jusqu'à ses écrits théologiques. Faudrait-il alors comparer Gogol à Swift, à cet autre « foudroyé » ? Ce serait oublier que celui-ci eut, sinon la chance d'aimer, du moins celle de faire des victimes. Pour situer Gogol, force nous est d'imaginer un Swift sans Stella ni Vanessa.

Les êtres qui vivent sous nos yeux dans *Le Révizor* ou dans *Les Âmes mortes*, observe un biographe, ne sont « rien ». Et étant « rien », ils sont « tout ».

Ils manquent en effet de « substance » ; d'où leur universalité. Que sont Tchitchikov, Pliouchkine, Sobakévitch, Nozdrev, Malinov, le héros du *Manteau*, ou celui du *Nez*, sinon nous-mêmes rabaissés à notre essence ? « Âmes nulles », dit Gogol ; cependant elles atteignent à une certaine grandeur : celle du plat. On dirait un Shakespeare du *mesquin*, un Shakespeare attaché à observer nos marottes, nos minuscules obsessions, la trame de nos jours. Personne autant que Gogol n'est allé plus avant dans la perception du quotidien. À force de réalité, ses personnages deviennent inexistants et se convertissent en des symboles où nous nous reconnaissons entièrement. Ils ne

déchoient pas ; ils sont déchus depuis toujours. On ne peut s'empêcher de penser aux *Possédés*, mais alors que les héros de Dostoïevski s'élancent vers leur limite, ceux de Gogol reculent vers la leur ; les uns paraissent répondre à un appel qui les dépasse, les autres n'écoutent que leur incommensurable trivialité.

Dans la dernière période de sa vie, Gogol fut pris de remords : ses personnages, pensait-il, n'étaient que vice, vulgarité, ordure. Il fallait songer à leur donner des vertus, à les arracher à leur déchéance. Ainsi écrivit-il la seconde partie des *Âmes mortes* ; fort heureusement, il la jeta au feu. Ses héros ne pouvaient être « sauvés ». On attribua son geste à la folie, alors qu'il émanait d'un scrupule de sa conscience d'artiste : l'écrivain l'emporta sur le prophète. Nous aimons en lui la férocité, le mépris des hommes, la vision d'un monde condamné : comment eussions-nous supporté une caricature édifiante ? Perte irréparable, disent certains ; perte salutaire plutôt.

Le Gogol de la fin est habité encore par une force obscure dont il ne sait comment se servir ; il s'affaisse dans une léthargie que traversent de loin en loin des sursauts ; sursauts d'un spectre. L'humour qui lui permettait de garder à distance ses « accès d'angoisse » disparaît. Une aventure pitoyable commence. Ses amis l'abandonnent. Il eut la folie de publier les *Extraits de ma correspondance*, qui furent, il le reconnaît lui-même, un « soufflet pour le public, un soufflet pour mes amis, un soufflet pour moi ». Slavophiles et occidentalistes le renièrent. Son livre était une apologie du pouvoir, du servage, une divagation réactionnaire. Pour son malheur, il s'accrocha à un certain père Matvéï, imperméable à l'art, borné, agressif, qui eut sur lui un ascendant de confesseur, de tortionnaire. Les lettres qu'il en recevait, il les portait sur soi, les lisait et relisait ; cure de stupidité, d'idiotie, auprès de laquelle l'*abêtissez-vous* pascalien paraît une simple boutade. Quand les dons d'un écrivain s'épuisent, la vacance de son inspiration ce sont les inepties d'un directeur de conscience qui l'occupent. L'influence du père Matvéï sur Gogol fut plus importante que celle de Pouchkine ; celui-ci encourageait son génie ; l'autre s'employait à en étouffer les restes... Non content de prêcher, Gogol voulait encore se punir ; son œuvre conférait à la farce, à la grimace, un sens universel : ses tourments religieux devaient s'en ressentir.

D'aucuns pourraient prétendre que ses misères étaient méritées, que par elles il expiait l'audace d'avoir déformé la figure de l'homme. Le contraire me semble vrai ; il devait payer d'avoir vu juste : en matière d'art, ce ne sont pas nos erreurs que nous expions, mais nos « vérités », ce que nous avons réellement entrevu. Ses personnages le

poursuivaient. Les Klestakov, les Tchitchikov, il les portait, de son propre aveu, toujours en lui : leur sous-humanité l'écrasait. Il n'avait sauvé aucun d'eux ; en tant qu'artiste, il ne le pouvait. Quand il eut perdu son génie, il voulut faire son salut. Ses héros l'en empêchèrent. Aussi, malgré lui, dut-il rester fidèle à leur vide.

Ici, ce n'est pas au Régent que nous songeons (dont Saint-Simon disait qu'il était « né ennuyé »), ni à Baudelaire ou à l'Ecclésiaste, ni même au chômage intérieur du Diable s'il habitait un monde où le mal n'existerait pas, mais à un être qui tournerait ses prières contre lui-même. À ce stade, l'ennui acquiert une sorte de dignité mystique. « Toute sensation absolue, dit Novalis, est religieuse. » Avec le temps l'ennui se substitua chez Gogol à la foi, et devint pour lui sensation absolue, religion.

DÉMIURGIE VERBALE

Si l'on me demandait quel être j'envie le plus je répondrais sans hésiter : celui qui, se reposant au milieu des mots, y vit naïvement, par consentement réflexe, sans les mettre en cause, ni les assimiler à des signes, comme s'ils correspondaient à la réalité même ou qu'ils fussent de l'absolu éparpillé dans le quotidien. Je n'aurais, en revanche, aucun motif de jalouser celui qui les perce à jour, en discerne le fond, le rien. Pour lui, plus d'échanges spontanés avec le réel ; isolé de ses outils, acculé à une autonomie dangereuse, il atteint à un soi-même qui l'effraye. Les mots le fuient : ne pouvant les rattraper, il les poursuit d'une haine nostalgique et n'en profère jamais un sans ricaner ou soupirer. S'il ne communique plus avec eux, il ne peut cependant s'en passer, et c'est précisément au moment où il en est le plus éloigné qu'il s'y cramponne davantage.

Le malaise que suscite en nous le langage ne diffère guère de celui que nous inspire le réel ; le vide que nous entrevoyons au fond des mots évoque celui que nous saisissons au fond des choses : deux perceptions, deux expériences où s'opère la disjonction entre objets et symboles, entre la réalité et les signes. Dans l'acte poétique cette disjonction prend figure de rupture. S'arrachant par instinct aux significations convenues, à l'univers hérité et aux mots transmis, le poète, en quête d'un autre ordre, lance un défi au néant de l'évidence, à l'optique telle quelle. Il s'engage dans la démiurgie verbale.

Imaginons un monde où la Vérité, découverte enfin, s'imposerait à tous, où, triomphante, elle écraserait le charme de l'approximation et

du possible. La poésie y serait inconcevable. Mais comme, pour son bonheur, nos vérités se distinguent à peine des fictions, elle n'est pas tenue d'y souscrire ; elle se formera donc un univers à elle, aussi vrai, aussi faux, que le nôtre. Mais non pas aussi étendu, ni aussi puissant. Le nombre est de notre côté : nous sommes légion, et nos conventions à nous possèdent cette force que la statistique seule confère. À ces avantages s'en ajoute un autre, et non des moindres : celui de détenir le monopole des mots usés. La supériorité numérique de nos mensonges fera en sorte que nous l'emporterons toujours sur les poètes, et que le débat ne sera jamais clos entre l'orthodoxie du discours et l'hérésie du vers.

Pour peu qu'on subisse la tentation du scepticisme, l'exaspération éprouvée à l'endroit du langage utilitaire s'atténue et se convertit à la longue en acceptation : l'on s'y résigne et on l'admet. Puisqu'il n'y a pas plus de substance dans les choses que dans les mots, on s'accommode de leur improbabilité, et, soit maturité, soit lassitude, on renonce à intervenir dans la vie du Verbe : à quoi bon lui prêter un supplément de sens, le violenter ou le renouveler, dès lors qu'on en a décelé le néant ? Le scepticisme : sourire qui surplombe les mots... Après les avoir pesés à tour de rôle, l'opération terminée, on n'y songe plus. Quant au « style », si l'on y sacrifie encore, l'oisiveté ou l'imposture en sont seules responsables.

Le poète, lui, en juge autrement : il prend le langage au sérieux, il s'en crée un à sa façon. Toutes ses singularités procèdent de son intolérance aux mots tels quels. Inapte à en supporter la banalité et l'usure, il est prédestiné à souffrir à cause d'eux et pour eux ; et cependant c'est par eux qu'il essaie de se sauver, c'est de leur régénération qu'il attend son salut. Quelque grimaçante que soit sa vision des choses, il n'est jamais un vrai négateur. Vouloir revigorer les mots, leur infuser une vie nouvelle, suppose un fanatisme, une obnubilation hors ligne : inventer – poétiquement – c'est être un complice et un fervent du Verbe, un faux nihiliste : toute démiurgie verbale se développe aux dépens de la lucidité...

Point ne faut demander à la poésie une réponse à nos interrogations ou quelque révélation essentielle. Son « mystère » en vaut un autre. Pourquoi alors faisons-nous appel à elle ? pourquoi – à certains moments – sommes-nous contraints d'y recourir ?

Quand, seuls au milieu des mots, nous sommes hors d'état de leur communiquer la moindre vibration, et qu'ils nous paraissent aussi secs, aussi dégradés que nous, quand le silence de l'esprit est plus pesant que celui des objets, nous descendons jusqu'au point où l'effroi de notre inhumanité nous saisit. Désancrés, loin de nos évidences,

nous connaissons soudain cette horreur du langage qui nous précipite dans le mutisme, – moment de vertige où la poésie seule vient nous consoler de la perte momentanée de nos certitudes et de nos doutes. Aussi est-elle l'absolu de nos *heures négatives*, non point de toutes, mais de celles-là seules qui dérivent de notre malaise dans l'univers verbal. Puisque le poète est un monstre qui tente son salut par le mot, et qu'il supplée au vide de l'univers par le symbole même du vide (car le mot est-il autre chose ?), pourquoi ne le suivrions-nous pas dans son exceptionnelle illusion ? Il devient notre recours toutes les fois que nous désertons les fictions du langage courant pour nous en chercher d'autres, insolites, sinon rigoureuses. Ne semble-t-il pas alors que toute autre irréalité est préférable à la nôtre, et qu'il y a plus de substance dans un vers que dans tous ces mots trivialisés par nos conversations ou nos prières ? Que la poésie doive être accessible ou hermétique, efficace ou gratuite, c'est là un problème secondaire. Exercice ou révélation, qu'importe. Nous lui demandons, nous autres, qu'elle nous délivre de l'oppression, des affres du discours. Si elle y réussit, elle fait, *pour un instant*, notre salut.

Pour des motifs opposés, le langage n'est profitable qu'au vulgaire et au poète ; si l'on gagne à s'endormir sur les mots ou à combattre avec eux, on court en revanche quelque risque à les sonder pour en découvrir le mensonge. Celui qui s'y emploie, qui se penche sur eux et les analyse, en vient à les exténuer, à les métamorphoser en ombres. Il en sera châtié puisqu'il partagera leur sort. Prenez n'importe quel vocable, répétez-le nombre de fois, examinez-le : il s'évanouira et, par voie de conséquence, quelque chose s'évanouira *en vous*. Prenez-en d'autres ensuite et continuez l'opération. Par degrés vous arriverez au point fulgurant de votre stérilité, à l'antipode de la démiurgie verbale.

On ne retire pas sa confiance aux mots, ni on n'attente à leur sécurité, sans avoir un pied dans l'abîme. Leur néant procède du nôtre. Ne faisant plus corps avec notre esprit, ils sont comme s'ils ne nous avaient jamais servi. Existents-ils ? Nous concevons leur existence sans la sentir. Quelle solitude que celle où ils nous quittent et où nous les quittons ! Nous sommes libres, il est vrai, mais nous regrettons leur despotisme. Ils étaient là avec les choses ; maintenant qu'ils disparaissent, elles s'apprêtent à les suivre et s'amenuisent sous nos regards. Tout diminue, tout se résorbe. Où fuir, par où échapper à l'infime ? La matière se ratatine, abdique ses dimensions, vide les lieux... Cependant notre peur se dilate, et, occupant la place, fait office d'univers.

À LA RECHERCHE D'UN NON-HOMME

Par lâcheté nous substituons au sentiment de notre rien le sentiment du rien. C'est que le rien général nous inquiète à peine : nous y voyons trop souvent une promesse, une absence fragmentaire, une impasse qui s'ouvre.

Pendant longtemps je me suis obstiné à chercher quelqu'un qui sût tout sur soi et sur autrui, un sage-démon, divinement clairvoyant. Chaque fois que je croyais l'avoir trouvé, il me fallait, après examen, déchanter : le nouvel élu possédait encore quelque tache, quelque point noir, je ne sais quel recoin d'inconscience ou de faiblesse qui le rabaissait au niveau des humains. Je percevais en lui des traces de désir et d'espoir ou quelque soupçon de regret. Son cynisme, manifestement, était incomplet. Quelle déception ! Et je poursuivais toujours ma quête, et toujours mes idoles du moment péchaient par quelque endroit : l'*homme* y était présent, caché, maquillé ou escamoté. Je finis par comprendre le despotisme de l'Espèce, et par ne plus rêver d'un non-homme, d'un monstre qui fût totalement pénétré de son rien. C'était folie que de le concevoir : il ne pouvait exister, la lucidité absolue étant incompatible avec la réalité des organes.

SE HAÏR

L'amour-propre est chose aisée : issu de l'instinct de conservation, les animaux le connaîtraient eux-mêmes s'ils étaient un tantinet pervers. Ce qui est plus difficile, et ce à quoi l'homme seul excelle, c'est la haine de soi. Après l'avoir chassé du paradis, elle fit de son mieux pour augmenter l'écart qui le sépare du monde, pour le maintenir éveillé entre les instants, dans le vide qui s'intercale entre eux. C'est d'elle que la conscience émerge, c'est donc en elle qu'il faut chercher le point de départ du phénomène humain. Je me hais : je suis homme ; je me hais absolument : je suis absolument homme. Être conscient, c'est être divisé d'avec soi, c'est se haïr. Cette haine nous travaille à notre racine, en même temps qu'elle fournit la sève à l'Arbre de la Science.

Voilà l'homme hors du monde, et éloigné de soi. On ne saurait sans abus le ranger parmi les vivants, tant son contact avec la vie est superficiel ; son contact avec la mort ne l'est pas moins. N'ayant pu trouver sa place exacte entre l'une et l'autre, il a triché dès ses premiers pas : un intrus, un faux vivant, un faux mortel, un imposteur. La conscience, cette non-participation à ce qu'on est, cette faculté de ne coïncider avec rien, n'était pas prévue dans l'économie de la

création. Il le sait, mais il n'a ni le courage de l'assumer jusqu'au bout, et d'en périr, ni de la répudier pour se sauver. Étranger à sa nature, seul au milieu de soi-même, délié et de l'ici-bas et de l'au-delà, il n'épouse tout à fait aucune réalité : comment le ferait-il alors qu'il n'est qu'à demi réel ? Un être *sans existence*.

Chaque pas qu'il fait dans la direction de l'esprit équivaut à une faute envers la vie. Pour s'apparenter de nouveau aux choses, que ne met-il pas un terme à l'équipée de la conscience ! Mais l'état d'irréflexion (où son sentiment de culpabilité cesserait), il en est séparé par cette haine de soi dont il ne veut ni ne peut se défaire. S'écartant de la ligne des êtres, des chemins battus du salut, il innove sans relâche pour pouvoir soutenir sa réputation d'animal *intéressant*.

La conscience, phénomène provisoire s'il en fut, il lui revient de la pousser jusqu'à son point d'éclatement et de tomber en pièces avec elle. En se détruisant, il se haussera à son essence, et accomplira sa mission : devenir son propre ennemi. Si la vie a faussé la matière, il a faussé, lui, la vie. Son expérience sera-t-elle reprise ? Elle ne paraît guère impliquer une postérité : tout laisse présager qu'il est la dernière fantaisie que la nature se soit permise.

SIGNIFICATION DU MASQUE

Si loin que notre pensée s'avance et quelque détachée qu'elle soit de nos intérêts, elle hésite cependant à désigner certaines choses par leur nom. S'agit-il de notre dernier effroi ? elle l'escamote, elle nous ménage et nous flatte. Ainsi, lorsque, à la suite de nombre d'épreuves, le « destin » se révèle à nous, elle nous convie à y voir une limite, une réalité au-delà de laquelle toute quête serait sans objet. Mais est-il vraiment cette limite, cette réalité, comme elle le prétend ? Nous en doutons, tant elle nous paraît suspecte quand elle veut nous y fixer et nous l'imposer. Nous sentons bien qu'il ne saurait être un terme, et qu'à travers lui se manifeste une autre force, celle-là suprême. Quels que soient les artifices et les efforts de notre pensée pour nous la dissimuler, nous finissons pourtant par l'identifier, par la nommer même. Et lui qui semblait cumuler tous les titres du réel, il n'est plus maintenant qu'un visage. Un visage ? Même pas, mais un déguisement, une simple apparence dont cette force se sert pour nous détruire *sans nous heurter*.

Le « destin » n'était qu'un masque, comme masque est tout ce qui n'est pas la mort.

CONTAGION DE LA TRAGÉDIE

Ce n'est pas de la pitié, c'est de l'envie que nous inspire le héros tragique, veinard dont nous dévorons les souffrances, comme si elles nous revenaient de droit et qu'il nous les eût subtilisées. Pourquoi ne pas tenter de les lui reprendre ? De toute manière, elles nous étaient destinées... Pour mieux nous en assurer, nous les déclarons nôtres, les agrandissons et leur donnons des proportions démesurées ; lui, il a beau s'agiter ou gémir devant nous, il ne saurait nous émouvoir, car nous ne sommes pas ses spectateurs, mais ses concurrents, ses rivaux dans la salle, capables de supporter ses malheurs mieux que lui : les prenant à notre compte, nous les exagérons au-delà de ses possibilités *sur scène*. Munis de son sort et courant vers sa défaite plus vite que lui, nous lui adressons tout au plus un sourire supérieur, tandis que nous nous réservons, à nous seuls, les mérites de la faute ou du meurtre, du remords ou de l'expiation. Qu'est-il à côté de nous, et combien quelconque nous paraît son agonie ! Ne nous sommes-nous pas chargés de toutes ses douleurs, ne représentons-nous pas la victime qu'il voulait incarner sans y parvenir ? Mais, ô dérision, à la fin c'est pourtant *lui* qui meurt !

HORS DU MOT

Tant que nous sommes enfermés dans la littérature, nous en respectons les vérités et nous nous employons à leur donner corps, à étoffer leur néant. Condition affligeante sans doute. Mais il y a pire : c'est dépasser ces vérités, sans pour autant embrasser celles de la sagesse. Quelle direction prendre ? dans quel secteur de l'esprit s'établir ? On n'est plus littérateur ; on écrit pourtant, tout en méprisant l'expression. Conserver des restes de vocation et n'avoir pas le courage de s'en dessaisir, est une position équivoque, voire tragique, qu'ignore la sagesse, laquelle consiste justement dans l'audace d'extirper toute vocation, littéraire ou autre. Celui qui a eu la malchance de passer par les Lettres, gardera toujours le fétichisme du tour ou quelque superstition dont les mots seuls bénéficient. Disposant d'un don qu'il néglige ou redoute, il se lancera sans conviction dans des entreprises ou des œuvres nécessairement avortées, gâcheur suspendu entre la parole et le silence, piètre prétendant à cette gloire du Vide refusée à quiconque s'exprime ou s'attache à son nom. La « vraie vie » est hors du mot.

Et cependant le mot nous obnubile et nous domine : ne sommes-nous pas allés jusqu'à en faire surgir l'univers ? et n'avons-nous pas

assimilé nos origines au bavardage, aux improvisations d'un dieu phraseur ? Ramener la cosmogonie au discours, ériger le langage en instrument de la Création, attribuer nos commencements à une illusoire antiquité du Verbe ! La littérature, on s'en aperçoit, remonte bien loin dans le temps, puisque, nullement à court d'aberrations, nous n'avons pas craint de lui imputer les premiers sursauts de la matière.

NÉCESSITÉ DU MENSONGE

Celui qui a entrevu, au début de sa carrière, des vérités mortelles, en arrive à ne plus pouvoir vivre avec elles : y demeure-t-il fidèle ? Il est perdu. Les désapprendre, les renier, – unique modalité pour lui de se raccommode avec la vie, de quitter le chemin du Savoir, de l'intolérable. À la poursuite du mensonge, de tout mensonge promoteur d'actes, il l'idolâtre et en attend son salut. N'importe quelle obsession le séduit, pourvu qu'elle étouffe en lui le démon de la curiosité et immobilise son esprit. Aussi jalouse-t-il tous ceux qui, à la faveur de la prière ou de toute autre lubie, ont arrêté le cours de leurs pensées, abdiqué les responsabilités de l'intellect et rencontré, à l'intérieur d'un temple ou d'un asile d'aliénés, le bonheur d'être finis. Que ne donnerait-il pas pour pouvoir, lui aussi, exulter à l'ombre d'une erreur, à l'abri d'une niaiserie ! Il va s'y essayer. « Pour esquiver mon naufrage, je jouerai le jeu, je persévérerai par entêtement, par caprice, par insolence. Respirer est une aberration qui me fascine. L'air me fuit, le sol tremble sous mes pieds. J'ai convoqué tous les mots et leur ai commandé de s'organiser en une prière ; et les mots sont restés inertes et muets. C'est pour cela que je crie, que je ne cesserai de crier : "N'importe quoi, sauf mes vérités !" »

Le voilà qui s'apprête à s'en défaire, à les mettre au rancart. Et tandis qu'il célèbre un aveuglement si longtemps souhaité, le malaise le gagne, le courage l'abandonne : il craint la revanche de son savoir, le retour de sa clairvoyance, l'irruption de ses certitudes, dont il avait tant pâti. C'en est assez pour que, perdant toute assurance, le chemin de son salut lui apparaisse comme un nouveau calvaire.

L'AVENIR DU SCEPTICISME

La naïveté, l'optimisme, la générosité, – on les rencontre chez les botanistes, les spécialistes des sciences pures, les explorateurs, jamais chez les politiques, les historiens ou les curés. Les premiers se passent de leurs semblables, les seconds en font l'objet de leurs activités ou de

leurs recherches. On ne s'aigrit que dans le voisinage de l'homme. Ceux qui lui dédient leurs pensées, l'examinent ou veulent l'aider, en arrivent, tôt ou tard, à le mépriser, à le prendre en horreur. Psychologue s'il en fut, le prêtre est l'exemplaire humain le plus détrompé, incapable par métier d'accorder le moindre crédit à ses proches ; d'où son air entendu, sa ruse, sa douceur feinte et son cynisme profond. Ceux d'entre eux, un nombre à vrai dire infime, qui glissèrent vers la sainteté, n'eussent pu y atteindre s'ils avaient observé de plus près leurs ouailles : ce furent des égarés, de *mauvais* prêtres, inaptes à vivre en curieux – et en parasites – du péché originel.

Pour se guérir de toute illusion sur l'homme, il faudrait posséder la science, l'expérience séculaire du confessionnal. L'Église est si vieille et si désabusée qu'elle ne peut plus croire au salut de personne, ni se complaire à l'intolérance. Après avoir été aux prises avec une foule incommensurable de fervents et de suspects, elle devait finir par les pénétrer et s'en lasser, par détester leurs scrupules, leurs tourments, leurs aveux. Deux mille ans dans le secret des âmes ! C'en était trop même pour elle. Miraculeusement préservée jusqu'ici de la tentation du dégoût, elle y cède maintenant : les consciences dont elle avait la charge l'importunent et l'excèdent. Aucune de nos misères, aucune de nos infamies n'éveille plus son intérêt : nous avons usé sa pitié et sa curiosité. Comme elle en sait long sur nous tous, elle nous dédaigne, nous laisse courir, chercher ailleurs... Déjà les fanatiques la quittent. Bientôt elle sera le dernier refuge du scepticisme.

VICISSITUDES DE LA PEUR

Depuis la Renaissance, la science a entrepris de nous persuader que nous vivons dans une nature indifférente, ni hostile, ni favorable. Une diminution de nos réserves en peur devait en résulter. Danger considérable, car cette peur était une des données, une des conditions de notre existence et de notre équilibre.

Conférant intensité et vigueur à nos états, elle aiguillonnait notre pitié et notre ironie, nos amours comme nos haines, relevait, épiçait chacune de nos sensations. Plus elle nous talonnait, plus nous étions des traqués contents de l'être, avides d'incertitudes et de périls, de toute occasion de triompher ou de succomber. Sans retenue, sans façons, elle déployait ses talents d'impertinente, sa verve que nous redoutions, que nous chérissions. Notre ferveur pour elle augmentait à proportion des frissons qu'elle nous procurait. Se soustraire à son empire, nul n'y songeait. Elle nous gouvernait, elle nous subjuguait,

tandis que nous étions heureux de la voir présider avec tant d'assurance à nos victoires et à nos défaites. Mais elle-même qui semblait à l'abri des vicissitudes, devait en subir, et des plus cruelles. Sous les coups du « progrès » impatient de la bannir, elle commença, au siècle dernier surtout, à se cacher, à devenir timide et comme honteuse, à s'en aller, à s'évanouir presque. Notre siècle, plus lucide, finit par s'en alarmer : comment, se demandait-il, voler à son secours, lui redonner son ancien statut, la réintégrer dans ses droits ? La science elle-même s'en chargea : elle devint menace, source d'effroi. Et cette quantité de peur, indispensable à notre prospérité, nous sommes maintenant sûrs de la posséder.

UN HOMME ARRIVÉ

À l'habitué, à l'intime des profondeurs, le « mystère » n'en impose pas ; il n'en parle en aucune manière ni ne sait ce que c'est : il y vit... La réalité où il se meut n'en comporte pas d'autre : nulle zone plus bas et au-delà ; il est plus bas que tout et au-delà de tout. Repu de transcendance, supérieur aux opérations de l'esprit et aux servitudes qui s'y attachent, il se repose sur son intarissable incuriosité... La religion ni la métaphysique ne l'intriguent : que sonder s'il se trouve déjà dans l'insondable ? Comblé, il l'est sans doute ; mais il ignore s'il existe toujours.

Nous nous affirmons dans la mesure où, derrière une réalité donnée, nous en poursuivons une autre, où, par-delà l'absolu lui-même, nous cherchons encore. La théologie s'arrête-t-elle à Dieu ? Nullement. Elle veut remonter plus haut, comme la métaphysique qui, tout en fouillant l'essence, ne daigne guère s'y fixer. L'une et l'autre redoutent de s'ancrer dans un principe dernier, passent de secret en secret, encensent l'explicable et en abusent sans vergogne. Le mystère, quelle aubaine ! Mais quelle malédiction de croire l'avoir atteint, d'imaginer le connaître et y séjourner ! Plus de quête : il est là, à portée de la main. De la main d'un mort.

DÉCHETS DE TRISTESSE

I. – Soudain, en deçà de tout, je glisse vers le point d'inexistence de chaque objet. Le moi : une étiquette. Parallèle à mon visage, je me mire dans mes regards. Chaque chose est autre, tout est autre. Quelque part, un œil. Qui m'observe ? j'ai peur, et puis je suis extérieur à ma peur.

Hors des instants et hors du sujet que je fus, comment m'affilier au temps ? La durée se momifie, le devenir est devenu. Plus aucune parcelle d'air où respirer, où crier. Le souffle est nié, l'idée se tait, l'esprit fut. J'ai traîné tous les oui dans la boue, et ne colle pas plus au monde que l'anneau au doigt du squelette.

II. – « Les autres, me disait un clochard, trouvent du plaisir à avancer ; moi, à reculer. » Heureux clochard ! Je ne recule même pas ; je demeure... Et la réalité elle-même demeure, immobilisée par mes doutes. Plus j'en nourris à mon endroit, plus j'en projette dans les choses et me venge sur elles de mes incertitudes. Que tout s'arrête, dès lors que je ne puis concevoir ni faire un pas de plus vers quelque horizon que ce soit. Une paresse d'avant le monde me cloue à *cet* instant... Et quand, pour la secouer, j'alerte mes instincts, je tombe dans une autre paresse, dans cette paresse tragique qui a nom mélancolie.

III. – Horreur de la chair, des organes, de chaque cellule, horreur primordiale, chimique. Tout en moi se désagrège, même cette horreur. Dans quelle graisse, dans quelle pestilence l'esprit est venu loger ! Ce corps dont chaque pore élimine assez de relents pour empuantir l'espace n'est qu'une masse d'ordures traversée d'un sang à peine moins ignoble, qu'une tumeur qui défigure la géométrie du globe. Écœurement surnaturel ! Personne ne m'approche sans me révéler malgré soi le stade de sa putréfaction, le destin livide qui le guette. Toute sensation est funèbre, toute volupté sépulcrale. Quelle méditation, si sombre fût-elle, pourrait s'élever aux conclusions – au cauchemar – de nos plaisirs ? Cherchez les vrais métaphysiciens parmi les débauchés, vous n'en trouverez pas ailleurs. C'est en exténuant et en martyrisant nos sens que nous apercevons notre néant, le gouffre que nos ébats nous voilent pour un moment. Trop pur, et trop récent, l'esprit ne saurait sauver cette vieille chair, dont la corruption prospère sous nos yeux. À la contempler, notre cynisme même recule et s'évanouit en pleurs. Nous méritions d'autres supplices, un spectacle moins intolérable. En vérité, il n'y a pas de salut par nos corps ni du reste par nos âmes. Si je dressais l'inventaire de mes jours, je n'en trouverais sans doute aucun qui n'eût à lui seul de quoi suffire aux besoins de plusieurs enfers.

Il est dit dans l'Apocalypse que les pires tourments attendent ceux dont le front n'est pas marqué par le « sceau de Dieu ». Tout le monde sera épargné, sauf eux. Leurs souffrances ressembleront à celles d'un homme piqué par un scorpion, et ils chercheront vainement la mort, la mort qui est pourtant en eux.

Ne pas être marqué par le « sceau de Dieu ». Que je comprends cela, que je comprends cela !

IV. – Je pense à cet empereur selon mon cœur, à Tibère, à son acrimonie et à sa férocité, à son obsession des îles, à ses années de jeunesse à Rhodes, à sa vieillesse à Capri. Je l'aime parce que le prochain lui paraissait inconcevable, je l'aime parce qu'il n'aimait personne. Décharné, pustuleux, monstre glacé que la terreur seule réchauffait, il avait la passion de l'exil : on dirait qu'il figurait en tête sur la liste de proscriptions dont il était l'auteur... Pour se sentir vivre, il lui fallait éprouver la peur et en inspirer : s'il craint tout le monde, il exige, à son tour, que tout le monde le craigne. Ce va-et-vient entre Capri et les faubourgs de Rome où il n'ose entrer, cette aversion que lui causaient les visages... Seul comme Swift, ce pamphlétaire d'une autre ère, ce pamphlétaire antérieur à l'homme. Quand tout me quitte, quand *je me quitte*, je songe à eux deux, me cramponne à leurs dégoûts et à leur cruauté, m'appuie sur leur vertige. Quand je me quitte, oui, je me tourne vers eux : rien alors ne pourrait me séparer de leur solitude.

V. – Pour d'aucuns le bonheur est une sensation si insolite qu'aussitôt qu'ils l'éprouvent, ils s'en alarment et s'interrogent sur leur nouvel état ; rien de semblable dans leur passé : c'est la première fois qu'ils sortent de la sécurité du pire. Une lumière inattendue les fait trembler, comme si des soleils pendaient à leurs doigts pour éclairer des paradis émiettés. Ce bonheur dont ils attendaient leur délivrance, pourquoi prend-il un tel visage ? Que faire ? Peut-être ne leur appartient-il pas, peut-être est-il tombé sur eux par erreur. Interdits et fascinés tout ensemble, ils essaient de l'incorporer à leur nature, de le posséder, si possible, à jamais. Ils y sont si mal préparés que, pour en jouir, ils doivent l'annexer à leurs anciennes terreurs.

VI. – La foi elle-même ne résout rien ; vous y apportez vos inclinations et vos tares ; si vous êtes heureux, elle viendra augmenter la quantité de bonheur qu'en naissant vous avez reçue en partage ; que si vous êtes naturellement malheureux, elle ne représentera pour vous qu'un surcroît de déchirement, qu'une détérioration de votre état : une foi *infernale*. À jamais exclu du paradis, vous en éprouverez la nostalgie comme un tourment de plus et un supplice. Vous priez : vos prières, au lieu de les alléger, aggraveront et vos regrets et vos remords et vos souffrances. En vérité, chacun retrouve dans sa foi ce qu'il y a apporté : par elle, l'élu savoure mieux son salut, le réprouvé s'enfoncé davantage dans ses misères. Comment penser qu'il suffit de

croire pour triompher de l'insoluble ? Il n'y a pas de foi, il n'y a que des formes multiples et irréconciliables de foi. La vôtre, quelle qu'elle soit, n'en attendez aucun secours : elle vous permettra tout juste d'être un peu plus ce que vous êtes depuis toujours...

VII. – Nos plaisirs ne se perdent ni ne disparaissent ; d'une autre manière, ils nous marquent autant que nos douleurs. Tel d'entre eux qui nous semblait à jamais évanoui nous sauvera d'une crise et plaidera, à notre insu, contre telle de nos déceptions, contre telle tentation d'abdication et d'abandon ; il aura créé en nous de nouvelles attaches dont nous ne sommes pas conscients et renforcé un tas de petits espoirs qui contrebalanceront cette tendance de notre mémoire à ne conserver que les vestiges de l'atroce et du terrible. Car elle est vénale, notre mémoire : elle soutient la cause de nos douleurs, elle s'est *vendue* à nos douleurs.

VIII. – Selon Cassien, Évagre et saint Nil, il n'est démon plus redoutable que celui de l'acédie. Le moine qui y succombe en sera la proie jusqu'à la fin de ses jours. Collé à la fenêtre, il regardera au-dehors, attendra des visites, n'importe lesquelles, pour palabrer, pour s'oublier.

Se dépouiller de tout et découvrir ensuite que l'on s'était trompé de chemin, se morfondre dans la solitude et ne pouvoir la quitter ! Pour un ermite qui a réussi, il y en a mille qui ont échoué. Ces vaincus, ces déçus pénétrés de l'inefficacité de leurs prières, on espérait les redresser par le chant, on leur imposait l'exultation, la discipline de la joie. Victimes du démon, comment auraient-ils élevé leurs voix, et vers qui ? Aussi éloignés de la grâce que du siècle, ils passaient des heures à comparer leur stérilité à celle du désert, à l'image matérielle de leur vide.

Collé à ma fenêtre, à quoi comparerais-je ma stérilité sinon à celle de la Cité ? Cependant l'*autre* désert, le vrai, me hante. Que ne puis-je m'y rendre, et y oublier l'odeur de l'homme ! En voisin de Dieu, je humerais sa désolation et son éternité dont je rêve aux instants où s'éveille en moi le souvenir d'une lointaine cellule. Dans une vie antérieure, quel couvent ai-je abandonné, trahi ? Mes prières inachevées, délaissées alors, me poursuivent maintenant, tandis que dans mon cerveau je ne sais quel ciel se fait et se défait.

IX. – Ali ! Ali ! Tel derviche, ayant renoncé à composer avec les mots, sauf avec celui-là, n'en prononçait jamais d'autre, en aucune circonstance. C'était l'unique infraction qu'il se permît à son régime de

silence.

La prière : une concession faite à Dieu, des *phrases*, et toute la complaisance qu'elles supposent. Notre derviche, s'immolant à l'essentiel, sacrifia le langage, symbole de l'apparence : tout homme qui y recourt se détourne de l'absolu, dût-il par ailleurs se mortifier ou souscrire aux énormités de la foi. Tout homme et, à plus forte raison, tout saint. François d'Assise fut un discoureur comme ses disciples, comme ses rivaux. Une seule chose importe, un seul mot. Si nous parlons, c'est que cette chose nous ne l'avons pas trouvée, ni ne la trouverons.

X. – Seul mérite confiance celui qui s'astreint à perdre la partie : s'il y réussit, il aura tué le monstre, le monstre qu'il était tant qu'il s'employait à agir, à triompher. Nous ne progressons qu'au détriment de notre pureté, cette somme de nos reculs. Soutenus, traversés par un élan vers la souillure, nos actes nous retranchent du paradis, fortifient notre déchéance, notre fidélité au monde : point de mouvement en avant qui n'excite et ne consolide en nous l'antique perversion d'exister.

Congédier les êtres ne suffit pas ; il faut encore congédier les choses, les exécrer et les abolir une à une. Pour recouvrer notre première absence, suivons nos cosmogonies à rebours, et, puisque la pudeur de mourir nous fait défaut, anéantissons du moins toute trace en nous de l'ici-bas et jusqu'au dernier souvenir de ce que nous fûmes. Qu'un dieu nous dispense la force de nous démettre de tout et de tout trahir, l'audace d'une lâcheté sans nom !

ORGIE DE LA VACUITÉ

Sans moyen de quitter la sphère de ses inclinations, l'artiste se meut dans un secteur étroit de l'existence. Il porte des œillères : son talent est son infirmité. Lors même qu'il aurait du génie, il demeurerait encore captif de son optique, du malheur qui l'a pourvu d'une vision *définie*.

Quel avantage que de n'être doué pour rien, quelle liberté ! Tout s'offre à vous, tout vous appartient ; dominant l'espace, vous passez d'un objet à l'autre, d'un monde à l'autre. L'univers à vos pieds, vous accédez d'emblée à l'essence du bonheur : exaltation au point nul de l'être, vie transposée, promue à l'état de souffle, d'éternité qui respire et qu'aucun mystère n'alourdit.

Obligé d'être partout, esclave de son ubiquité, Dieu même est

prisonnier. Plus libre, plus dégagé que lui, vous jouissez de l'absence, dont vous explorez à votre gré l'étendue : matière destituée, soupir inaudible, délice de perdre la pratique et de la vie et de la mort.

Tout homme à talents mérite commisération : peintre, que tirera-t-il encore des couleurs ? poète, comment réveillera-t-il des mots fatigués, endormis ? Et que dire des perspectives du musicien dans un monde où toutes les combinaisons sonores ont été imaginées ? Profondément malheureux, ils sont tous engagés dans l'inextricable. Nous devons les entourer d'un supplément de sollicitude, ne pas insulter à leur désarroi, pour qu'ils oublient l'impasse de leur art, leur condition de déshérités.

Sans aller jusqu'à claironner nos chances, nous ne pouvons cependant pas les taire. Rendons grâce à la Providence de nous avoir soustraits au poids, aux fatalités d'un don. En nous spoliant de tout, elle nous a, du même coup, tout offert. Que notre dénuement comblé émane de sa miséricorde ou de sa négligence, nos lumières ne nous permettent pas d'en décider. Toujours est-il qu'Elle nous aura accordé une faveur inégalée : ne sommes-nous pas nantis de tous les talents qui nous manquent ? N'être rien, – ressource infinie, fête perpétuelle.

Jamais en repos, l'artiste doit entretenir ses désordres, gaspiller ses forces, se fabriquer du bonheur et du malheur, produire. Le sage, lui, comme il ne s'engage dans aucune œuvre, s'évertue à la stérilité, accumule de l'énergie qu'il ne dépense guère. La vérité, il l'acquiert au détriment de l'exprimé, de la communication, de tout ce qui nourrit et justifie l'art, cet obstacle au vrai, ce véhicule du mensonge. Étouffant ses facultés d'invention, il gouverne ses actes et ses mouvements, repousse les services de la transe et de la fièvre. (Il n'y a pas de sage *génial*.) Ni la tragédie, convoitise de déchirement, ni l'histoire, espace de cette convoitise, ne retiennent sa curiosité : ayant dépassé l'une et l'autre, il rejoint les éléments, refuse de créer, de copier Dieu ou le Diable, et s'adonne à une longue méditation sur l'ange et l'idiot, sur l'excellence de leur hébétude, qu'il voudrait atteindre par *les moyens de la lucidité*.

C'est le propre du « créateur », après avoir abusé de ses ressources, de s'épuiser : ses forces le délaissent, l'intensité de ses obsessions s'amoindrit. S'il conserve sa vitalité ou sa raison, il n'en va pas de même de sa capacité de vibrer. Sa vieillesse est vraiment sa fin. Le sage, au contraire, c'est au terme de ses jours qu'il s'accomplit, qu'il triomphe. On ne l'imagine guère *fini* ; ce qualificatif convient, à partir d'un certain moment, à tout artiste. Une œuvre surgit d'un appétit d'autodestruction et s'édifie au préjudice d'une vie. Le sage ne connaît

pas cet appétit, ou bien il l'a vaincu. Sa plus grande ambition : disparaître sans laisser de traces. Mais il y a tant de puissance dans sa volonté d'effacement qu'il nous intrigue. Son secret, nous parvenons difficilement à le percer : comment exister sans se détruire à chaque instant ? Et pourtant ce secret se laisse entrevoir lorsque nous approchons de nous-même, de notre dernière réalité. Les mots, alors, perdant toute utilité, tout sens, nous apparaissent comme les agents d'une vulgarité immémoriale. Tout change, jusqu'à notre mode de voir, comme si nos regards, ramassés sur eux-mêmes, disposaient d'un univers distinct de celui de la matière. De fait, ce monde-ci n'entre plus dans le champ de nos perceptions, ni n'est perpétué par notre mémoire. Tournés vers ce qui ne supporte pas le mot ni ne veut y condescendre, nous nous prélassons dans un bonheur sans qualité, dans un frisson sans adjectif. Sieste en Dieu...

LA TENTATION D'EXISTER

Il en est qui passent d'affirmation en affirmation : leur vie – une série de oui... Applaudissant au réel ou à ce qui leur semble tel, ils consentent à tout et n'éprouvent aucune gêne à le dire. Point d'anomalie qu'ils n'expliquent ou ne rangent parmi les choses « qui arrivent ». Plus ils se laissent contaminer par la philosophie, plus, au spectacle de la vie et de la mort, ils sont *bon public*.

Pour d'autres, coutumière de la négation, affirmer exige non seulement une volonté d'obnubilation, mais un effort sur soi, un sacrifice : le moindre oui, combien il leur en coûte ! quel reniement ! Ils savent qu'un oui ne vient jamais seul, qu'il en implique un autre, toute une suite : comment s'y risqueraient-ils à la légère ? N'empêche que la sécurité du non les irrite. Ainsi naît chez eux le besoin et la curiosité d'affirmer n'importe quoi.

Nier : rien de tel pour émanciper l'esprit. Mais la négation n'est féconde que le temps où nous nous évertuons à la conquérir et à nous l'approprier ; une fois acquise, elle nous emprisonne : une chaîne comme une autre. Esclavage pour esclavage, il vaut mieux s'orienter vers celui de l'être, bien que cela n'aille pas sans un certain déchirement : il s'agit ni plus ni moins de se soustraire à la contagion du néant, au confort d'un vertige...

Les théologiens l'ont remarqué depuis longtemps : l'espoir est le fruit de la patience. On devrait ajouter : et de la modestie. L'orgueilleux n'a pas *le temps* d'espérer... Sans vouloir ni pouvoir attendre, il force les événements, comme il force sa nature ; amer, corrompu, quand il épuise ses révoltes, il abdique : pour lui, nulle formule intermédiaire. Qu'il soit lucide, c'est indéniable ; mais la lucidité, ne l'oublions pas, est le propre de ceux qui, par incapacité d'aimer, se désolidarisent aussi bien des autres que d'eux-mêmes.

Le grand oui c'est le oui à la mort. On peut le proférer de plusieurs manières...

Il est des fantômes diurnes qui, en proie à leur absence, vivent à l'écart, marchent à pas feutrés le long des rues, sans regarder personne. Nulle inquiétude dans leurs yeux ni dans leurs gestes. Le monde extérieur ayant cessé d'exister pour eux, ils se plient à toutes

les solitudes. Attentifs à leur distraction, à leur détachement, ils appartiennent à un univers non déclaré, situé entre le souvenir de l'inouï et l'imminence d'une certitude. Leur sourire fait songer à mille effrois vaincus, à la grâce qui triomphe du terrible ; ils passent à travers les choses, ils transpercent la matière. Ont-ils atteint leurs propres origines ? ou découvert en eux les sources de la clarté ? Aucune défaite, aucune victoire ne les ébranle. Indépendants du soleil, ils se suffisent à eux-mêmes. Ils sont illuminés par la Mort.

Il ne nous est pas donné d'identifier le moment où s'opère, aux dépens de notre substance, un travail d'érosion. Nous savons seulement qu'un vide en résulte où s'installe par degrés l'idée de notre destruction. Idée vague, à peine ébauchée : c'est comme si ce vide se pensait lui-même. Puis, transfiguration sonore, au plus profond de nous surgit un ton qui, par son insistance, peut aussi bien nous paralyser que nous donner une impulsion. Nous serons donc captifs de la peur ou de la nostalgie, au-dessous de la mort ou de plain-pied avec elle. Ce sera la peur, si ce ton perpétue le vide où il apparut ; la nostalgie, s'il le convertit en plénitude. Selon notre organisation, nous verrons dans la mort soit un déficit, soit un excédent d'être.

Avant d'affecter notre perception de la durée, acquisition tardive, la peur s'en prend à notre sentiment de l'étendue, à l'immédiat, à l'illusion du *solide* : l'espace s'amenuise, s'envole, devient aérien, transparent. Elle le remplace, elle se dilate et se substitue à la réalité qui l'avait provoquée, à la mort. Toutes nos expériences s'en trouvent réduites à un échange entre notre moi et cette peur qui, érigée en réalité autonome, nous isole dans un frisson sans objet, dans un tremblement gratuit, au point qu'elle nous fait courir le risque d'oublier que nous allons... mourir. Elle ne menace pourtant de supplanter notre souci essentiel que dans la mesure où, ne voulant pas l'assimiler ni l'épuiser, nous la perpétons en nous comme une tentation et la plaçons au centre de notre solitude. Un pas de plus et nous voilà des vicieux, non point de la mort, mais de la *peur* de la mort. Il en va ainsi de toutes les peurs que nous n'avons pas réussi à surmonter : se détachant des motifs qui les ont produites, elles se constituent en réalités indépendantes, tyranniques. « Nous vivons dans la peur, et c'est ainsi que nous ne vivons pas. » Cette parole du Bouddha veut peut-être dire : au lieu de nous maintenir au stade où la peur s'ouvre sur le monde, nous faisons d'elle une fin, un univers clos, un substitut de l'*espace*. Si elle nous domine, elle déforme notre image des choses. Celui qui ne sait ni la maîtriser ni l'exploiter, cesse à la longue d'être soi, perd son identité ; elle n'est fructueuse que si l'on

s'en défend ; qui y cède ne se retrouvera jamais et passera à l'égard de soi-même de trahison en trahison, jusqu'à ce qu'il étouffe la mort sous la peur même qu'il en conçoit.

La séduction de certains problèmes vient de leur défaut de rigueur, comme des opinions discordantes qu'ils suscitent : autant de difficultés dont s'entiche l'amateur d'insoluble.

Pour me « documenter » sur la mort, je n'ai pas plus de profit à consulter un traité de biologie que le catéchisme : pour autant qu'elle me concerne, il m'est indifférent que j'y sois voué par suite du péché originel ou de la déshydratation de mes cellules. Aucunement liée à notre niveau intellectuel, elle est réservée, comme tout problème privé, à un savoir *sans connaissances*. J'ai approché nombre d'illettrés qui en parlaient plus pertinemment que tel métaphysicien ; ayant décelé par expérience l'agent de leur destruction, ils y consacraient toutes leurs pensées, de sorte que la mort, au lieu d'être pour eux un problème impersonnel, était leur réalité, leur mort.

Mais parmi ceux-là mêmes qui, illettrés ou non, y songent constamment, la plupart ne le font qu'atterrés par la perspective de leur agonie, sans s'apercevoir un moment que, fussent-ils vivre des siècles, des millénaires, les raisons de leur terreur ne changeraient en rien, l'agonie n'étant qu'un accident dans le processus de notre anéantissement, processus coextensif à notre durée. La vie, loin d'être, comme pensait Bichat, l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort, est plutôt l'ensemble des fonctions qui nous y entraînent. Notre substance diminue à chaque pas ; cette diminution pourtant, tous nos efforts devraient tendre à en faire un excitant, un principe d'efficacité. Ceux qui ne savent tirer bénéfice de leurs possibilités de non-être demeurent étrangers à eux-mêmes : des fantoches, des objets pourvus d'un moi, endormis dans un temps neutre, ni durée ni éternité. Exister, c'est mettre à profit notre part d'irréalité, c'est vibrer au contact du vide qui est en nous. Le fantoche, lui, reste insensible au sien, l'abandonne, le laisse dépérir.

Régression germinative, descente vers nos racines, la mort ne brise notre identité que pour mieux nous permettre d'y accéder et de la rétablir : elle n'a de sens que si nous lui prêtons tous les attributs de la vie.

Bien qu'au début, aux premières perceptions que nous en avons, elle se révèle dislocation et déperdition, par la suite, en nous dévoilant à la fois la nullité du temps et le prix infini de chaque instant, elle exerce sur nous ses vertus tonifiantes : si elle ne nous offre que l'image

de notre inanité, par là même elle convertit cette inanité en absolu, et nous invite à nous y attacher. Ainsi, réhabilitant notre côté « mortel », s'institue-t-elle dimension de tous nos instants, agonie triomphale.

À quoi bon fixer nos pensées sur quelque tombe que ce soit et miser sur notre pourriture ? Spirituellement dégradant, le macabre nous fait déboucher sur l'usure de nos glandes, sur la puanteur et les immondices de notre dissolution. Celui qui se prétend vivant ne l'est que dans la mesure où il aura escamoté ou dépassé l'idée de son cadavre. Rien de bon ne résulte des réflexions sur le fait matériel de mourir. Si j'accordais à la chair la liberté de me dicter sa « philosophie », de m'imposer ses conclusions, autant vaudrait me supprimer avant de les connaître. Car tout ce que la chair m'enseigne m'abolit sans recours : ne répugne-t-elle pas à l'illusion ? ne vient-elle pas, en interprète de nos cendres, contredire à tout moment nos mensonges, nos divagations, nos espoirs ? Passons donc outre à ses arguments et associons-la de force à la lutte contre ses évidences.

Pour nous rajeunir au contact de la mort il nous revient d'y investir toutes nos énergies, de concevoir pour elle, à l'exemple de Keats, un attachement à demi amoureux ou d'en faire, avec Novalis, le principe qui « romantise » la vie. Si ce dernier devait en pousser la nostalgie jusqu'à la sensualité, s'il fut en effet un *sensuel* de la mort, il était réservé à un autre, à Kleist, d'y puiser une « félicité » tout intérieure. « Ein Strudel von nie geahnter Seligkeit hat mich ergriffen... », écrit-il avant de se tuer. Ni défaite, ni abdication, sa fin fut une rage bienheureuse, une folie exemplaire et concertée, une des rares réussites du désespoir. Que Novalis ait été le premier à avoir ressenti la mort « en artiste », ce mot de Schlegel me paraît encore plus exact pour Kleist, équipé comme personne pour mourir. Inégalé, parfait, chef-d'œuvre de tact et de goût, son suicide rend inutiles tous les autres.

Anéantissement printanier, accomplissement plutôt qu'abîme, la mort ne nous donne le vertige que pour mieux nous soulever au-dessus de nous-mêmes, au même titre que l'amour, auquel elle s'apparente par plus d'un côté : l'un et l'autre, forçant les cadres de notre existence au point de les faire éclater, nous désintègrent et nous fortifient, nous ruinent par le détour de la plénitude. Leurs éléments irréductibles autant qu'inséparables composent une équivoque fondamentale. Si, jusqu'à un certain point, l'amour nous perd, c'est à travers quelles sensations de dilatation et d'orgueil ! Et si la mort nous perd tout à fait, au moyen de quels frissons ! Sensations et frissons par lesquels nous transcendons l'homme en nous, et les accidents du moi.

Comme l'un et l'autre ne nous définissent que dans la mesure où

nous projetons en eux nos appétits et nos impulsions, où nous concourons de toutes nos forces à leur nature équivoque, ils sont nécessairement insaisissables pour peu que nous les regardions comme des réalités extérieures, offertes au jeu de l'intellect. On plonge dans l'amour comme dans la mort, on ne médite pas sur eux : on les savoure, on en est complice, on ne les pèse pas. Aussi bien toute expérience qui n'est pas convertie en volupté est une expérience manquée. S'il nous fallait nous borner à nos sensations telles quelles, elles nous paraîtraient intolérables, car trop distinctes, trop dissemblables de notre essence. La mort ne serait pas pour les hommes leur grande expérience perdue, s'ils savaient l'assimiler à leur nature ou la métamorphoser en volupté. Mais elle reste en eux à *l'écart* d'eux ; elle reste telle quelle, différente de ce qu'ils sont.

Et c'est encore une preuve de sa double réalité, de son caractère équivoque, du paradoxe inhérent à la manière dont nous la ressentons, qu'elle se présente pour nous à la fois comme *situation limite* et comme *donnée directe*. Nous courons vers elle, et pourtant nous y sommes déjà. Alors même que nous l'incorporons à notre vie, nous ne pouvons nous empêcher de la placer dans l'avenir. Par une inconséquence inévitable, nous l'interprétons comme le futur qui détruit le présent, notre présent. Si la peur nous aidait à définir notre sentiment de l'espace, la mort nous ouvre au vrai sens de notre dimension temporelle, puisque, sans elle, être dans le temps ne signifierait rien pour nous ou, tout au plus, autant qu'être dans l'éternité. C'est ainsi que l'image traditionnelle de la mort, malgré tous nos efforts pour y échapper, persiste à nous hanter, image dont les malades sont principalement responsables. En cette matière on s'accorde à leur reconnaître quelque compétence ; un préjugé favorable leur attribue d'office de la « profondeur », bien que la plupart fassent montre d'une déconcertante futilité. Qui n'a connu, autour de soi, des incurables d'opérette ?

Plus que quiconque, le malade devrait s'identifier avec la mort ; cependant il s'évertue à s'en détacher et à la projeter au-dehors. Comme il lui est plus commode de la fuir que de la constater en soi-même, il use de tous les artifices pour s'en débarrasser. Sa réaction de défense, il en fait un procédé, voire une doctrine. Le vulgaire en bonne santé est ravi de l'imiter et de le suivre. Le vulgaire seulement ? Les mystiques eux-mêmes se servent de subterfuges, pratiquent l'évasion et une tactique de fuite : la mort n'est pour eux qu'un obstacle à franchir, une barrière qui les sépare de Dieu, un dernier pas dans la durée. Dès cette vie, il leur arrive quelquefois, grâce à l'extase, ce tremplin, de sauter par-dessus le temps : saut instantané qui ne leur procure qu'un « accès » de béatitude. Il leur faut disparaître pour de

bon s'ils veulent atteindre à l'objet de leurs désirs : aussi aiment-ils la mort parce qu'elle leur permet d'y accéder et la haïssent-ils parce qu'elle tarde à venir. L'âme, à en croire Thérèse d'Avila, n'aspire qu'à son créateur, mais « elle voit en même temps qu'il lui est impossible de le posséder si elle ne meurt ; et comme il ne lui est pas possible de se donner la mort, elle meurt du désir de mourir, à tel point qu'elle est réellement en danger de mort ». Toujours ce besoin de faire de la mort un accident ou un moyen, de la réduire au trépas, au lieu de la considérer comme une présence, toujours ce besoin de la déposséder. Et si les religions n'en ont fait qu'un prétexte ou un épouvantail – un instrument de propagande – il revient aux incroyants de lui rendre justice et de la rétablir dans ses droits.

Chaque être est son sentiment de la mort. Il s'ensuit qu'on ne saurait dénoncer les expériences des malades ou des mystiques comme fausses, bien que l'on puisse douter des interprétations qu'ils en donnent. Nous sommes sur un terrain où aucun critère ne joue, où les certitudes foisonnent, où tout est certitude, parce que nos vérités y coïncident avec nos sensations, nos problèmes avec nos attitudes. D'ailleurs, à quelle « vérité » prétendre, quand, à chaque moment, nous sommes engagés dans une autre expérience de la mort ? Notre « destin » même n'est que le déroulement, les étapes de cette expérience primordiale et pourtant changeante, la traduction dans le temps apparent de ce *temps secret* où s'élabore la diversité de nos manières de mourir. Pour expliquer une destinée, les biographes devraient rompre avec leur démarche habituelle, cesser de se pencher sur le temps apparent, sur l'empressement d'un être à détériorer sa propre essence. Il en va pareillement pour une époque : en connaître les institutions et les dates est moins important que deviner l'expérience intime dont elles sont les signes. Batailles, idéologies, héroïsme, sainteté, barbarie, autant de simulacres d'un monde intérieur qui seul devrait nous requérir. Chaque peuple s'éteint à sa façon, chaque peuple met au point quelques règles d'expirer et les impose aux siens : les meilleurs même ne sauraient les tourner ou s'y soustraire. Un Pascal, un Baudelaire circonscrivent la mort : l'un la réduit à notre quête du salut, l'autre à nos terreurs physiologiques. Si elle écrase l'homme, elle n'en demeure pas moins pour eux à l'intérieur de l'humain. Tout à l'opposé, les élisabéthains ou les romantiques allemands en firent un phénomène cosmique, un devenir orgiaque, un néant qui vivifie, une *force* enfin où il s'agit de se retremper et avec laquelle il importe d'entretenir des rapports directs. Pour le Français, ce qui compte ce n'est pas la mort en elle-même – lapsus de la matière ou simple inconvenance –, mais notre comportement en face de nos semblables, la stratégie des adieux, la contenance que nous imposent les calculs de notre vanité, l'*attitude*

tout court ; non point le débat avec soi, mais avec les autres : un spectacle dont il est capital d'observer les détails et les mobiles. Tout l'art du Français est de savoir mourir *en public*. Saint-Simon ne décrit pas l'agonie de Louis XIV, de Monsieur ou du Régent, mais les *scènes* de leur agonie. Les habitudes de la Cour, le sens de la cérémonie et du faste, tout un peuple en a hérité, épris qu'il est d'appareil, et soucieux d'associer un certain éclat au dernier soupir. En quoi le catholicisme lui a été utile : ne soutient-il pas que notre genre de mourir est essentiel à notre salut, que nos péchés peuvent être rachetés par une « belle mort » ? Pensée douteuse, tout adaptée pourtant à l'instinct histrionique d'une nation, et qui, dans le passé bien plus qu'aujourd'hui, se reliait à l'idée d'honneur et de dignité, au style de « l'honnête homme ». Ce dont il s'agissait alors, c'était, en mettant Dieu de côté, de sauver la face devant l'assistance, devant les badauds élégants et les confesseurs mondains ; non pas de périr mais *d'officier*, en sauvegardant sa réputation devant des témoins et en attendant d'eux seuls l'extrême-onction... Il n'y avait pas jusqu'aux libertins qui ne s'éteignissent convenablement, tant leur respect de l'opinion l'emportait sur l'irréparable, tant ils suivaient les usages d'une époque où mourir signifiait pour l'homme renoncer à sa solitude, parader une dernière fois, et où les Français, entre tous, étaient les grands spécialistes de l'agonie.

Il est néanmoins douteux qu'en appuyant sur le côté « historique » de l'expérience de la mort, nous arrivions à mieux en pénétrer le caractère originel, l'histoire n'étant qu'un mode inessentiel d'être, la forme la plus efficace de notre infidélité à nous-mêmes, un refus métaphysique, une masse d'événements que nous opposons au seul événement qui importe. Tout ce qui vise à agir sur l'homme – y compris les religions – est entaché d'un sentiment grossier de la mort. Et c'est pour en chercher un véritable, plus pur, que les ermites se réfugiaient dans cette négation de l'histoire qu'est le désert, à juste titre comparé par eux à l'ange, puisque, soutenaient-ils, l'un et l'autre ignorent le péché, la chute dans le temps. Le désert, en effet, fait penser à une durée traduite dans la coexistence : un écoulement immobile, un devenir envoûté par l'espace. Le solitaire s'y retire, moins pour agrandir sa solitude et s'enrichir d'absence, que pour faire monter en soi le ton de la mort.

Ce ton, il nous faut, pour l'entendre, aménager en nous un désert... Si nous y parvenons, des accords traversent notre sang, nos veines se dilatent, nos secrets comme nos ressources apparaissent à notre surface où le dégoût et le désir, l'horreur et le ravissement se confondent dans une fête obscure et lumineuse. L'aurore de la mort se

lève en nous. Transe cosmique, éclatement des sphères, mille voix ! Nous sommes la mort, et tout est la mort. Elle nous entraîne, nous emporte, nous jette à terre ou nous lance au-delà de l'espace. Intacte depuis toujours, les âges ne l'ont pas usée. Complices de son apothéose, nous sentons sa fraîcheur immémoriale, et ce temps qui ne ressemble à aucun autre, qui est à elle, et qui nous fait et nous défait sans cesse. Tant elle nous tient, et nous immortalise dans l'agonie, que nous ne pourrions jamais nous permettre le luxe de mourir ; et bien que nous possédions la science du destin et que nous soyons une encyclopédie de fatalités, nous ne savons pourtant rien, car c'est elle qui sait tout en nous.

Il me souvient comment, au sortir de l'adolescence, engouffré dans le funèbre, vassal d'une seule pensée, j'entrai au service de toutes les forces qui m'infirmait. Mes autres pensées ne m'intéressaient plus : je savais trop bien où elles me menaient, vers quoi elles convergeaient. Du moment que je n'avais qu'un problème, à quoi bon m'arrêter aux *problèmes* ? Cessant de vivre en fonction d'un moi, je laissais à la mort la latitude de m'asservir ; aussi bien, je ne m'appartenais plus. Mes terreurs, mon nom même, elle les portait, et, substituée à mes regards, elle me faisait apercevoir en toutes choses les marques de sa souveraineté. Dans chaque passant je discernais le macchabée, dans chaque odeur la pourriture, dans chaque joie une dernière grimace. Sur de futurs pendus, sur leurs ombres imminentes je butais en tout lieu : l'avenir des autres ne comportait nul mystère pour Celle qui le scrutait à travers mes yeux. Étais-je ensorcelé ? Il me plaisait de le croire. Dès lors, contre quoi réagir ? Le Rien était mon hostie : tout en moi et hors de moi se transsubstantiait en spectre. Irresponsable, aux antipodes de la conscience, je finis par me livrer à l'anonymat des éléments, à l'ivresse de l'indivision, tout décidé à ne plus réintégrer mon être ni à redevenir un civilisé du chaos.

Inapte à voir dans la mort l'expression positive de la vacuité, l'agent qui éveille la créature, l'appel qui résonne dans l'ubiquité des sommeils, je savais le néant par cœur et j'acceptais mon savoir. Maintenant encore, comment méconnaîtrais-je l'autosuggestion dont surgit l'univers ? Je proteste cependant contre ma lucidité. Il me faut du réel à tout prix. Je n'éprouve des sentiments que par lâcheté ; je veux néanmoins être lâche, m'imposer une « âme », me laisser dévorer par une soif d'immédiat, nuire à mes évidences, me trouver un monde coûte que coûte. Ne le trouverais-je pas, que je me contenterais d'un brin d'être, de l'illusion que quelque chose existe sous mes yeux, ou ailleurs. Je serai le conquistador d'un continent de mensonges. Être dupe ou périr : il n'est d'autre choix. À l'égal de ceux qui ont

découvert la vie par le détour de la mort, je me précipiterai sur la première duperie, sur tout ce qui peut me rappeler le réel perdu.

Auprès de la quotidienneté du non-être, quel miracle que l'être ! Il est l'inouï, *ce qui ne peut arriver*, un état d'exception. Rien n'a de prise sur lui, sinon notre désir d'y accéder, d'en forcer l'entrée, de le prendre d'assaut.

Exister est un pli que je ne désespère pas d'attraper. J'imiterai les autres, les malins qui y sont parvenus, les transfuges de la lucidité, je pillerai leurs secrets, et jusqu'à leurs espoirs, tout heureux de m'agripper avec eux aux indignités qui mènent à la vie. Le non m'excède, le oui me tente. Ayant épuisé mes réserves en négation, et peut-être la négation elle-même, pourquoi ne sortirais-je pas dans la rue crier à tue-tête que je me trouve au seuil d'une vérité, de la seule qui vaille ? Mais ce qu'elle est, je l'ignore encore ; je n'en connais que la joie qui la précède, la joie et la folie et la peur.

C'est cette ignorance – et non la crainte du ridicule – qui m'ôte le courage d'alerter le monde, d'en observer l'effroi au spectacle de mon bonheur, de mon oui définitif, de mon oui sans issue...

Comme notre vitalité nous vient de nos ressources en insensé, nous n'avons, pour opposer à nos frayeurs et à nos doutes, que les certitudes et la thérapeutique du délire. À force de déraison, convertissons-nous en source, en origine, en point initial, multiplions, par tous les moyens, nos *moments cosmogoniques*. Nous ne sommes pour de vrai que lorsque nous irradiions du temps, lorsque des soleils se lèvent en nous et que nous en prodiguons les rayons, lesquels éclairent les instants... Nous assistons alors à cette volubilité des choses, surprises d'être venues à l'existence, impatientes d'étaler leur étonnement dans les métaphores de la lumière. Tout s'enfle et se dilate pour acquérir l'habitude de l'insolite. Génération de miracles : tout converge vers nous, car tout part de nous. Mais est-ce bien de nous-mêmes ? de notre volonté seule ? L'esprit peut-il concevoir tant de jour et ce temps soudainement éternisé ? Et qui enfante en nous cet espace qui tremble et ces équateurs hurlants ?

Croire qu'il nous sera possible de nous affranchir du préjugé de l'agonie, de notre plus ancienne évidence, ce serait nous méprendre sur notre capacité de divaguer. En fait, après la faveur de quelques accès, nous retombons dans la panique et dans l'écœurement, dans la tentation de la tristesse ou du cadavre, dans ce déficit d'être, résultat du sentiment négatif de la mort. Quelque grave que soit notre chute,

elle peut cependant nous être utile si nous en faisons une discipline qui nous induise à reconquérir les privilèges du délire. Les ermites des premiers siècles nous serviront encore une fois d'exemple. Ils nous apprendront comment, pour hausser notre niveau psychique, nous devons entretenir un conflit permanent avec nous-mêmes. C'est à juste titre qu'un Père de l'Église les a appelés « athlètes du désert ». Ce furent des combattants, dont nous imaginons difficilement l'état de tension, l'acharnement contre soi, les luttes. Il y en eut qui débitaient jusqu'à sept cents prières par jour ; après chacune d'elles, pour les compter, d'aucuns laissaient tomber un caillou... Arithmétique démente qui me fait admirer en eux un orgueil sans égal. Ce n'étaient point des faiblards que ces obsédés aux prises avec ce qu'ils possédaient de plus cher : *leurs tentations*. Vivant en fonction d'elles, ils les exacerbèrent pour avoir contre qui lutter. Leurs descriptions du « désir » comportent une telle violence de ton qu'elles nous irritent les sens et nous font éprouver un frisson qu'aucun auteur libertin ne parvient à nous inspirer. La « chair », ils s'entendaient à la glorifier à rebours. Si elle les fascinait à tel point, quel mérite d'en avoir combattu les attraits ! Ce furent des titans, plus déchaînés, plus pervers que ceux de la mythologie, lesquels, pour accumuler de l'énergie, n'eussent pu, dans leur simplisme, concevoir les bienfaits de l'horreur de soi.

Nos souffrances naturelles, non provoquées, étant par trop incomplètes, il nous revient de les augmenter, de les intensifier, de nous en créer d'autres, artificielles. Laisse à elle-même, la chair nous renferme dans un horizon rétréci. Pour peu que nous la soumettions à la torture, elle aiguise nos perceptions et élargit nos perspectives : l'esprit est le résultat des supplices qu'elle subit ou qu'elle s'inflige. Les anachorètes savaient remédier à l'insuffisance de leurs maux... Après avoir combattu le monde, il leur fallait entrer en guerre contre soi. Quelle tranquillité pour leurs prochains ! Notre férocité ne vient-elle pas de ce que nos instincts sont trop attentifs à autrui ? Si nous nous penchions davantage sur nous-mêmes, et que nous devenions le centre, l'objet de nos inclinations meurtrières, la somme d'intolérances diminuerait. On ne pourra jamais évaluer le nombre d'horreurs que le monachisme primitif aura épargnées à l'humanité. Tous ces ermites restés dans le siècle, combien d'excès n'eussent-ils pas commis ! Pour le plus grand bien de leur temps, ils eurent l'inspiration d'exercer leur cruauté sur eux-mêmes. Si nos mœurs doivent s'adoucir, il nous faudra apprendre à tourner nos griffes contre nous, à mettre en valeur la technique du désert...

Pourquoi, dira-t-on, porter aux nues cette lèpre, ces exceptions repoussantes dont nous a gratifiés la littérature ascétique ? On s'accroche à n'importe quoi. Tout en exécrant les moines et leurs convictions, je ne puis ne pas admirer leurs extravagances, leur nature volontaire, leur âpreté. Tant d'énergie doit avoir un secret : celui même des religions. Bien qu'elles ne vaillent peut-être pas que l'on s'en occupe, il demeure que tout ce qui vit, tout rudiment d'existence, participe d'une essence religieuse. Tranchons le mot : est religieux tout ce qui nous empêche de nous effondrer, tout mensonge qui nous protège contre nos irrespirables certitudes. Lorsque je m'arroe une part d'éternité et que j'imagine une permanence qui m'implique, je piétine l'évidence de mon être friable et nul, je mens aux autres comme à moi-même. Ferais-je autrement, que je disparaîtrais sur l'heure. Nous durons tant que durent nos fictions. Quand nous les perçons à jour, notre capital de mensonges, notre fonds religieux s'évanouit. Exister équivaut à un acte de foi, à une protestation contre la vérité, à une prière interminable... Dès lors qu'ils consentent à vivre, l'incrédule et le dévot se ressemblent en profondeur, puisque l'un et l'autre ont pris la seule décision qui marque un être. Idées, doctrines, simples façades, caprices et accidents. Si vous n'avez pas résolu de vous tuer, il n'y a aucune différence entre vous et les autres, vous faites partie de l'ensemble des vivants, tous, comme tels, grands croyants. Daignez-vous respirer ? Vous approchez de la sainteté, vous méritez canonisation...

Si, de plus, mécontent de vous-même, vous souhaitez changer de nature, vous vous engagez doublement dans un acte de foi : vous voulez deux vies en une seule. C'est justement ce à quoi tendaient nos ascètes quand, faisant de la mort un mode de ne pas mourir, ils se complaisaient aux veilles, au cri, à l'athlétisme nocturne. Imiter leur démesure, la dépasser même, nous y arriverons peut-être le jour où nous aurons maltraité notre raison autant qu'eux la leur. « Me guide quiconque est plus fou que moi », ainsi parle notre soif. Seules nous sauvent les taches, les opacités de notre clairvoyance : serait-elle d'une transparence parfaite, qu'elle nous dépouillerait de l'insensé qui nous habite et auquel nous devons le meilleur de nos illusions et de nos conflits.

Comme toute forme de vie trahit et dénature la Vie, le vrai vivant assume un maximum d'incompatibilités, s'acharne au plaisir et à la douleur, épouse les nuances de l'un et de l'autre, refuse toute sensation *distincte* et tout état non mélangé. L'aridité intérieure procède de l'empire que le *défini* exerce sur nous, de la fin de non-recevoir que nous adressons à l'imprécision, à notre chaos inné, lequel, renouvelant nos délires, nous préserve de la stérilité. Et c'est

contre ce facteur bienfaisant, contre ce chaos, que réagissent toutes les écoles, toutes les philosophies. Que si nous ne l'entourons pas de nos soins, nous gaspillons nos dernières réserves : celles qui soutiennent et stimulent la mort en nous, et l'empêchent de vieillir...

Après avoir fait de la mort une affirmation de la vie, converti son gouffre en une fiction salubre, épuisé nos arguments contre l'évidence, nous sommes guettés par le marasme : c'est la revanche de notre bile, de notre nature, de ce démon du bon sens qui, assoupi un temps, se réveille pour dénoncer l'ineptie et le ridicule de notre volonté d'aveuglement. Tout un passé de vision sans merci, de complicité avec notre perte, d'accoutumance au venin des vérités, et tant d'années à contempler nos dépouilles pour en dégager le principe de notre savoir ! Cependant nous devons apprendre à penser contre nos doutes et contre nos certitudes, contre nos humeurs omniscientes, nous devons surtout, en nous forgeant une *autre* mort, une mort incompatible avec nos charognes, consentir à l'indémontrable, à l'idée que quelque chose existe...

Le Rien était sans doute plus commode. Qu'il est malaisé de se *dissoudre* dans l'Être !

FIN